ENTRETIENS

SUR LA

Grammaire française

PAR

ABEL HERMANT

AVEC UN FRONTISPICE ET DES VIGNETTES GRAVÉS SUR BOIS

PAR

ALFRED LATOUR

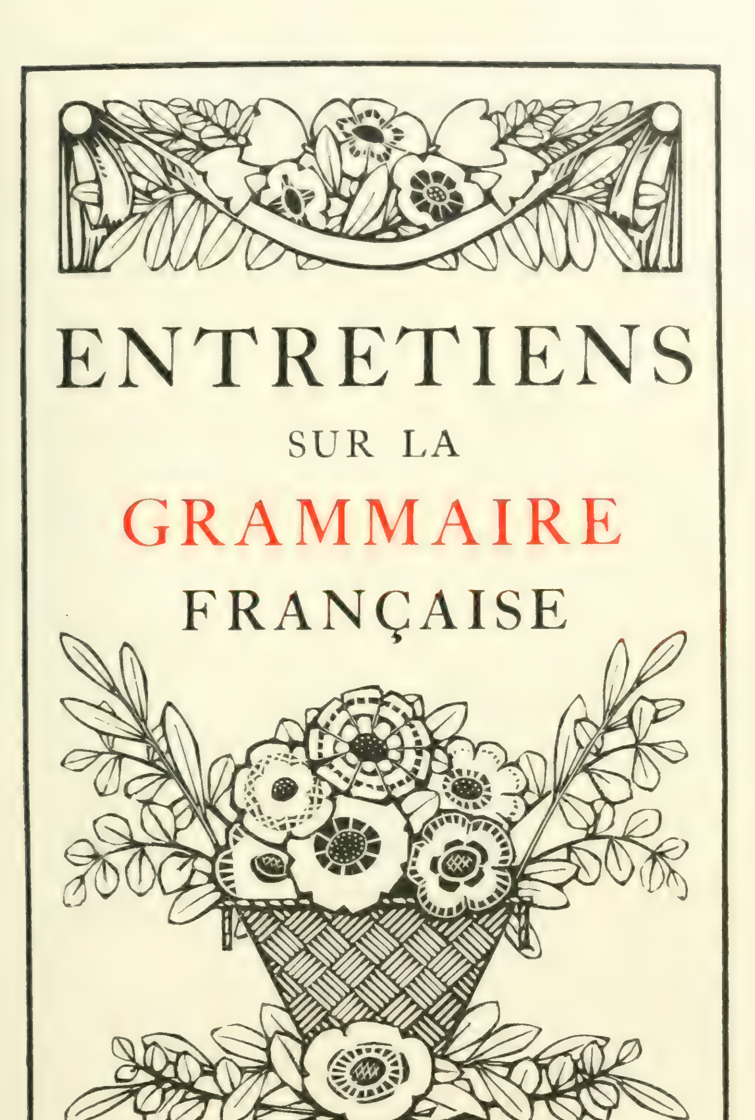


“ LE LIVRE ”

9, RUE COETLOGON, A PARIS

MCMXXIII

EXEMPLAIRE N° 560


ENTRETIENS
SUR LA
GRAMMAIRE
FRANÇAISE

ENTRETIENS

SUR LA

Grammaire française

PAR

ABEL HERMANT

AVEC UN FRONTISPICE ET DES VIGNETTES GRAVÉS SUR BOIS

PAR

ALFRED LATOUR



" LE LIVRE "
9, RUE COETLOGON, A PARIS
MCMXXIII



I

QUEL prestige exercent donc les noms propres sur ceux mêmes qui se piquent de n'être point dupes des mots & que n'affecte pas le préjugé de la naissance? Les plus fieffés bourgeois reçoivent souvent des lettres de généalogistes, qui promettent de leur dénicher des ancêtres dans le *Cabinet d'Hozier* & de leur constituer, moyennant finances, des armoiries à peu près authentiques. Tel, qui jette dédaigneusement au panier ces prospectus, est cependant

flatté s'il rencontre dans les histoires un nom pareil au sien. Je n'ai aucune raison de croire que je descende, fût-ce en biais, du chanoine Godefroy Hermant, né à Beauvais le 6 février 1617, mort à Paris le 11 juillet 1690, recteur de l'Université, docteur en Sorbonne, qui écrivit, outre les *Ascétiques de Saint Basile,* une *Apologie pour M. Arnauld.* Il est vrai que je n'ai point davantage de raisons pour croire que je n'en descende pas. Mais je ne puis attribuer qu'à cette parenté problématique un certain goût qui m'est venu pour les choses de Port-Royal, du jour que j'ai fait la connaissance de ce grand-oncle dont je ne suis vraisemblablement pas le petit-neveu.

Il aurait fallu que je me connusse peu moi-même pour me dissimuler que mon libertinage ne me destinait point à sympathiser avec les Messieurs, que leurs ombres charitables, mais sévères, eussent froidement repoussé une inclination qui sentait trop la fantaisie, le dilettantisme, & que mon amour imprévu était artificiel comme la cause d'où

il procédait. Il demeura même, si je puis dire, longtemps virtuel. Quelques lectures nonchalantes suffisaient à le combler, & je n'avais pas encore fait, sinon dans les livres, le pèlerinage de Port-Royal des Champs, lorsque j'y fus déterminé soudain, au printemps de 1913, par l'esprit de contrariété.

On me communiqua la relation, alors inédite[1], d'un voyage qu'effectuèrent à l'Abbaye, en 1697, six demoiselles de Paris. Je sais que la région parisienne, sans être plate, ne s'enorgueillit que de coteaux très modérés, & je ne pus me défendre de croire que ces saintes filles exagéraient quand elles parlaient d'un lieu « plus enfoncé que les déserts de la Thébaïde, d'un fond entouré de prodigieuses montagnes, qui d'un côté surpassent de beaucoup le clocher de la maison ». L'horreur de leur description ne me fit pressentir que le charme du paysage, que j'ignorais. Je m'avisai en même temps que je ne savais point où passer l'été, & que je ne pouvais, en

(1) Publiée depuis par M. André Hallays.

conscience, le passer ailleurs que dans la vallée de Chevreuse.

J'y fus le jour même, non point en charrette, comme les six demoiselles ; mais, ainsi que leurs sentiments, les miens étaient « proportionnés à ce que j'allais voir ». Je n'éprouvai point « que, pour arriver à la terre promise, il était nécessaire de ressentir toutes les incommodités d'un désert affreux & par lui-même & par le temps qui le rendait presque inaccessible ». En suivant la route traversière qui va de Chevreuse à Saint-Lambert des Bois, j'aperçus, tout en haut d'une des « prodigieuses montagnes », une sorte de pigeonnier. Une voix intérieure m'avertit que celui-ci était le lieu désigné de ma retraite. Je demandai le nom du village, où je comptais bien cinq ou six feux : on me répondit que c'était Milon-la-Chapelle &, un peu plus loin, la Chapelle-Milon. Je me fis monter jusque-là, sans aucune difficulté. Je regardai un instant le pigeonnier & le jardin qui l'entourait, à travers les barreaux de la grille. Je fus, comme dit Saint-Amand, « à demi transporté » quand

j'appris que cette aimable résidence était à louer. Le propriétaire habitait un château en bordure de la route, dans le creux. Je redescendis aussitôt. Je le vis, je lui expliquai mon désir, & lorsque je le quittai, après un quart d'heure de conversation, j'avais signé un bail de trois, six ou neuf années.

Ce n'est pas sans appréhension que je revins, une quinzaine de jours plus tard, visiter ma maison de campagne. Contre mon attente, elle ne me déplut point. Le mobilier surtout me ravit. Ailleurs il eût semblé impossible ; mais il avait l'air d'un mobilier de curé de village & c'était justement ce que je voulais. Je n'y changeai rien. Il ne manquait, pour la couleur locale, que des souvenirs des religieuses & des solitaires : j'en mis de tous les côtés. Je plaçai le masque mortuaire de Blaise Pascal sur la cheminée du salon, j'accrochai au mur les estampes de Magdeleine Hortemels & les portraits du grand Arnauld, de Saint-Cyran, de la mère Angélique, de mon grand-oncle putatif.

Cette mise en scène m'amusa durant

plusieurs semaines. Le soin d'arranger ma maison me divertit de l'impatience de m'y établir, & il me parut, lorsque tout fut près, que je n'avais plus aucune raison d'y mettre le pied. J'eus honte de ce caprice, & pour l'acquit de ma conscience, par crainte d'un ridicule dont j'étais pourtant le seul témoin, je partis un beau jour pour Milon brusquement & de mauvaise humeur, sans m'être le moins du monde soucié de pourvoir au temporel. J'y arrivai tard dans l'après-midi. La servante que j'envoyai d'abord faire des emplettes pour le dîner reparut au bout d'un quart d'heure, pâle de colère & d'effroi. Elle m'avertit d'un ton méprisant que le village n'offrait aucune ressource & qu'il fallait dîner par cœur, ou solliciter de notre pâture un voisin hospitalier, M. Claude Lancelot.

Je pensai qu'elle était folle & qu'elle croyait aux revenants. Je levai les yeux sur un portrait du véritable Claude Lancelot, qui se trouvait par hasard juste en face de moi, & je le considérai stupidement. Puis je fis réflexion que cette fille n'avait pu ouïr parler du *Jardin*

des racines grecques ni de la *Grammaire générale et raisonnée*, et qu'elle venait sûrement d'entendre le nom de Lancelot pour la première fois. Que devais-je inférer de là, sinon que le savant professeur, l'humble sous-diacre avait un petit-neveu, comme le chanoine de Beauvais, Godefroy Hermant, aurait pu en avoir un? Mais je ne doutais point de cette parenté, tandis que je doutais fort de la mienne, et le premier sentiment que m'inspira mon voisin inconnu fut une assez basse jalousie.

J'avais aussi quelques scrupules de dignité : la peur de ne point dîner l'emporta. J'allai rendre visite à M. Lancelot, après l'avoir fait prévenir. Il m'accueillit sans ombre de familiarité, avec une courtoisie parfaite, où je me plus à reconnaître cette cérémonie des anciens Messieurs que le pauvre Flaubert n'a jamais su comprendre. Ce fut le seul trait par où M. Lancelot me pût rappeler ceux que le même Flaubert traitait de bonshommes, &, *in petto*, de poseurs parce qu'ils n'avaient pas le tutoiement facile. Autrement, il ne ressemblait ni à ce que l'iconographie nous révèle,

ni surtout à ce que nous imaginons des confrères de son grand-oncle. Il n'avait rien d'un ascète ; il était de taille très élevée, large d'épaules, &, comme on disait jadis, puissant. Il avait une trop grosse tête avec un grand nez. Il me fit songer à ces grands seigneurs bourgeois d'il y a cent ans qui, pour se promener dans leur parc, mettaient une redingote & un chapeau de haute forme, ou, plus modestement, au dernier médecin que j'aie vu porter aussi le haut-de-forme avec la redingote &, en outre, une cravate blanche. Il parlait, comme celui à qui je pense, d'une voix forte & bien timbrée, & disait comme *ex cathedra,* non sans emphase, mais sans prétention, des choses justes, d'une extrême simplicité. Ce n'était point un « bonhomme », mais il avait de la bonhomie, qu'un soupçon de solennité relevait. Je voulais croire aussi, naturellement, qu'il eût un je ne sais quoi janséniste ; mais il n'avait en effet qu'un je ne sais quoi, & si je m'obstinais encore à lui attribuer ce rôle par superstition, je devais convenir qu'il le jouait à la manière d'un

acteur aux répétitions des doubles, qui n'a point, comme on dit, « fait sa tête » ni changé son habit de ville.

Toutefois, il suffisait de regarder M. Lancelot pour se convaincre qu'il n'était point de ces bavards toujours prêts à expliquer leur caractère. Je suis moi-même ordinairement empêché d'expliquer le mien, moins par pudeur que par une jalousie farouche de mon indépendance & de mes secrets. Mais nous ne pouvions nous présenter l'un à l'autre sans le secours d'une tierce personne, à moins de faire un peu violence à notre modestie & de nous livrer quelques documents sommaires touchant nos origines & notre condition. J'avais justement présumé celle de M. Lancelot. Il était réellement petit-neveu du sous-diacre, comme j'étais petit-neveu imaginaire du chanoine, & il avait fait par piété envers la mémoire de son grand-oncle ce que j'avais fait par fantaisie. Il s'était retiré en ce pays, pour lui plein de souvenirs authentiques. Son logis, ainsi que mon pigeonnier, ressemblait à un presbytère de campagne.

J'eus tôt visité son petit musée, beaucoup moins riche que le mien, mais qui ne contenait que des originaux : je ne possédais que des copies. Puis une servante d'âge canonique nous annonça que la soupe était sur la table & nous dépliâmes nos serviettes.

Je fis honneur à cette soupe, qui était paysanne & excellente. Je m'avisai que je mourais de faim, & je dis en riant à mon hôte que je serais mort tout de bon s'il n'avait eu la charité de me nourrir. Puis je voulus soutenir &, de surcroît, diriger la conversation ; & je tombai dans une erreur qu'il n'est point facile d'éviter, lorsque l'on est réduit à conjecturer, sur d'assez vagues indices, les opinions & les sentiments d'une personne avec qui l'on s'entretient pour la première fois : je fus, selon l'expression vulgaire, plus royaliste que le roi. Je me lançai dans un développement sur les solitaires, qui sentait la polémique & l'apologie. M. Lancelot sut comprendre que ce zèle outré était surtout de courtoisie. Il me remercia de ma bonne intention avec beaucoup de vivacité ; mais il

ne laissa pas de mêler un peu d'ironie bienveillante à son remerciement.

— Vous me rendez confus, me dit-il ; mais vous risquez, sans le vouloir, d'alarmer ma conscience, & je me sens revenir, à vous entendre, certains scrupules qui la troublaient naguère, que j'avais, en ce temps-là, levés sans trop de peine. Il va de soi que mon nom, modeste, mais ancien, m'oblige & que je suis superstitieux à la tradition : je n'ai pas d'autre raison d'être ; mais j'y suis superstitieux comme à l'époque où l'on n'avait pas encore fait la théorie & la dogmatique de ce culte, où le nom du *traditionalisme,* & peut-être même celui de la tradition, n'étaient point inventés ; enfin, je suis traditionaliste (si vous tenez à cette terminologie), non par principe, mais d'instinct et fort librement. Mon cas est un peu celui des monarchies survivantes où le protocole est moins rigoureux que dans les républiques, parce qu'il subsiste une autorité capable de le modifier sans cesse, au lieu qu'une démocratie n'y est point habile, & qu'elle doit s'en tenir

à Louis XIV ou à Napoléon, sinon tout est perdu.

— Je trouve, dis-je en riant, votre comparaison ingénieuse & plaisante. Il est clair que ma douteuse généalogie me réduit à être janséniste sans tempérament &, si je puis hasarder cette expression, à « pasticher » les solitaires : la vôtre, qui est certaine, vous laisse plus de latitude.

— Et cela est fort heureux, me repartit M. Lancelot ; car je vous avoue que je suis, comme l'aurait dit mon grand-oncle avec indignation, étrangement latitudinaire. Les questions de foi ou d'honneur, qui le passionnaient & pour lesquelles il a subi une manière de martyre, me semblent avoir perdu beaucoup de leur intérêt. Je n'ai jamais eu la curiosité de rechercher si les fameuses propositions sont explicitement ou implicitement dans l'*Augustinus*, & je ne suis pas loin de penser comme Monsieur de Paris qu'il faut être bien entêté pour refuser de souscrire le formulaire... Je ne vous choque pas, au moins ? Je ne dois compte à personne de mes opinions,

mais il ne me convient pas d'être celui par qui le scandale arrive.

— Hélas ! dis-je. Comment pourriez-vous me choquer ? Je suis bien pis que latitudinaire.

— Je vous croyais janséniste à la rigueur ? dit, avec une feinte naïveté, M. Lancelot.

Il reprit :

— Je n'ai moi-même succédé qu'à une très faible part de la fortune qu'a laissée en mourant mon grand-oncle : la légitime d'un petit-neveu est peu de chose. Je ne sais à qui sont allées ses vertus chrétiennes & les trésors de sa doctrine : je n'ai, quant à moi, hérité que du jardin des racines grecques & des clos attenants. En d'autres termes, faute de pouvoir être un saint comme lui, je suis devenu, à son exemple, grammairien.

Je me récriai comme j'étais heureux de rencontrer un amateur de grammaire, à une époque où cette espèce ne pullule point. Je ne me réjouis pas avec moins d'éclat que la Philaminte des *Femmes savantes* quand elle veut embrasser Vadius pour l'amour du grec,

jeu de scène, entre parenthèses, dont Molière a bien tort de rire. Racine n'en devait point rire, lui qui chérissait le grec jusque dans ses verrues & qui savait, dit-on, par cœur toutes les *Éthiopiques* d'Héliodore. Son excuse était que ses maîtres lui supprimaient ce livre, moins dangereux qu'assommant, & qu'il faisait un si grand effort de mémoire par esprit d'indépendance & de rébellion ; mais il était bien puni par où il péchait.

Plus docile que Jean Racine, peut-être parce que je n'étais pas doué d'un aussi riche tempérament, je me contentais, au lycée, des livres qu'on ne me retirait pas des mains, & je ne les lisais pas avec moins de délice que si les lire eût été un péché. Comment pourrais-je, après tantôt un demi-siècle, me rappeler sans attendrissement la grammaire française, qui fut le premier amour de tête de mon enfance & l'une de mes premières vanités ? J'étais fier d'en apprendre sans peine & d'en retenir les règles, fier de m'y intéresser, alors qu'elle ennuyait mes condisciples, qui n'y entendaient rien, & ne marquait dans leur esprit

aucune trace, comme ils l'ont, pour la plupart, trop témoigné depuis.

Mais je me laissai emporter par mon enthousiasme, je commis encore l'erreur, touchante & ridicule, d'être plus royaliste que le roi. Je confiai à M. Lancelot que, sur la fin de mes études, j'avais hésité quelque temps entre la grammaire & la littérature d'imagination. Ai-je bien choisi la meilleure voie? N'ai-je point passé à côté du bonheur? Je n'oserais plus le décider aujourd'hui. Je n'avais dessein que d'improviser un court éloge de la grammaire, pour complaire à mon hôte : je ne pus me défendre de traiter le sujet dans toute son ampleur, & je célébrai, l'une après l'autre, les diverses branches de la science philologique.

Ce n'est pas ce que l'on peut appeler une matière infertile & petite : les personnes compétentes nous assurent que la philologie comprend tout l'ensemble des sciences qui nous peuvent servir à connaître la vie des peuples dès les temps préhistoriques ; & si partant elle exclut les mathématiques ou

l'astronomie, qui n'ont point de particularités différentes en deçà ou au delà des Pyrénées, elle ne laisse pas d'admettre l'histoire de l'invention des nombres ou des astres. Elle absorbe l'archéologie tout entière, & ne répudie ni l'épigraphie, ni la paléographie. La critique littéraire est une de ses provinces & la métrique un de ses cantons. Certains pensent que la linguistique est le tout de la philologie : elle n'est qu'un article de cette encyclopédie confuse. A vrai dire, je me rangeai, pour les besoins de la cause, à l'opinion du vulgaire, qui semble avoir été celle d'Aristote, de Cicéron & de Plutarque. Il me parut que l'élasticité du mot λόγος (sur lequel tous les écrivains grecs ont outrageusement joué), si elle permet d'étendre à l'infini le champ des recherches philologiques, doit permettre aussi de le rétrécir. Je blâmai à part moi le polygraphe alexandrin Eratosthène, fils d'Aglos, qui non content d'être surnommé *le pentathle*, parce qu'il avait remporté tous les prix littéraires, ou le *bêta* (deuxième lettre de l'alphabet), parce qu'il n'avait peut-être obtenu que des seconds

prix, voulut encore s'intituler philologue en signe d'universalité. Je décrétai que la philologie n'est rien que la science du langage. Mais qu'elle m'offrait encore de ressources, même sous cette forme réduite !

Je passai fort légèrement sur la question des origines, que je n'ai point, je l'avoue, approfondie depuis mes classes, & j'accordai à M. Lancelot (qui ne me demandait rien) que c'est là un problème insoluble ; mais je déclarai avec force que, si nous arrivions à le résoudre autrement que par des conjectures, nous en saurions plus long que nous n'en savons encore sur la constitution même de notre intelligence. Pour égayer mon amplification, je contai à mon hôte, qui probablement ne l'ignorait pas, l'expérience du roi d'Égypte Psammétique, rapportée par Hérodote au deuxième chapitre du livre II de ses *Histoires*. Ce pharaon fit élever dans un complet isolement deux jumeaux qu'une chèvre allaitait, & à qui leur gardien avait défense de parler. Cet homme eut un beau jour la surprise de les entendre crier *békos*, qui veut dire

3

« du pain » en langue phrygienne : d'où l'on inféra que les Phrygiens sont le plus ancien peuple du monde. La conclusion n'a pas le sens commun ; mais elle nous fait pressentir tout ce que l'éclaircissement de ces mystères pourrait suggérer de beau à nos savants modernes, qui induisent & qui déduisent moins naïvement.

Ces considérations sont bien transcendantes pour mon goût. J'avouai à M. Lancelot que j'ai fait ma philosophie à une époque où la métaphysique n'était pas, si je puis me permettre de le dire, en odeur de sainteté. Les doctrines de M. Taine n'étaient pas officiellement reçues dans les collèges, mais nos professeurs nous recommandaient ses livres à titre de lectures défendues, et j'avais un faible pour la psychologie, d'autant que j'y croyais avoir quelques aptitudes. J'ai même obtenu (dont je suis fier) un premier prix (& non le prix βῆτα) de dissertation française au concours général, sur cette question : *La psychologie est-elle une science positive?* Je soutins hardiment que la psychologie est une science

positive, & j'étais persuadé, je le proteste, qu'elle en peut être une *for the happy few,* singulièrement pour moi.

— Il faut, dis-je à M. Lancelot, que je vous confesse un de mes péchés d'orgueil. J'ose nier, j'ose tenir absurdes et malfaisants deux principes admis sans discussion par le consentement universel. Socrate, en ses entretiens de la dernière heure, a dit que philosopher, c'est apprendre à mourir, & tout le monde l'a répété après lui, entre autres Cicéron (plus βῆτα qu'Eratosthène d'Alexandrie) & notre Montaigne. Je pense, au rebours, que la philosophie serait mieux avisée de nous enseigner à vivre, & que nous devons, pour la santé de notre esprit, chasser l'idée de la mort qui nous obsède. Cette opinion n'est point chrétienne, ni janséniste, & je vous en demande humblement pardon, Monsieur ; mais vous souffrirez que, plus humblement encore, je m'en excuse auprès de Platon, mon divin maître.

« Je fais moins scrupule de ruiner le second principe, qui n'est qu'un pauvre proverbe. Je

prise assez peu la sagesse des nations, & j'ai l'impertinence de lui trouver un air de famille avec la sottise du sens commun. Lorsque j'entends dire qu'on ne doit pas juger les gens sur l'apparence, je manque rarement à répliquer :

« — Et sur quoi voulez-vous qu'on les juge ?

« Je me pique, il est vrai, d'apercevoir des apparences qui échappent aux yeux du vulgaire & je ne défends pas qu'on les interprète. Peu de gens, au nombre desquels je me compte, sont capables de cette interprétation. La physionomie n'est pas la figure, & il faut posséder la clef des expressions. On ne s'attache ordinairement qu'à celles du regard & au jeu des muscles du visage ; mais le timbre de la voix révèle bien plus d'intimes secrets. Les individus les plus dissimulés se trahissent par leur vocabulaire & par leur syntaxe ; à plus forte raison les peuples, personnes collectives, qui n'ont aucun pouvoir de dissimulation. Comme on ne peut, d'autre part, penser sans le secours des mots, j'estime

que la science du langage est la véritable science de l'âme.

« Voilà, Monsieur, pourquoi la grammaire me passionne. Il n'est aucune de ses subdivisions qui ne me paraisse admirable ou ravissante ; la phonétique elle-même me fait rêver, & quand on m'instruit comment je dispose mes lèvres sans y penser pour émettre un *o* ou un *i*, je suis prêt de m'écrier, comme M. Jourdain :

« — Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

« Rien n'est si amusant que de distinguer, dans un mot, le préfixe de la racine et celle-ci du suffixe, ou le radical de la terminaison, que l'on appelle aussi désinence. Je ne veux pas que l'on réforme l'orthographe, parce que je la mets machinalement & que j'aurais les plus grandes peines à changer mes habitudes. Je suis de première force sur la dérivation des mots & souhaiterais d'être aussi ferré sur les variations de leur sens à travers les âges. Je suis fier & extrêmement touché d'avoir vu le jour à une époque où est née une science

grammaticale nouvelle & où Michel Bréal a créé de rien la sémantique.

Je ne pouvais douter qu'un grammairien de profession, tel que M. Claude Lancelot, n'en sût aussi long & plus long que moi sur la sémantique ; mais le besoin que j'avais d'en parler me fit user d'un procédé de théâtre qu'a bien plaisamment employé l'un de nos meilleurs écrivains de comédies. Une femme, au premier acte, conte à son mari une histoire qui est indispensable à l'exposition, mais qu'ils connaissent aussi bien l'un que l'autre.

— Je te ferai observer, lui dit le mari, que tu me l'as déjà contée cent fois. Maintenant, si tu éprouves absolument le besoin de me la conter une fois de plus, ne te retiens pas, je t'écoute.

M. Lancelot m'écoutait avec la même patience, mais garda bien de me faire une pareille observation.

— Vous n'ignorez pas, lui dis-je, que chaque terme a une signification originelle & propre, mais essentiellement instable, & qui, tant qu'une langue est vivante, « s'altère

& se nuance à l'infini ». La *sémantique* est cette science des variations. Elle recherche par suite de quelles associations d'idées, par l'effet de quel travail intellectuel, le sens primitif s'est modifié ou a disparu, tel sens nouveau s'est produit. Elle essaie même de déterminer les lois de cette évolution, qui ne sauraient être rigoureuses comme des lois physiques, mais qui sont d'autant plus instructives ; car elles indiquent « les tendances générales de l'esprit relativement à l'expression des idées par le langage » : n'est-ce point là encore un des chapitres les plus substantiels de la psychologie ?

J'ajoutai que la sémantique nous éclaircit de la filiation des langues, & jugeai prudent de m'arrêter là, m'avisant soudain qu'il ne me restait plus rien à dire de la grammaire historique ni de la grammaire comparée.

M. Lancelot ne se pressait point de reprendre la parole : il voulait être bien sûr que j'avais terminé mon discours, & que l'envie n'allait point me venir de le recommencer. Il m'en laissait tout le temps, moins,

à ce qu'il me sembla, par déférence que par malice.

Il me dit enfin :

— Je suis confus, Monsieur, de voir quelle haute estime vous faites de moi si j'en juge par les ambitions que vous me prêtez, & je crains de perdre beaucoup à vos yeux dès que je vous aurai confessé, comme je le dois, la médiocrité de mon dessein. Je ne me crois digne d'assumer, en grammaire ainsi qu'en religion, qu'une très faible partie de l'héritage de mon oncle, & le titre même de cette « grammaire générale & raisonnée » de Port-Royal, à laquelle a contribué dom Claude Lancelot, est pour moi, vous l'avouerai-je ? véritablement un objet d'effroi. J'hésite à feuilleter ce vénérable ouvrage, & je croirais volontiers que la lecture ne m'en est pas permise, ou recommandée, ni plus ni moins que celle des livres sacrés aux simples fidèles. Les traités les plus élémentaires à l'usage des classes, surtout les manuels de l'ancien temps, qui ne sont pas si dogmatiques ni si prétentieux que les rudiments d'aujourd'hui, me

semblent proportionnés mieux à l'humilité de mon intelligence. Ils me semblent aussi plus utiles et plus effectifs, puisque les honnêtes gens de ce temps-là mettaient l'orthographe, & qu'il faut bien à présent appeler honnête homme quelqu'un qui ne la met point : sinon Dieu lui-même renoncerait à sauver la société polie, pour le même motif qu'il a dû renoncer jadis à épargner la ville de Sodome.

« Je m'en tiens, Monsieur, à la définition que je trouve dans tous ces manuels scolaires, savoir : *La grammaire française est l'art de parler & d'écrire correctement en français.* C'est aussi la définition que propose l'Académie. Ai-je besoin de vous dire que j'ai pour l'Académie française le plus grand respect ? Je regrette seulement qu'elle ait négligé une partie de la tâche qui lui incombait & qu'elle nous laisse attendre si longtemps sa *Grammaire de l'usage* ; mais n'est-ce pas déjà beaucoup qu'elle ait su nous donner de la grammaire une juste définition ?

« Celle de Rollin ne me satisfait pas

également, parce qu'elle contient à mon gré trop de choses, & de choses discutables. « La grammaire, dit-il, est l'art de parler & « d'écrire correctement, en se fondant sur la « raison, l'ancienneté, l'autorité et l'usage. » MM. Larive & Fleury ajoutent ce commentaire : « Tout récemment la langue a été soumise à une étude plus approfondie, basée sur « l'examen des changements qu'ont subis les « mots depuis leur origine jusqu'à nos jours. « L'étude du français, ainsi comprise, a reçu « le nom de *Grammaire historique*. Celle-« ci, poursuivant un but plus élevé que « l'ancienne grammaire, cherche à rendre « compte de la formation des mots, des dési-« nences & des constructions, que la logique « seule serait impuissante à expliquer. »

« Sentez-vous combien il est fâcheux que de jeunes élèves lisent à la première page de leur grammaire française, & sans doute apprennent par cœur un texte aussi mal conçu? J'ose espérer qu'il s'est rencontré des maîtres suffisamment érudits pour préserver plusieurs générations du poison de

cette cacographie, pour protester que *baser* est un barbarisme affreux, qu'on ne poursuit pas un but à moins qu'il ne soit mobile, & que cela n'y change rien s'il est plus ou moins élevé. Quant à moi, je ne poursuis aucun but & celui auquel je vise n'est point élevé ; je pense, ou plutôt j'observe, qu'en matière grammaticale, la logique n'est point souveraine, & c'est pourquoi je me méfie du titre de Port-Royal ainsi que de la définition de Rollin.

« On ne peut assurément prétendre que toutes les règles de la grammaire soient arbitraires et fortuites ; il saute aux yeux que plusieurs sont justifiées en raison. Je vous citerai parmi ces règles raisonnables, comme l'une des plus élémentaires & à la fois des plus délicates, celle de la concordance des temps. J'ai lu que M. Flaubert (qui d'habitude s'y soumettait pratiquement) affectait de la mépriser en théorie, & qu'il écrivit un jour sur ce propos des choses tout à fait grossières à son ami M. Maxime du Camp. Il revendiquait avec arrogance le droit de contenter son oreille au

chagrin de son entendement, et de mettre le présent du subjonctif où il faut mettre l'imparfait. On a toujours le droit de faire des fautes : elles sont plus ou moins graves ; celle-ci ne prouve point que l'on ait beaucoup de conséquence dans l'esprit. Mais il en est d'autres qui ne prouvent rien ni pour ni contre le raisonnement de celui qui les commet. Elles échappent au contrôle ainsi qu'à la compétence de la raison, et nous voici en présence de ce que j'oserai appeler une antinomie ; car il ne semble pas que l'on puisse faire à la logique sa part, & nous ne concevons pas qu'elle exerce un pouvoir quelconque dès qu'elle n'exerce pas un pouvoir absolu.

« J'en dirai autant de l'autorité, à laquelle Rollin se réfère : on ne saurait la méconnaître une seule fois sans la ruiner à tout jamais. L'ancienneté ne saurait composer avec l'usage : il faut que l'une ou l'autre ait le dernier mot. Et quant à l'usage lui-même, on a dû, pour remédier à ses caprices, admettre ce postulat qu'il est un bon usage et un mauvais ; mais comment distinguer le mauvais du bon, sinon

par l'exercice de facultés essentiellement personnelles, rebelles à toute discipline, faillibles, précaires & quasi impossibles à définir, je veux dire le goût & le tact? D'où il suit que la grammaire, si elle n'est point logique, n'est point non plus empirique à la rigueur. Elle n'est donc, en aucune manière, une science déductive ou positive, & c'est la fausser que de l'ajuster aux cadres de la science.

« Je partagerais votre enthousiasme pour la philologie si je n'étais grammairien; elle me fait peur parce qu'elle a pour objet le même ordre de phénomènes que la grammaire, mais qu'elle est une science, pour qui un phénomène en vaut un autre, ce que la grammaire ne saurait souffrir. Monsieur, cette brave fille qui nous sert lâche à tout moment, vous avez dû vous en apercevoir, des solécismes que je ne me donne pas le ridicule de reprendre, & qui ne font aucun tort à la langue française parce que seul je les entends; mais si un philologue entendait qu'elle me dit *Je m'en rappelle*, ou *On vous cause*, il noterait aussitôt ces locutions vicieuses sur ses tablettes &, sans

les approuver ni les condamner, les qualifierait de « faits grammaticaux ». J'ai revendu à perte sur les quais un dictionnaire, d'ailleurs excellent, où j'avais trouvé que *compendieusement,* qui signifie « en abrégé », est pris par beaucoup de personnes en un sens exactement contraire. L'auteur de ce dictionnaire est évidemment un philologue, qui considère que son devoir étroit est de signaler toutes les hérésies & de ne manifester aucune opinion.

« J'admire comme vous la sémantique : elle me semble pareillement dangereuse, pour des raisons pareilles. Je reste fidèle à la grammaire proprement dite. Je ne veux pas oublier ses origines, qui ne sont ni fort brillantes ni fort anciennes. Je n'entends point par là qu'elle date d'hier, mais que chez tous les peuples, aussi bien de l'Antiquité que des temps modernes, elle n'est apparue qu'à une époque tardive, & même à une basse époque. On ne s'est avisé de fixer les règles du langage qu'au moment que celui des bons écrivains devenait archaïque, & malaisément intelligible à moins d'être commenté par des

experts. On a d'abord confondu cette explication des auteurs avec la grammaire proprement dite, que Quintilien définit *recte loquendi scientia & poetarum enarratio.* La grammaire avait pour objet, aux Indes, d'interpréter les Védas, &, chez les Grecs, d'interpréter les poèmes d'Homère. En France, vous ne trouverez pas trace de grammaire avant celle de Palsgrave, qui est de 1530, & ne précède donc que de cent dix-sept ans les *Remarques* de Vaugelas. Palsgrave était d'ailleurs Anglais. Il enseigna notre langue à la princesse Mary, sœur de Henry VIII et fiancée à Louis XII. Il l'enseigna plus tard aux enfants qu'elle eut de son second mari, le duc de Suffolk, & c'est à leur intention qu'il écrivit l'*Esclaircissement de la langue françoise.* Il s'occupe surtout de la prononciation, de l'orthographe & du vocabulaire. C'est un pur empirique. Je n'ai garde de lui en faire un crime, non plus qu'à Vaugelas, que l'on qualifie de « faible grammairien » parce qu'il ne tient compte que de l'usage. Vaugelas est au contraire, & pour ce motif

précisément, un grammairien selon mon cœur. Je ne me lasse point de relire ses dissertations dont la subtilité est merveilleuse, la dialectique à peu près nulle, & où, même quand il raisonne, il ne se réclame jamais de la raison. Il disputera par exemple infiniment si l'on doit dire *jusques aujourd'hui* ou *jusques à aujourd'hui ;* mais il n'invoquera, en faveur de l'une ou l'autre de ces locutions, aucun principe.

— De même, dis-je, on enseigne aux enfants qu'il convient de tenir le couteau de la main droite & la fourchette de la main gauche ; mais s'ils demandent, avec l'indiscrétion de leur âge : « Pourquoi ? » on est bien empêché de leur répondre.

— Vaugelas, poursuivit M. Lancelot, n'a malheureusement pas écrit le traité de grammaire que je rêve...

— Eh bien, dis-je, écrivez-le !

— Je ne saurais, me repartit en rougissant ce brave homme. J'ai une fâcheuse infirmité, vous allez connaître une fois de plus que je ne suis pas le digne héritier de ces messieurs :

mon esprit ne peut rien enfanter dans la solitude. Je n'ai jamais su, comme M. Renan, faire causer ensemble les lobes de mon cerveau. J'ai besoin d'un autre interlocuteur que moi-même, je ne pense que pour mon prochain, je ne parle que si on m'écoute & je ne suis point capable de pousser un raisonnement jusqu'au bout, si quelqu'un tour à tour ne l'approuve & ne le contredit. Un philosophe s'enorgueillirait de cette incommodité & se flatterait d'une ressemblance avec Socrate, qui ne pouvait aussi méditer que dans un cercle, par questions & par réponses. Mon cas me semble beaucoup plus simple, & moins avantageux. J'ai un tempérament de professeur & ne suis apte qu'à enseigner. Je crois que je ferais honnêtement ma classe, mais je n'ai par malheur point d'élèves &, en conséquence, je ne fais rien. Je me suis jeté sur vous, Monsieur, comme sur une proie : je m'en excuse. Ainsi, dit-on, nos ancêtres Gaulois avaient un si avare appétit d'entendre des histoires qu'ils arrêtaient les voyageurs sur les grands chemins & leur offraient l'hospitalité,

5

mais leur en faisaient payer l'écot d'un récit. J'en use de même avec les voisins que la Providence m'envoie ; la différence est que je ne les écoute guère, je les importune de mes discours, & je les retiens jusqu'à des heures indues quand ils sont trop polis pour regarder leur montre.

C'était presque m'inviter à regarder la mienne. Je le fis & je fus bien étonné de voir qu'il était dix heures & demie. A mon tour, je m'excusai ; mais, pour témoigner à M. Lancelot que je goûtais son entretien, je lui protestai que je ne visiterais point les reliques de Port-Royal s'il ne voulait lui-même me servir de guide.

— Tout en nous promenant, lui dis-je, nous parlerons encore de grammaire.

Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain. M. Lancelot demanda une lanterne & m'accompagna jusqu'à la grille de mon pigeonnier.





II

LES inventeurs de proverbes, gens de formation toute primaire, ne voient jamais qu'un petit côté des choses. Ils disent, par exemple, que « la nuit porte conseil », & sans doute cela n'est point faux ; mais c'est une formule étroite & particulière d'une vérité universelle. La nuit est le mystérieux laboratoire où mûrissent les idées brouillonnes que nous concevons à l'état de veille. & où se rectifient, heureusement à l'insu de notre conscience, les jugements téméraires de notre sensibilité.

Lorsque j'avais quitté M. Lancelot, je le

5.

connaissais depuis trois heures; lorsque je m'éveillai le lendemain, j'avais le sentiment de le connaître depuis dix ans. Je ne l'avais point mal jugé : mon parti pris de m'en fier à la première impression me sauve de certaines erreurs où tombent communément les gens qui s'en défient par principe, ne sont pas pour cela moins superficiels &, de surcroît, se trompent à tout bout de champ. Comment une impression pourrait-elle tromper? C'est une donnée immédiate. Je savais donc, en fermant les yeux, que M. Lancelot m'avait plu ; mais je savais pourquoi quand je les rouvris.

Il me séduisait par sa manière souple et conciliante d'ajuster aux cadres d'aujourd'hui le passé dont il avait, par droit ou par devoir d'héritage, pour ainsi parler, la survivance. Son nom, sa noblesse l'obligeaient; mais il était le fils respectueux de la tradition, il n'en était point l'esclave. Une comparaison tirée de la grammaire est ici de saison : il me faisait songer à ces mots bien constitués, drus & forts, qui ne datent point, & que nous pouvons encore sans affectation prendre au même sens

qu'il y a trois cents ans, à ces rares tournures de la langue classique qui n'ont pas vieilli, & qui, en dépit de leur caractère ancien, n'ont aucun air d'archaïsme.

J'éprouvai, dès ce deuxième jour, qu'il n'avait pas de superstitions. Pour faire le pèlerinage de Port-Royal, il ne me proposa point de monter dans une charrette, comme les six demoiselles de Paris. Je lui avouai, timidement, que je pensais l'y mener en automobile, & il ne parut point scandalisé. J'avais installé le téléphone dans mon pigeonnier : quand je voulus donner les ordres au mécanicien de ma voiture, qui était garée à Saint-Rémy, ce fut M. Lancelot lui-même qui eut l'obligeance de demander la communication, & il ne crut pas devoir, au préalable, faire des signes de croix ni témoigner qu'il attribuait la découverte du téléphone à l'ennemi du genre humain. Il m'avait bien dit qu'il était latitudinaire. J'observai qu'il l'était encore plus que je n'imaginais.

Cette remarque me fut bien utile pour diriger l'entretien durant notre promenade.

Je n'avais pas laissé, en effet, d'apercevoir qu'il m'en abandonnerait toujours l'initiative & la conduite. Sa modestie naturelle ne l'avait point préservé de pécher un peu par orgueil, quand il s'était défendu, ou vanté, de ressembler au divin Socrate, qui ne savait enseigner ses disciples que par demandes & par réponses. Le maître de Platon posait des questions qui suggéraient les réponses, au lieu que M. Lancelot se taisait aussi longtemps qu'on ne l'interrogeait point.

Je ne croyais pas devoir, après ses confidences & mes promesses de la veille, l'interroger sur autre chose que des rubriques de grammaire; mais je ne me sentais plus assez jeune pour jouer auprès de lui le rôle des élèves qu'il se plaignait de n'avoir pas, & pour le requérir de m'apprendre la conjugaison des verbes ou la règle des participes. Montaigne lui-même ne craignait-il pas le ridicule de se remettre, barbon, à l'école? Les généralités me semblaient mieux convenir à mon âge. Il me souvint à propos que nous ne les avions pas encore épuisées toutes,

& je fis réflexion qu'un latitudinaire tel que M. Lancelot ne me parlerait point sur le même ton de la fameuse crise du français que les pédants, pour qui la décadence continue & progressive de notre langue est un article de foi.

Le trajet fut si bref jusqu'à Saint-Lambert des Bois, où nous joignîmes la grand route de Versailles, puis jusqu'à Vaumurier, tout proche de l'Abbaye, que, même en simplifiant autant que possible le protocole, j'avais eu à peine le loisir d'indiquer la matière de cet entretien : déjà nous errions parmi les ruines. Il n'en est point au monde à qui s'applique mieux le célèbre hémistiche *etiam periere ruinæ.* Rien, en vérité, ne subsiste, c'est maintenant que l'on peut parler de désert. Les places historiques sont signalées par des écriteaux, comme jadis les décors de Shakespeare. L'imagination a d'autant plus beau jeu, mais j'avais éprouvé que M. Lancelot ne se livrait pas volontiers à la sienne, & moins encore à celle d'autrui : je me sentis fort aise d'avoir préparé un sujet plus solide & de

n'être pas réduit à la louange de Port-Royal, qui risquait, aujourd'hui sans doute comme hier, de trouver en lui peu d'écho.

Les plus maîtres de soi ont des réactions très apparentes, sur lesquelles leur volonté n'exerce point de contrôle, & par où ils trahissent toujours leur caractère en dépit qu'ils en aient. Il m'avait suffi de dîner avec M. Lancelot pour connaître qu'il n'avait point de friandise, de faire avec lui un trajet d'une demi-heure en automobile pour apercevoir que les commodités de la vie moderne lui étaient indifférentes &, si elles ne le choquaient point, ne lui procuraient non plus aucun agrément ; quand je me promenai en sa compagnie dans ce lieu que le bon plaisir du Prince a rasé comme le tonnerre rase un champ, j'éprouvai encore qu'il n'avait aucun sentiment ou aucun souci du pittoresque : pour l'entretenir de choses abstraites, je ne pouvais rêver mieux que ce décor où rien ne risque de divertir les yeux, cet espace positivement vide, réduit à ses éléments géométriques & à ses trois dimensions. Mais, si je n'avais su

que M. Lancelot était grammairien, je l'eusse deviné, justement par ses « réactions », qui n'étaient jamais provoquées que par les mots.

Celui de « crise », que je venais d'employer, ne devait lui plaire qu'à demi ; car il ne me put dissimuler un léger tressaillement, & je ne sais pourquoi je me rappelai les récits de la mort de Molière, où j'avais lu :

« Chacun prit garde que, pendant la cérémonie, en prononçant *Juro*, il eut une petite convulsion ».

J'avoue que la petite convulsion de M. Lancelot me mortifia. Je lui demandai assez sèchement ce qu'il avait à reprendre à cette locution courante, « crise du français ». Il me répartit avec sa politesse coutumière qu'il ne se permettait point de la reprendre, mais qu'elle ne lui donnait pas entière satisfaction, justement parce qu'elle était trop courante & que les plus scrupuleux en conséquence, la trouvant au bout de leur plume, l'employaient hors de propos. Je fus encore plus mortifié, car j'ai singulièrement en horreur les *clichés*, que M. Lancelot (ignorant leur nom propre)

venait de définir par cette longue périphrase.

— Il est vrai, dis-je en ricanant avec embarras, qu'on ne parle, depuis plusieurs années, que de crises, sans savoir exactement ce que c'est.

— Pardonnez-moi, dit-il, on le sait fort bien. Ce terme est l'un de ceux que nous devons à la médecine. Il signifie un changement qui survient dans le cours d'une maladie, & qui peut être heureux ou funeste. Dans le langage vulgaire, il signifie un trouble, & surtout un trouble alarmant, une perturbation, un moment périlleux & décisif. Le tort des gens est de toujours croire, faute de perspective, que le moment présent est particulièrement critique, ou à rebours de ne point songer que, chez les êtres qui sont en train de vivre, chaque moment est en effet critique de quelque manière : on ne peut se flatter sans orgueil de distinguer d'aussi près quels moments le sont davantage & quels autres le sont moins. Je ne puis me défendre de sourire quand je lis dans l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau : « Nous approchons de l'état de crise & du

siècle des révolutions. » Cette formule me fait penser à celle-ci : « Nous sommes à un tournant de notre histoire. » L'une & l'autre sont toujours trop vraies ; car l'histoire, tant qu'elle dure, n'a que des tournants.

Je ne hais pas les subtilités, même purement verbales. Celles-ci toutefois me donnèrent un peu sur les nerfs, sans doute parce que le sérieux de M. Lancelot demeurait imperturbable & qu'il ne faisait pas sentir, au bout de ses phrases, le point d'ironie. Je ne pus me défendre de lui remontrer qu'il ne suivait pas les conseils de la *Logique de Port-Royal,* qui nous met sagement en garde contre les diverses causes de confusion de nos pensées & de nos discours, & singulièrement contre cette cause-ci, qui est que nous les attachons à des mots.

— Je regrette, dis-je, de n'avoir pas ce livre sous la main ; mais je crois bien me rappeler que M. Antoine Arnauld, tout en nous recommandant la précision, nous interdit le scrupule, qui nous conduit nécessairement & qui semble, en effet, vous avoir conduit au paradoxe & jusqu'au sophisme. Il veut aussi

que nous définissions les mots avant que de nous en servir, & pour éviter plus sûrement les équivoques, il nous autoriserait au besoin « à faire une nouvelle langue & de nouveaux mots, qui ne fussent attachés qu'aux idées que nous voulons qu'ils représentent » ; mais il semble préférer que nous nous tenions au sens vulgaire. Or, Monsieur, laissez-moi vous dire que vous n'avez pas échappé le scrupule & que, par un excès bizarre de conscience, vous avez joué sur le mot *crise,* en abusant d'un droit que vous donnait le dictionnaire contre l'usage.

— Comment cela? fit M. Lancelot qui, à tout hasard, en rougit.

— Il est bien vrai qu'une crise peut être heureuse ou funeste ; mais l'acception de ce mot est plus ordinairement péjorative. Je souffre donc votre boutade sur l'histoire qui est toujours à un tournant, mais ne puis souffrir que vous disiez qu'une langue est à l'état de crise tant qu'elle n'est pas morte, & que vous tiriez parti de cet argument pour nier l'affreux mal qui ronge présentement la langue

française. Prétendrez-vous comparer cette crise-ci à celle du dix-septième siècle, qui, en lui retirant à mon gré trop de sève & trop de sang, l'a du moins purifiée, ou à celle du dix-huitième siècle qui, au prix d'un peu de sa majesté, l'a rendue limpide & courante? Prenez garde, Monsieur, que vous innocentez les pires erreurs au moins par prétérition, ou même par une conséquence nécessaire de votre faux raisonnement. Vous dites qu'une langue est à l'état de crise tant qu'elle est vivante, & vous laissez entendre qu'à votre sentiment tout vaut mieux pour elle que d'être morte. On ne peut guère soutenir sérieusement l'opinion contraire, & il est certain que l'unique défaut de la jument de Roland ne gâtait pas seulement, mais annulait toutes ses autres qualités. Savez-vous pourtant ce que reprochent les défenseurs du charabia moderne aux rares auteurs qui s'efforcent encore d'écrire à peu près correctement? Ils leur reprochent d'écrire le français comme une langue morte!

« Cette critique nous émeut d'autant plus qu'elle est en partie justifiée & que nous avons

assez de conscience & de clairvoyance pour nous en apercevoir; mais elle nous révolte aussi, car nous savons bien les circonstances atténuantes & même les excuses que nous pourrions invoquer. Est-ce notre faute si, en l'état présent de la société & de la conversation, qui est anarchique, nous ne pouvons nous référer au bon usage, parce qu'il n'y a plus de bon usage? Notre science personnelle est précaire, mais elle vaut mieux que rien. L'ignorance d'autrui est épaisse; nous sommes réduits à errer parmi ses ténèbres, en tâtonnant, en bronchant à chaque pas. A quelle autorité nous fier, sinon au souvenir de nos lectures & à un bon dictionnaire? Je demeure d'accord que l'on risque d'écrire une langue morte, quand on se voit obligé de rechercher le commerce des morts et d'éviter celui des contemporains. Pour ne point pécher, nous commettons le même péché que ce pape qui ne lisait jamais le bréviaire afin de ne pas corrompre son latin.

« Encore une fois, est-ce notre faute? Où est le remède? Rien ne peut remplacer le bon

usage, & vous savez aussi bien que moi qu'il n'existe plus. C'est lui qui est mort. Trois causes, selon moi, l'ont tué : la culture a perdu son prestige; les parents, qui depuis un peu plus de cent ans ont l'étrange caprice de veiller eux-mêmes à l'éducation de leurs enfants, se montrent décidément impropres à leur tâche; la troisième cause est un snobisme, qui n'est ni plus ni moins sot que les autres, mais qui est pernicieux, tandis que d'autres sont bienfaisants.

« Je vais vous scandaliser, Monsieur, mais je n'ai pas coutume d'envelopper mes opinions : rien, à rebours des idées du siècle, ne me semble pire pour un enfant que l'éducation de la famille, & je tiens la plus juste réplique du théâtre contemporain celle-ci, d'un enfant martyr :

« — Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin.

« J'ajoute que tous les enfants sont martyrs, même ceux qui passent pour être choyés : leurs parents n'en ont pas le moindre soupçon & se flattent au contraire de les rendre très

heureux. Ces bons parents disent, avec une naïveté qui désarme :

« — Nous ne vivons que pour eux.

« Ils en sont persuadés. Cependant, ils ne vivent que pour eux-mêmes. De grandes personnes croiraient manquer aux devoirs que l'on a, paraît-il, envers soi, si elles se gênaient pour ces petits êtres. Aussi ne se gênent-elles point du tout, & vous entrevoyez quelles raisons morales j'ai de condamner l'éducation de la famille. Je m'étendrais là-dessus infiniment si je ne m'avisais soudain, Monsieur, que ces raisons morales ne sont pas sur le tapis & que nous parlons de grammaire. J'y reviens. Je prétends d'ailleurs que la famille n'enseigne pas moins mal aujourd'hui la grammaire que la morale, soit par ses leçons ou par ses exemples.

« Si j'en parle avec cette âpreté, c'est que je puis mettre ma famille à part. Je n'ai eu qu'à me louer de son enseignement, grammatical ou éthique, & sans être plus qu'il ne sied *laudator temporis acti*, je vous assure que, de mon temps, ce n'était point un privilège.

Je ne me doutais pas alors que je pusse avoir un collatéral si flatteur que mon problématique grand-oncle le chanoine, & je ne connaissais de mes ascendants que mon grand-père paternel qui vivait avec nous. Bien que modeste fonctionnaire (depuis plusieurs années à la retraite), il avait fait ses humanités, & je vous jure qu'il ne rougissait pas de pouvoir encore, à plus de soixante-dix ans, m'aider à mes versions latines ou grecques. Il avait un grand souci de ma perfection & ne cessait pas de me faire, à table, des réprimandes, tantôt sur mon langage, tantôt sur ma tenue. J'appris de la sorte que les solécismes de conduite & les autres ont une égale importance, & qu'il est aussi peu « distingué » de mettre un seul *p* à *enveloppe* ou deux au verbe *attraper* que de manier son couteau de la main gauche.

« Il n'était pas infaillible. Il avait des préjugés d'étiquette que la tradition ne justifie point. Il me reprenait avec vivacité si je demandais :

« — Les Dupont viendront-ils déjeuner dimanche ?

« Il me remontrait que cette façon de parler est trop sans cérémonie & que je devais dire : « La famille Dupont ». Pourquoi tant de solennité pour ces braves Dupont, si l'on dit bien « les Noailles » ou « les La Rochefoucauld »? Il disait : *aveindre* un objet placé sur une planche, qui est une charmante expression surannée ; mais il disait aussi qu'une tasse de porcelaine est *casuelle :* il avait tort. N'importe : ses intentions étaient excellentes, & je lui dois de croire encore que les gens bien élevés parlent bien.

« Il faut que les croyances qu'on nous a inculquées dès le bas âge soient inébranlables, car ce n'est plus précisément ce que nous serions en droit de conclure de notre expérience d'aujourd'hui. Vous dites, Monsieur, que vous êtes un vieux professeur qui n'a malheureusement point d'élèves. Si vous en aviez, je ne vous engagerais pas à leur venir conter que *Partir dans le Midi, Je m'en rappelle* & *Je vous cause* sont des façons de parler de cuisinière : ils vous répondraient que leur maman, qui est une véritable femme du monde,

part *dans* le Midi, *s'en rappelle* & cause *à* celui-ci ou *à* celui-là. Comme l'épouse irritée qui se chamaille avec son mari, ils vous diraient :

« — Vous insultez ma mère !

« Si par hasard, comme il arrivait de mon temps, mais comme il n'arrive plus guère aujourd'hui, l'enfant prenait pour parole d'évangile tout ce que lui dit son maître, n'acceptait que sous bénéfice d'inventaire les bourdes de ses parents & s'avisait de les reprendre, ou simplement de parler avec correction pour son propre compte, on lui rirait au nez. On le traiterait de poseur ; car cela passe maintenant pour une affectation de parler bien, & l'on n'aperçoit pas que c'en est une autre, plus grossière & de surcroît ridicule, de parler mal. Il faut, sous peine de paraître précieux, violer les règles les plus élémentaires & remplacer le vocabulaire décent par un argot qui n'a même pas la saveur de celui du peuple. On n'ose plus dire que l'on s'ennuie : on dit que l'on *s'embête*, & je ne sais ce que l'on dira dans vingt ans. Tel est, Monsieur, le snobisme

auquel je faisais tout à l'heure allusion. Il est bien commode pour les gens qui ne savent rien, & singulièrement pour les littérateurs illettrés. Il leur offre le même genre de commodité que la morale facile des Jésuites aux mondains de conscience large ; & je pense que nous autres, de Port-Royal, nous devrions écrire là-dessus quelques *Provinciales* bien senties.

M. Lancelot me parut encore plus ému de mes reproches que de la véhémence avec laquelle je m'étais permis de les exprimer. Il me protesta cependant qu'il ne les croyait pas tous mériter & que s'il était impardonnable de subtiliser à l'excès, de jouer sur les mots & d'abuser des faux scrupules, il ne manquait point, quant au reste, de circonstances atténuantes.

— Sans vivre dans la solitude, me dit-il, j'ai peu de commerce avec le monde. J'ignorais, & vous venez de m'apprendre, les habitudes vicieuses qui règnent dans la meilleure compagnie. Je les déplore, je pense comme vous qu'elles sont la cause première que le

bon usage s'est perdu ; mais je m'abstiens de juger ce qui passe ma compétence & ne puis connaître de la crise du français que par mes lectures. Elles m'inclinent à croire, Monsieur, que vous exagérez un peu le mal & que vous êtes, comme on dit, trop *pessimiste.*

— Je ne demande, dis-je, qu'à être convaincu.

— Les bons écrivains, dit M. Lancelot, sont rares, mais ils l'ont toujours été ; & ce n'est point d'ailleurs chez eux que nous décèlerons les symptômes de la maladie dont notre langue semble atteinte. Il faut avoir le courage de lire, sinon les très mauvais écrivains, ceux du second ordre. Ils n'étaient pas, à proportion, beaucoup moins nombreux jadis que présentement. On a coutume de dire qu'au dix-septième, voire au dix-huitième siècle, tout le monde écrivait bien : cela n'est point vrai. Outre que les prosateurs & les poètes les plus illustres faisaient des fautes, qu'on a le tort, entre parenthèses, de citer avec honneur dans les dictionnaires, & de tenir désormais vénérables en vertu de leur

ancienneté, les petits maîtres écrivaient assez mal, ni plus ni moins que ceux d'aujourd'hui, mais autrement. Il m'a semblé curieux de dresser une sorte de statistique : j'ai vu que, si nous faisons beaucoup de fautes qu'ils ne faisaient point, ils en faisaient beaucoup aussi que nous ne faisons plus. Je ne vous promets pas que la balance soit exacte, mais cette observation ne laisse pas d'être rassurante.

« Je regrette de ne vous pouvoir citer à l'improviste (ma mauvaise mémoire en est la cause) quelques exemples bien choisis de ces gribouilleurs, qui ne sont point « honnêtes gens » au vieux sens du mot, mais qui ne sont point tout à fait le contraire. J'ai pratiqué, non pas, vous pouvez le croire, pour mon édification, Restif de la Bretonne, qui me semble avoir écrit comme parlaient de son temps les bons bourgeois. J'ai pris des notes en marge de ses livres, je ne les sais point par cœur. A son défaut, je vous alléguerai monsieur votre grand-père, qui, avec la meilleure volonté de parler correctement, faisait de ces fautes que nous ne faisons plus, & usait aussi de locutions

excellentes, que nous avons malheureusement laissées tomber en désuétude. Il disait « aveindre » un ustensile : *aveindre* ferait sourire, & c'est dommage ; mais nous ne disons plus qu'une porcelaine est *casuelle*, & j'imagine, Monsieur, que vous n'auriez pas le courage de le regretter, ni l'injustice de nier qu'il n'y ait au moins sur ce point-ci une manière de progrès.

« A la sixième scène de l'acte deuxième des *Femmes Savantes*, Chrysale, après avoir déclaré pour le principe que Philaminte avec raison chasse Martine, a cependant la curiosité de connaître la raison de ce renvoi ; & il demande à son épouse si la servante a

« Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine.

« . . . . Vous figurez-vous,

répond Philaminte,

« Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

« Non : Martine a insulté l'oreille de Philaminte

« Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
« Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

« Supposez que Martine eût en effet mérité la haine de sa maîtresse par le bris de quelque miroir ou de quelque porcelaine, & manqué à parler Vaugelas en alléguant pour sa défense que tout miroir, toute porcelaine sont *casuels*, il n'est sans doute pas impossible, mais il n'est pas certain que Philaminte elle-même se fût aperçue de cette sauvage impropriété.

« Mais je rougis, Monsieur, de tirer argument de cette hypothèse, ou plutôt de cette méchante plaisanterie. J'ai mieux à vous servir. Je possède une vieille grammaire française de MM. Noël et Chapsal, que j'ai naguère achetée sur les quais. Je ne saurais vous dire au juste de quelle année elle date, la page de titre étant déchirée par le milieu ; mais je présume qu'elle est d'environ 1825. On trouve aux dernières pages une liste de locutions vicieuses apparemment usuelles en ce temps-là. Je suis bien aise d'observer que presque pas une n'est encore usuelle de nos jours. Si mal que parlent, selon vous, les gens de la meilleure société, les entendez-vous dire le livre *à* ma sœur, un chat *angola*, une voix de *centaure*, ou qu'ils font

de la culture physique pour éviter la *corporence,* que le chauffeur de leur automobile a attrapé une *contrevention*, qu'ils ont *crassé* leurs vêtements, acheté de la *cresantène* chez la fleuriste & donné un *dernier adieu* au concierge de leur nouveau logis? Les péchés d'autrui ne justifient pas les nôtres, & je ne doute pas que nous ne prêtions aussi à rire à nos arrière-neveux par d'invraisemblables pataquès; mais puisque ceux de nos grands-pères nous prêtent à rire, j'ose croire qu'il y a peut-être une moyenne et que notre cas n'est pas désespéré.

« En deux mots, Monsieur, je me garde à la fois d'être pessimiste comme vous & de nier le mal dont souffre la langue française. Je craindrais qu'il ne fût sans remède, si elle avait jusques à présent toujours joui d'une santé parfaite; mais, puisqu'on l'a déjà guérie, ne peut-on la guérir encore? Je conviens avec vous que le plus sûr moyen est de faire honte aux gens qui parlent mal, de feindre l'inquiétude, de jouer le médecin Tant-pis, & de ne point trop laisser

voir que l'on est, au fond, le médecin Tant-mieux.

Je ne pouvais qu'applaudir à un si raisonnable discours. Je le fis de bonne grâce, mais avec un peu de réserve, comme il semble naturel quand on se range, dans la discussion, à l'opinion d'un interlocuteur courtois, qui n'est à la rigueur ni du même avis, ni d'un avis différent. J'ai observé qu'une certaine politesse, innée ou acquise, fait que je m'incline toujours volontiers, mais froidement. Je ne sais pourquoi je m'avisai tout d'un coup que ces propos de grammaire, dans un lieu où selon la forte expression de l'épistolier latin nous marchions sur l'histoire, étaient furieusement déplacés, & plus frivoles encore que pédantesques. Je cessai un moment de prêter attention à M. Lancelot, & je crus entendre la voix d'outre-tombe de feu M. Pascal, qui me rappelait que « le divertissement est la plus grande de nos misères ; car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous & qui nous fait perdre insensiblement ». On ne vient pas à Port-Royal des Champs

pour s'y perdre. Je sentis le besoin de me recueillir. Nous entrions justement dans la chapelle où l'on a réuni à peu près tout ce qui subsiste des reliques de l'ancienne abbaye : je profitai de cette circonstance pour observer dès lors un silence religieux & pour prendre un air pénétré.

Cette chapelle est malheureusement si neuve, si claire & si ornée qu'elle ne favorise guère le recueillement. Elle parle beaucoup moins à l'imagination que le désert qui l'environne. Nous y trouvâmes de nombreux visiteurs ; un gardien qui les conduisait leur débitait une sorte de boniment, & ils ne se gênaient point pour se communiquer leurs impressions à voix très haute. Un tout jeune homme suscita particulièrement mon animadversion. Il était accompagné de trois camarades qui n'étaient pas muets, mais au prix de lui semblaient l'être, & il faisait parmi eux figure de chef de bande. Il ne parlait point pour eux, mais pour toutes les personnes présentes, qu'il ne connaissait pas. Visiblement, il souhaitait nous mettre au courant de ses petites affaires. On a

souvent près de soi, dans les cabarets, des gens qui usent d'une pareille indiscrétion. Leurs façons, à peine tolérables en un lieu de plaisir, sont scandaleuses dans un lieu saint.

Le nom & le prénom de ce jeune homme furent ce qu'il nous révéla d'abord, car il était méthodique & procédait par ordre. Il s'appelait Xavier de Marais. J'allais oublier de noter qu'il était physiquement fort bien, & comme l'on dit, en forme : il ne paraissait point du tout ignorer ses avantages ni en faire fi. Après son interrogatoire d'identité, dont il faisait les demandes & les réponses, il nous exposa toutes ses opinions philosophiques, politiques & religieuses, ensemble avec une volubilité de langue étourdissante & une merveilleuse concision. C'est qu'il n'était point de ces rêveurs qui s'attardent à examiner le pour & le contre : il ne voyait que l'un ou l'autre & souvent ni l'un ni l'autre. Sur les divers problèmes qui depuis les temps les plus anciens intéressent & troublent l'humanité, son parti était pris. Ses idées étaient arrêtées. Si j'entreprenais de les exposer à mon tour, je ne pourrais certes

point les résumer davantage, & il est probable que je me laisserais aller à les développer, au contraire, malgré moi. Mais je rapporterai seulement ce qu'il pensait de Port-Royal.

Comme il ne soupçonnait pas — je l'en excuse — qu'il parlât devant la famille, il ne se crut pas obligé de se montrer, ainsi que moi hier, plus royaliste que le roi. Sa profession de foi fut même assez désobligeante. Il témoigna, légèrement, un grand respect des solitaires, dont il admirait la piété, la vertu & jusqu'à l'entêtement, & qui avaient surtout à ses yeux le mérite de représenter une tradition vieille de près de trois siècles ; mais il approuvait sans réserve Louis XIV qui a dispersé ces mutins, & il criait de toutes ses forces que le plus grand bien d'un État est l'unité nationale qui ne saurait aller sans l'unité religieuse. Cette doctrine n'était pas trop nouvelle pour moi, & les contradictions mêmes que l'on y relève ne pouvaient plus guère m'étonner ; mais elles choquèrent M. Lancelot, de qui la raison n'est pas moins simple que la conscience ni plus susceptible d'accommodements.

— Quel est donc ce jeune homme bruyant ? me dit-il à demi-voix.

— Mais, dis-je, vous venez de l'entendre : c'est M. Xavier de Marais.

— Est-ce un grand nom ? me répondit avec une charmante naïveté M. Lancelot. Je vous avoue que je l'entends pour la première fois.

— Moi de même, dis-je ; mais je ne crois pas trop m'avancer en vous assurant que ce M. Xavier de Marais est un jeune homme d'entre les jeunes gens d'Agathon.

— Qui est Agathon ? dit M. Lancelot, tout confus de son ignorance.

— Agathon, dis-je, est un pseudonyme qui désigne deux personnes unies par les liens de la collaboration ; & ces deux personnes mènent une enquête sur la génération qui monte, sur la jeunesse qui vient.

— Comme cela doit être intéressant ! dit M. Lancelot avec plus de politesse que de conviction.

— Cela n'est pas si intéressant, dis-je, que l'espéraient les enquêteurs, ni surtout que

l'imaginent les sujets qu'ils ont interrogés. Ils ont cependant choisi (pardonnez-moi ce néologisme) les plus *représentatifs;* mais, au total, cette jeunesse qui vient n'apparaît pas fort différente de toutes celles qui sont déjà venues. Elle prise la sensibilité plus que l'intelligence, parce que l'homme naît sensible, ne devient qu'à la longue intelligent, & qu'elle tient la maturité un premier symptôme de décrépitude. Elle reproche à ceux qui l'ont précédée ici-bas ce que les cadets ont reproché de tout temps à leurs aînés : un peu de fatigue, le dilettantisme, l'abus de la pensée ou de la réflexion & une certaine incapacité d'agir ; mais elle leur fait ces reproches classiques avec plus d'âpreté encore qu'un usage immémorial ne l'y autorise, & jamais génération qui monte n'a plus allégrement poussé de l'épaule ceux qui avaient quelque raison de ne se point croire tout à fait en haut de la côte.

« Le plaisant est que les aînés ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes si leurs cadets les traitent sans ménagement. Les person-

nages officiels et les présidents de distributions de prix ne cessent de répéter, en leurs discours, aux élèves des écoles, des lycées & des collèges qu'il y a quelque chose de pourri dans la république de France, mais que le *risorgimento* est proche & que, naturellement, ils en seront les ouvriers. M. Xavier de Marais est l'un des héros de cette renaissance. Je ne l'ai jamais vu, mais je le connais, je vous jure, comme si je l'avais fait.

« Il a foi en son étoile. Il attend, avec l'impatience de cet âge, l'accomplissement des magnifiques promesses dont ses maîtres l'ont amusé à la fin de la dernière année scolaire. Il ne tient pas en place, il trépigne, il piaffe. Sa confiance en soi égale le mépris que nous lui inspirons. Il ne sait rien & ne veut rien apprendre, tant il a peur de gâter ses dons & son originalité. Elle consiste surtout en une hardiesse à se contredire qui est commune aux jeunes de toutes les époques, mais que pas un n'avait étalée jusqu'à ce jour avec tant d'ingénuité ou de cynisme, ou plutôt avec tant de parti pris.

« Vous venez d'entendre son jugement sommaire sur les mérites de Port-Royal & sur l'utilité de la persécution. C'est que son amour de l'action l'incline à la politique, & elle est devenue pour lui la mesure de toutes choses. Il se pique volontiers d'être réactionnaire &, quand il parle de la tradition, du vénérable passé, de la terre & des morts, prend des mines d'enfant de chœur : il n'en croit pas moins (telle est sa contradiction essentielle) que le monde a commencé le jour qu'il est venu au monde. Enfin, Monsieur, il est séduisant, il est irrésistible parce qu'il est jeune, beau & bien fait, & il est insupportable pour le même motif.

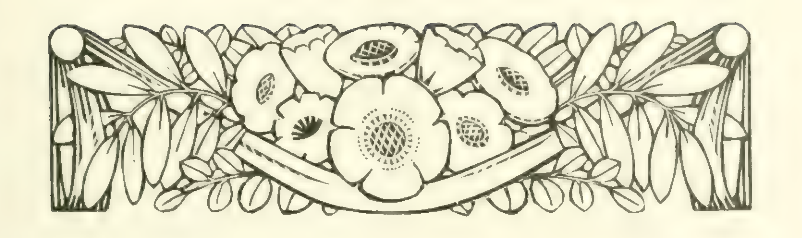
— Monsieur, me dit M. Lancelot, puis-je vous demander de me ramener le plus vite possible à Milon ?

— Pourquoi ? dis-je, étonné.

— Je vois, entre les mains de M. de Marais, un guide de Port-Royal dont il paraît suivre les indications avec une scrupuleuse exactitude. Or, il est fait mention de mon humble demeure dans ce manuel, & des quelques

souvenirs que j'ai le bonheur de posséder. Je ne doute pas que ces messieurs ne souhaitent de les voir, & je serais fâché s'ils arrivaient à la maison avant moi.





III

L'EMPRESSEMENT de M. Lancelot à recevoir ce petit Xavier de Marais qu'il connaissait depuis cinq minutes, ou, pour mieux dire, qu'il ne connaissait point du tout, me sembla fort peu convenable & me piqua au vif. Il me connaissait moi-même depuis moins de vingt-quatre heures, mais je me flattais que cette faible ancienneté me donnât des droits sur lui. Je revendique toujours avec beaucoup d'âpreté ces sortes de privilèges : en d'autres termes je suis jaloux, & d'une façon si outrée, si puérile que je sens moi-même le ridicule de mes

prétentions & de mes ombrages ; je me ferais plutôt tuer que de les trahir ; pour ne les point trahir, je me tais, je boude et c'est déjà un commencement de satisfaction.

Je ne desserrai point les dents depuis Vaumurier jusqu'à Milon-la-Chapelle. Je remâchais ma colère, & d'abord je me promettais bien de n'assister pas à la visite, quoique j'eusse une furieuse envie d'y assister.

« On se passera aisément de moi, me disais-je avec amertume. Si M. Lancelot eût souhaité ma présence, il lui était loisible de m'inviter. S'il ne la désirait point, il le devait faire, par politesse ; mais je suis la vieille relation, la relation d'hier, qui déjà ne compte plus. C'était bien la peine de me mettre en frais & d'entretenir ce solitaire amateur des sujets qui l'intéressent ! Que pourra lui conter un gamin de vingt ans ? Mais il a vingt ans, j'en ai plus de cinquante, et même aux yeux de M. Lancelot, qui en a soixante pour le moins, le prestige fragile d'un Chérubin l'emportera toujours sur la solidité d'un vieux monsieur ».

Je voulais tantôt ne rien dire à mon compagnon, et tantôt lui dire je ne sais quoi de sanglant. Je méditai de lui décocher ce trait :

— J'ai idée que M. Xavier de Marais est l'élève dont vous auriez besoin pour devenir professeur tout de bon, & que c'est la Providence qui vous l'envoie.

Mais je ne décochai rien, je me taisais toujours. J'étais si refrogné &, visiblement, d'humeur si chagrine que le bon M. Lancelot finit par s'inquiéter.

— Auriez-vous quelque ennui ? me dit-il, avec la sollicitude d'un ami du Monomotapa.

— Oui, dis-je brusquement. Je viens de me rappeler une certaine affaire qui aurait dû m'empêcher de sortir & qui m'oblige de rentrer au plus tôt. Je descendrai, s'il vous plaît, quand nous passerons devant chez moi, & la voiture vous conduira jusque chez vous.

Il protesta, pour la forme, mais se laissa faire. Je bâillai dès que je fus seul, & regrettai le divertissement dont je m'étais sottement privé ; mais je mis longtemps mon honneur à

ne me point démentir. Je me démentis au bout de cinquante minutes et fus chez M. Lancelot toujours courant. M. Xavier de Marais et ses camarades y étaient encore ; mais j'avais perdu, par ma bouderie, tout ce qui me pouvait plaire de leur entretien, je veux dire ce qui pouvait m'indisposer contre eux, ainsi que par malice je le désirais secrètement. Je ne doutais point qu'avant ma venue, en regardant, en maniant les reliques de M. Lancelot, ils n'eussent péché vingt fois par orgueil ou par défaut de tact & fait de désolantes réflexions, historiques & philosophiques ; mais ces réflexions étaient faites, ils avaient fini leur devoir et ne songeaient plus qu'à jouer. La servante de M. Lancelot avait déniché dans ses armoires des friandises que mon voisin leur servait d'un air attendri. Ces jeunes gens d'Agathon ressemblaient furieusement aux jeunes gens de Platon. Ils ne rougissaient plus de leur gaieté ni de leur bel appétit. La grâce de leur impertinence désarmait. Ils taquinaient M. Lancelot & se moquaient de lui, avec la mièvrerie la plus spirituelle & avec des sous-entendus de respect.

Le vieux grammairien semblait ensorcelé, je faillis l'être. Xavier lui dit :

— Je pars dans deux mois pour le régiment ; je viendrai vous faire mes adieux.

Ils promirent tous de revenir. En attendant, ils s'envolèrent, & la demeure de M. Lancelot me parut aussitôt si morne que je saisis le premier prétexte pour retourner chez moi. Je ne m'y amusai pas davantage. Le dîner fut court, la soirée longue. Le lendemain, par bonheur, j'avais affaire à Paris. Je n'eus point le courage de rentrer coucher à Milon, ni ce jour-là, ni de huit jours. Je m'avisai alors qu'il est ridicule de passer l'été à Paris quand on a loué une maison de campagne & que j'avais besoin d'une meilleure excuse : je partis pour Venise où je demeurai pour l'acquit de ma conscience jusqu'à la fin d'octobre. L'année suivante, juste au moment que je faisais le ferme propos de m'installer pour trois mois dans mon pigeonnier, la guerre éclata : est-ce ma faute ? Je ne bougeai plus de Paris, même pour aller, comme tant d'autres, à Bordeaux ; il est vraisemblable que j'aurais

totalement oublié Milon-la-Chapelle, M. Lancelot & les jeunes gens d'Agathon, si je n'avais eu (comme fort peu d'autres) la faiblesse de payer régulièrement mon terme. C'est même la seule raison pourquoi je décidai de passer dans mon ermitage l'été de 1919: j'en voulais avoir pour mon argent. Lorsque j'y revins, en juillet, il y avait six ans jour pour jour que j'y étais venu pour la première fois.

Je ne sais si, comme on le dit, l'histoire se répète, ou si, comme on le dit également, elle ne se répète pas, mais il est certain que nous aimons de répéter notre histoire. J'eus soin de me mettre en retard & d'arriver à une heure indue sans avoir pourvu au temporel, afin d'être réduit à jeûner, ou à quêter une invitation de mon voisin. Je pris à peine le temps de reconnaître mon logis & j'allai frapper à la porte de M. Lancelot. Je n'aurais seulement point dû oser me présenter devant lui, après ne lui avoir pas donné signe de vie depuis six ans; mais justement pour ce motif, je me flattais qu'il tuât en mon honneur le veau gras ou quelque chose d'équivalent. Je crus bien

d'abord ne m'être pas trompé, & j'en fus le premier surpris. Il jeta un cri à ma vue (il m'avait ouvert la porte lui-même). Il m'introduisit dans la salle à manger ; la table était déjà dressée, il y avait deux couverts... M. Lancelot me tira de mon erreur en ordonnant à sa servante d'y en ajouter un troisième pour moi. Ma jalousie en fut piquée (la guerre ne m'a rien appris) ; puis je sentis mon indiscrétion, je me confondis en excuses.

— Mais non, me dit M. Lancelot, avec sa douceur & sa franchise coutumières. Vous ne me dérangez nullement. Au contraire, vous me rendez service. Vous allez divertir ce pauvre Xavier que le tête-à-tête avec moi ne doit pas amuser tous les soirs.

— Xavier?... dis-je.

Il rougit.

— Vous ne l'avez pas oublié? me dit-il. C'est ce jeune homme d'Agathon qui faisait un peu trop de bruit dans la chapelle trop neuve de Port-Royal des Champs. Il m'avait promis de venir me faire ses adieux avant son départ pour le régiment. Lui, il a tenu sa

promesse. Il m'a même rendu plusieurs visites ; & j'ai pu vérifier vos oracles, Monsieur : il est étourdi, il est insupportable, il est séduisant. Je me suis attaché à lui. Vous m'aviez encore prédit, si j'ai bonne mémoire, qu'il deviendrait un héros : vous êtes décidément prophète. Pendant la guerre, il a servi dans l'aviation. Il porte maintenant sur la poitrine un ruban qui n'en finit pas, avec une dizaine de palmes. Hélas ! il a reçu d'affreuses blessures. Sa santé n'est pas irrémédiablement perdue ; à la longue, il se remettra ; mais il avait besoin de grand air, de silence & de repos ; & comme il a été mon filleul de guerre, j'ai cru pouvoir lui offrir l'hospitalité. C'est lui qui m'a fait véritablement une grâce en l'acceptant. Je n'essaie pas de vous dire les joies, les joies paternelles que son aimable présence me procure, ni surtout ce que j'ai pu ressentir le jour qu'il est venu s'installer ici. Je suis malpropre à exprimer les émotions trop vives ; mais je me rappelle que vous avez un culte pour Platon, & j'imagine que vous savez par cœur le début du *Théétète ?*

M. Lancelot avait le volume à la portée de sa main. Nous relûmes ensemble cette page divine :

EUCLIDE

Reviens-tu maintenant, ô Terpsion, ou bien y a-t-il longtemps que tu es arrivé de la campagne ?

TERPSION

Assez longtemps ; & je te cherchais sur l'agora, & je m'étonnais de ne pouvoir pas t'y trouver.

EUCLIDE

C'est que je n'étais pas en ville.

TERPSION

Où donc étais-tu ?

EUCLIDE

J'étais descendu vers le port où j'ai rencontré Théétète, que l'on transportait de Corinthe, du camp, à Athènes.

TERPSION

Vivant, ou mort?

EUCLIDE

Vivant, mais à peine. Car ses blessures l'ont mis en un triste état; mais il souffre plus encore de la maladie qui règne dans l'armée.

TERPSION

N'est-ce pas la dysenterie?

EUCLIDE

Oui.

TERPSION

Ah! quel homme est celui, ô Euclide, que tu me dis en danger!

EUCLIDE

Beau & bon, ô Terpsion; & je viens justement d'entendre tous les éloges que l'on faisait de sa bravoure dans le combat.

TERPSION

Il n'y a rien d'étonnant, mais je trouverais beaucoup plus invraisemblable qu'il n'eût pas été tel qu'on te l'a dit. Pourquoi donc n'a-t-il pas fait halte ici, à Mégare?

EUCLIDE

Il avait hâte de retourner chez lui. Je l'ai supplié de rester, je le lui ai conseillé, mais il ne l'a pas voulu. Je lui ai donc fait un peu la conduite, & en revenant je me suis rappelé avec admiration comme sur maints sujets Socrate a deviné juste, & singulièrement sur celui-ci ; car il me semble que, peu de temps avant de mourir, il rencontra Théétète encore tout jeune garçon, il s'entretint avec lui & fut ravi de son caractère. Quand j'allai moi-même à Athènes, il me répéta les propos qu'ils avaient tenus, qui étaient bien dignes d'audience ; & il me dit que fatalement cet enfant se distinguerait un jour, si du moins il parvenait à l'âge.

— J'ai eu plus de bonheur avec M. de Marais que l'illustre géomètre Euclide avec

Théétète, reprit, après une pause assez brève, M. Lancelot. Je ne lui ai pas, à proprement parler, conseillé de venir faire la retraite ici ; je m'en serais bien gardé, craignant qu'il ne fût tout aussitôt d'un autre avis ; car ainsi que vous l'aviez justement remarqué du premier coup, il a un peu d'esprit de contradiction, qui est une des grâces agaçantes de la jeunesse. Je n'ai pas eu davantage besoin de le supplier : je lui ai suggéré cette idée sans avoir l'air de rien, & il s'est imaginé que c'était lui qui provoquait mon invitation...

A ces mots, la porte s'ouvrit & le jeune Xavier parut, demandant avec une impatience de bon augure si le dîner était pour ce soir ou pour demain. Son appétit & son aspect me rassurèrent. Je m'attendais à voir un fantôme — un fantôme de jeune homme : c'est une vue que je ne puis souffrir & j'en étais d'avance mal à mon aise ; j'aperçus bien, un peu plus tard, sur son visage, quelques traces des fatigues qu'il avait endurées pendant la guerre ; mais le bon M. Lancelot avait commis le péché habituel des citateurs & abusé

d'une très vague similitude en lui appliquant les propos qu'échangent Terpsion & Euclide au sujet de Théétète blessé : « Vivant, ou mort ? — Vivant, mais à peine ». Il ne me parut point possible qu'un vivant le fût davantage que ne semblait l'être M. de Marais ; & ne l'ayant rencontré qu'une fois quand il avait vingt ans, le revoyant aujourd'hui qu'il en avait vingt-six, j'observai seulement combien il était devenu dans l'intervalle plus fort & plus beau. Si je n'eusse craint de manquer de tact, je l'eusse complimenté de sa belle mine.

Il me reconnut d'abord, dont je fus naturellement très flatté ; & il me témoigna un plaisir de me voir, qui me toucha extrêmement ; mais la servante, annonçant le dîner, abrégea nos politesses. Dès le potage, que nous prîmes en silence, j'admirai la sollicitude paternelle de M. Lancelot, qui passait d'ailleurs toute mesure. Il ne quittait point des yeux son filleul, il le regardait manger, & il oubliait de manger lui-même. Il m'oubliait à plus forte raison : je le lui pardonnai de bon cœur. Xavier, qui se sentait regardé, faisait cent coquetteries ;

elles ne m'échappaient point, mais M. Lancelut n'y voyait que du feu & était dupe de ses manières brusques.

— Xavier, dit-il enfin, êtes-vous content de votre après-midi ?

— Très, dit Xavier.

(Et je pensai que cette ellipse téméraire ne devait plaire qu'à demi au vieux grammairien, mais il n'en laissa rien voir).

— Vous êtes-vous bien reposé ?

— Pas une minute.

— Vous avez travaillé tout ce temps !

— J'ai fini mon troisième chapitre. Il est un peu là.

Un peu là fit soupirer M. Lancelot, mais il fut bien aise d'avoir un prétexte pour omettre de réprimander son pupille. Ne devait-il point d'abord s'excuser de tenir en ma présence une conversation que je ne pouvais comprendre, & me donner quelques éclaircissements ? Il m'instruisit donc, en rougissant (mais Xavier ne rougit pas), que le Ciel avait doué ce jeune homme du plus rare talent. A peine remis de ses blessures, Xavier avait entrepris d'écrire

un roman, point de guerre (le public, et, en conséquence, les éditeurs n'en voulaient déjà plus entendre parler), un roman d'action & d'aventure, une histoire feinte, aussi remarquable par son invraisemblance que par sa *crédibilité*. M. Lancelot avoua, en rougissant plus encore, qu'il avait hâte de connaître ce troisième chapitre, que Xavier venait de finir, & il ne me fit pas l'injure de douter que je n'en fusse également curieux. Toutefois comme je n'y aurais pu rien comprendre, ne connaissant point les deux premiers, il pria humblement le jeune auteur de nous lire, après dîner, le tout.

Je joignis mes instances aux siennes, avec beaucoup de politesse, mais avec une froideur que l'enthousiasme de notre hôte l'empêcha de remarquer. De vrai, j'étais furieux. Je ne venais point à Milon-la-Chapelle pour entendre les productions d'un débutant. Il en fallut passer par là, & souffrir même que le dernier service fût escamoté. M. Lancelot était si littéralement chrétien qu'il faisait dans la pratique les applications & les généralisations

les plus inattendues des maximes de l'Evangile ; & à force d'aimer son prochain comme lui-même, il n'arrivait plus à concevoir que l'on pût avoir faim à sa table quand il avait l'appétit coupé. Il trouva cependant naturel que Xavier mît les bouchées doubles (tout en lui conseillant par manière d'acquit de manger moins vite & et de ménager son estomac). Le jeune homme ne tint nul compte de cette raisonnable observation &, sitôt repu, courut à sa chambre querir le manuscrit.

Nous passâmes cependant, M. Lancelot & moi, dans le salon de curé ; & tandis que ce brave homme donnait tous ses soins à l'arrangement & à l'éclairage de la table destinée au lecteur, je pris mes dispositions pour me bien placer à contre-jour : je voulais être de mauvaise humeur, mais j'aurais fait conscience de le montrer. Xavier acheva de m'irriter par ses coquetteries avant de lire, qui auraient dû plutôt le réconcilier avec moi ; car sa feinte suffisance ne trahissait que la méfiance de soi & une peur folle. Dès les premières pages, qu'il lut fort mal & en tremblant, j'éprouvai une

surprise trop vive pour n'être point d'abord pénible ; d'autant qu'elle contrariait ma méchante préoccupation.

L'attaque d'un morceau, soit de musique ou de littérature est ce qui annonce plus sûrement les dons de l'artiste & sa prochaine maîtrise ; c'est à quoi je connus en effet l'auteur doué. On n'imagine point que je vais analyser ces trois chapitres ni en rendre compte fidèlement. Je ne saurais dire non plus si le roman était, selon l'expression de M. Lancelot, « aussi remarquable par la crédibilité que par l'invraisemblance » ; il me parut au moins d'une absurdité ravissante, qui n'était pas seulement dans l'ordonnance de la fable, mais dans le style, pour ainsi parler dans chaque phrase, & presque dans chaque mot. Cette jonglerie était saisissante, agaçante, toujours imprévue & toujours juste. Le jeune bateleur sautait comme par bravade ou par plaisanterie d'une idée à une autre, qui n'était point celle où l'on s'attendait & qui semblait après coup la seule où l'on aurait dû s'attendre. Jamais il ne traduisait l'une ni l'autre comme le premier venu

ou un écrivain même de grande classe les eussent traduites, & l'on avouait à la réflexion qu'il n'était point possible de les traduire différemment. Il avait des échappées, des profondeurs ; enfin, si je ne haïssais les façons de parler pédantes, je dirais qu'il avait inventé un procédé entièrement inédit pour attraper & pour peindre les nuances les plus imperceptibles, les plus fugaces de notre sensibilité.

Mais je ne voulais pas me rendre si vite. Encore une fois j'étais de mauvaise humeur, & il me plaisait de bouder contre mon plaisir. Je n'avais malheureusement que trop de prétextes à couvrir ma sévérité. Cette merveille était déparée par des fautes grossières, d'un choix si judicieux qu'il était difficile de n'imaginer point que cet enfant sublime, à moins d'être un âne, ne les eût faites exprès pour offrir à ses lecteurs une collection complète de toutes les façons de parler vicieuses ou ridicules.

La plupart étaient simples fautes d'orthographe, sensibles à la lecture ; par exemple, M. de Marais mettait dans une même période les verbes de la première conjugaison tantôt

à l'imparfait, tantôt au prétérit défini, non par *lapsus calami,* mais par indifférence, puisqu'il prononçait bien tour à tour j'*aimais* ou j'*aimai,* selon qu'apparemment il l'avait écrit. Sa syntaxe était scandaleuse, & l'on ne saurait alléguer en sa faveur qu'il fût brouillé par principe avec le subjonctif, car il ne manquait guère de l'employer où il ne fallait point; mais il disait en revanche : *Quoique je* SUIS *retourné en ce lieu plusieurs fois.* Il prenait *j'eus* pour *j'eusse,* & réciproquement. Ses néologismes étaient abominables. J'avoue qu'il n'admettait point *émotionner,* mais il abusait de *sensationnel.* L'impropriété de son vocabulaire accusait une ignorance crasse des étymologies. Ai-je besoin de dire qu'il ne soupçonnait pas que *fruste* signifie effacé par le frottement & non point mal dégrossi, et que *mièvre* signifie espiègle?

Le pis est, que quasi toutes ses bévues lui semblaient être inspirées par une curiosité d'élégance, & que visiblement il n'aurait pas cru son style « habillé » s'il eût dit comme tout le monde *quoique* ou *bien que :* il disait

malgré que & il allait jusqu'à *en dépit que*. Je pense que c'est aussi afin de se distinguer qu'il prenait l'un pour l'autre les deux points, diamétralement opposés, où la verticale d'un lieu donné rencontre la voûte céleste, et qu'il disait *lever les yeux vers le nadir* pour *lever les yeux vers le zénith*.

Je me demandai toutefois s'il n'était pas plus pervers & plus malicieux qu'ignare. Il connaissait les bizarreries de la grammaire &, à l'occasion, il s'en moquait assez drôlement. Ainsi, dans la description vraiment éblouissante d'une église, où, avec une fantaisie baroque, mais toujours légitime, il empruntait successivement ses métaphores à la faune préhistorique, aux neiges du pôle, aux sables du Sahara, aux atolls du Pacifique, aux bijoux de Cartier, aux parfums de Coty, & à la mode des jupes courtes, je notai cette phrase exemplaire :

« L'orgue était assurément le plus grand & le plus beau de toutes celles que jamais facteur eût construites, depuis que Pépin le Bref, en 757, fit don à l'église Saint-Corneille de

celui que Constantin Copronyme, empereur de Constantinople, lui avait gracieusement envoyé. »

M. Lancelot eut encore une petite convulsion en écoutant ces mots étranges ; mais sa grimace douloureuse se changea en un bienveillant sourire, lorsque le récitant nous instruisit que cet orgue mécanique de Constantin Copronyme était une espèce de pianola. J'enrageais de voir que toutes les fautes, qui devaient le choquer horriblement, ne gênaient aucunement son admiration. Il me dit d'un air triomphant & d'un ton assuré, quand Xavier fut au bout de son troisième & dernier chapitre :

— Eh bien, Monsieur, qu'en pensez-vous ? C'est un chef-d'œuvre, n'est-ce pas ?

Je pris un temps avant de lui répondre :

— Monsieur, je vous confesse que j'avais de fâcheuses préventions, & que maintenant j'en rougis. Ce début promet une œuvre de premier ordre, il passe mon espérance, & je ne dis point « espérance » par antiphrase, comme Racine dans un vers fameux. Je sens que je

dois faire à M. de Marais des compliments, qui ne seraient pas égaux à mon admiration, s'ils n'étaient pas outrés ; il m'est d'autant plus pénible de sentir que je dois aussi lui laver la tête & le charger d'injures.

— D'injures ? fit M. Lancelot, troublé.

Xavier ricana. Je me tournai vers lui.

— Vous êtes un misérable, dis-je. Certes, je n'emprunterai pas aux anciens Grecs leur habituelle formule d'excommunication, & ne vous dirai point, mon cher confrère, qu'il vaudrait mieux pour vous n'être point né. Ce serait dommage, car vous avez, sans compter les agréments de votre personne, un immense talent ; mais le talent oblige, & je vous répète que vous êtes un misérable de gâter le vôtre exprès.

— Je connais le cliché, dit Xavier fort dédaigneusement : « Quel talent vous avez, jeune homme ! Mais quel fichu emploi vous en faites ! »

— Ce n'est point du tout ce que j'entends, & vous le savez très bien. Je m'indigne de rencontrer au coin de chacune de vos phrases

une énormité qui la déshonore. Vous écrivez d'une façon originale, touchante, inimitable : cela vous dispense-t-il d'écrire en français, & croyez-vous que votre style perdrait la moindre de ses qualités s'il était, de surcroît, correct, s'il n'était point, à tout propos, faussement élégant ou maladroitement prétentieux ?

— Dites-le-lui ! soupira M. Lancelot, qui n'osait le dire lui-même, mais qui sentait l'utilité de mes critiques.

Xavier regimba.

— Monsieur, dit-il, j'ai fait la guerre & je viens à peine d'être démobilisé.

— Je vois, dis-je, que vous ne craignez pas tous les clichés également. L'excuse que vous invoquez vaut à peu près celle dont vous seriez le premier à rire, si M. Lancelot, pour me rendre indulgent à vos solécismes & à vos pataquès, m'alléguait votre piété filiale & le grand amour que vous portez à madame votre mère. Vous êtes parti pour le service en 1913, à vingt ans, si j'ai bonne mémoire. Vos études étaient achevées & j'imagine que

vous saviez au moins la grammaire & l'orthographe.

— Mettons que je les aie oubliées.

— Eh bien, Monsieur, il faut d'abord les rapprendre.

— Mais, Monsieur, je n'ai pas le temps ! J'ai déjà perdu six belles années de ma vie, je veux les rattraper. J'ai hâte de produire. Je suis pressé !

Cette réplique inepte me fit sortir de mon caractère :

— Je vous défends, m'écriai-je, de dire de pareilles sottises ! Vous avez trop d'intelligence & d'esprit pour avoir le droit d'être bête ! Croyez-vous que si vous sacrifiez un mois ou deux pour rapprendre ce qu'il n'est point sûr que vous ayez oublié, ce sera du temps perdu ?

— Je ne lui en demande même pas tant, fit timidement M. Lancelot, et j'ai gagé que je lui enseignerais en moins de trois semaines tout l'essentiel du rudiment.

— Chiche ! dit Xavier.

— Qu'entendez-vous par là ? dit M. Lancelot, inquiet.

— C'est une façon de dire que je vous prends au mot & que je vous mets au défi.

— J'accepte le défi, dit M. Lancelot, enchanté de cette saute d'humeur, et nous commencerons demain.

La mobilité de cet âge est charmante. Xavier ne se tenait plus de joie. Il fit cent folies, & des gambades indignes d'un héros. Puis il nous brûla la politesse et fut se coucher pour que demain arrivât plus vite. Cette puérilité m'amusait & m'attendrissait. J'étais, de plus, très fier d'être venu à bout de cet indomptable, & je me flattais que M. Lancelot n'attendît que son départ pour m'accabler de félicitations & de justes remercîments.

Il me dit seulement d'une voix grave :

— Savez-vous pourquoi Xavier a consenti si vite de retourner à l'école?

Je lui dis que je m'en doutais. Il me répondit :

— Je ne crois pas. C'est par jalousie. Xavier n'a pas été mon seul filleul de guerre. Je me suis intéressé à un enfant de ce village, que j'avais vu naître. Ce pauvre petit (qui a été tué

en 1916) était presque illettré. Il m'écrivait cependant le plus souvent possible, tant bien que mal. Je remarquai bientôt que ses lettres devenaient de jour en jour plus correctes. J'ai fini par savoir que, pour ne pas m'humilier par ses fautes, il avait prié un de ses camarades, instituteur, de lui donner des leçons, sous le feu.

— Cela est admirable, dis-je. Voilà les délicatesses du peuple.

— Xavier, a qui je l'ai conté, se pique d'émulation.

— Nous ne sommes plus sous le feu, dis-je, sèchement.

Je ne suis pas moins jaloux que Xavier : il ne me paraissait pas que M. Lancelot me témoignât toute la reconnaissance que je méritais. Je lui souhaitai le bonsoir assez brusquement.

Lorsque je rentrai dans mon pigeonnier, je m'y trouvai tout aussi mal que six années auparavant : je devais m'y attendre. Le pire inconvénient de ma demeure est que, pensant la rendre habitable, j'y avais fait des arrangements modernes & que je n'avais point réussi,

comme disent les pédants, à l'adapter. Ainsi, j'avais construit un garage, mais mon auto refusait obstinément et logiquement de s'y garer, en vertu de ce principe que le contenant doit être plus grand que le contenu. J'avais apporté de Paris un chauffe-bain et une baignoire ; mais la conduite d'eau était alimentée par une citerne où l'eau manquait dès qu'il ne pleuvait pas. J'étais, le lendemain matin, en discussion avec ces appareils, quand je vis paraître Xavier. Il rit de mon embarras, mais, en moins d'un quart d'heure, m'eut tiré de peine : il avait appris, à la guerre, l'art de se débrouiller. Je ne le grondai point de ses moqueries et je le remerciai de sa complaisance. Il haussa les épaules.

— Je me jetterais au feu pour vous, dit-il, parce que vous me dites mes vérités.

— Est-ce que M. Lancelot ne vous les dit pas ?

— Il n'ose pas !... Mais je l'aime bien aussi... Je l'aime parce qu'il fait mes quatre volontés et qu'il m'adore : il y a une nuance.

J'allais, sans conviction, remontrer à cet

ingrat qu'il devait chérir M. Lancelot cent fois plus que moi-même. Il prévit sans doute les banalités que j'étais sur le point de lui servir, & il détourna la conversation.

— Vous ne pensez pas, dit-il, que je suis venu tout exprès pour vous préparer votre bain? Je suis venu pour vous inviter à déjeuner. D'abord, je veux... c'est-à-dire M. Lancelot veut... que vous preniez tous les repas à la maison. Vous assisterez aux leçons, bien entendu.

Il ne me permit point de répliquer. D'une serviette qu'il avait sous le bras en entrant, & qu'il avait jetée sur le guéridon Louis-Philippe du salon, il tira un cahier d'écolier de l'école primaire, orné d'une image patriotique.

— Hein! c'est beau? dit-il. J'ai acheté ça tout à l'heure chez le marchand de tabac, qui vend de la mercerie et des conserves. C'est pour recopier mon cours de grammaire. J'ai déjà mis le titre.

Il me montra la première page, où il avait fait par dérision une ligne de bâtons, deux

modèles d'écriture &, dessous, écrit en grosses lettres :

LA NOUVELLE GRAMMAIRE
DE PORT-ROYAL

A L'USAGE DES AVIATEURS ÉCLOPÉS

— Vous avez quatre ans ! lui dis-je.

Mais il me repartit avec dignité qu'il était chevalier de la Légion d'honneur, & il me défendit de perdre un temps précieux à me gausser de lui. Il me bouscula si bien que, moins de trois quarts d'heure plus tard, à dix heures et demie, nous étions dans le jardin de M. Lancelot. Les politesses un peu compassées que je crus devoir faire à mon voisin & qu'il crut devoir me rendre irritèrent encore l'impatience de Xavier.

— Quand vous aurez fini ! dit-il.

— Quel zèle ! dit en souriant M. Lancelot.

— Plaignez-vous donc ! dit Xavier. C'est dans votre intérêt : n'avez-vous point gagé de m'enseigner toute la grammaire en moins de trois semaines ?

Il avait tiré une chaise près de la table rustique. Il s'assit, ouvrit son cahier ; il nous lançait des regards interrogants & narquois en mordillant le bout de sa plume.

— Monsieur, dis-je à M. Lancelot, Xavier nous raille, mais il a raison, nous serions imprudents de lanterner. Nous avons promis de l'instruire en trois semaines, nous n'en devons pas avoir le démenti. J'estime d'ailleurs que ce temps nous suffira, mais tout juste, & encore si nous combinons à propos la méthode socratique avec la méthode didactique.

— Que voulez-vous dire ? fit M. Lancelot.

— Vous n'ignorez pas l'adage favori de Socrate, qu'apprendre c'est se ressouvenir. J'imagine qu'il devait plaire aux jeunes disciples du sage, car les jeunes gens sont naturellement persuadés qu'ils ont toute science infuse, mais ils n'aiment pas moins qu'on le leur dise, & le plus sûr moyen de les séduire est de leur donner, avec l'autorité de l'âge, confirmation d'un préjugé si flatteur. En vertu de ce principe, instruire n'est point faire entrer la science dans l'âme d'autrui mais, à rebours,

l'en faire sortir. C'est ce que pratiquait Socrate par le moyen de ses interrogations & qu'il appelait accoucher les esprits. Il disait, étant fils de sage-femme, qu'il exerçait le même métier que sa mère.

Xavier était encore si enfant qu'à ces mots il fit un petit ricanement, comme un gamin devant qui on parle de ce qu'il ne doit pas entendre. M. Lancelot devint fort rouge. Je poursuivis :

— Pour les connaissances d'ordre métaphysique ou rationnel, & pour les idées générales que l'humanité a lentement acquises, la théorie de Socrate est plausible. Elle semble, à première vue, plus douteuse en ce qui concerne les connaissances grammaticales. Toutefois notre opinion sur ce point dépend de la croyance que nous adoptons quant à l'origine du langage. Oserai-je vous demander, Monsieur, quelle est votre doctrine ?

— Hélas ! Monsieur, je n'en ai point. Ces spéculations sont bien ambitieuses pour moi. Dieu m'en préserve !

— Vous ne tenez pas pour article de foi que le langage nous a été révélé ?

— Cela ne me paraît point essentiel ni indispensable.

— Nous aurions bien de la peine à l'accepter aujourd'hui... Si le langage n'est point révélé, il s'est formé, il s'est développé naturellement. Ses lois (dont la grammaire a découvert ou dégagé quelques-unes) sont des lois naturelles. D'où il suit que nous apportons en naissant une expérience grammaticale, accumulée pour ainsi dire par les générations qui nous ont précédés, & que Xavier pourra se ressouvenir de la grammaire si nous l'y aidons, comme il se ressouviendrait de la géométrie.

— Monsieur, je vous en prie, descendons de ces hauteurs, dit M. Lancelot qui paraissait vraiment souffrir.

— Je veux bien, dis-je. Xavier est demeuré plusieurs années dans un collège. Il se vante, selon l'usage, d'avoir été le plus mauvais élève de sa classe, & de n'avoir rien appris ou d'avoir tout oublié. Je soutiens, moi, qu'il a, fût-ce

malgré lui, appris beaucoup de choses & qu'il suffirait de lui rafraîchir la mémoire. Si donc, par le procédé de Socrate, qui n'est pas douloureux, nous parvenions à raviver le souvenir tant de ses connaissances grammaticales innées que de ses connaissances acquises, je ne dis pas que nous lui aurions enseigné toute la grammaire, mais nous aurions déjà, comme on parle vulgairement, bien déblayé le terrain.

— Monsieur, dit M. Lancelot, cette opération préliminaire ne me semble point inutile, mais j'y serais malpropre, elle vous incombe. Je vous cède la parole & vous écoute désormais aussi attentivement, aussi humblement que Xavier. Si, par la suite, nous apercevons que sa science universelle présente quelques lacunes, je ferai à mon tour de mon mieux pour les combler.

Xavier trépignait ; il interrompit ces beaux discours qui lui semblaient oiseux (peut-être à juste titre), pour nous demander encore, sans trop de politesse, si nous aurions bientôt fini. Je ne lui sus pas mauvais gré de son impertinence qui, dans l'état d'esprit où j'étais, me

rappelait, sauf l'expression, celle des jeunes disciples de Socrate. Pour ne point changer de ton, je débutai par des formules que je ne craignis point de façonner à l'imitation de mon divin maître.

— O Xavier, lui dis-je, l'amitié que je vous porte est étrange. Elle date du jour que je vous ai vu pour la première fois, dans les ruines de Port-Royal des Champs. Ne croyez pas que ce jour-là vous ayez emporté ma sympathie par votre air avantageux. J'attache plus de prix à la beauté de l'âme qu'à celle du corps, & c'est en effet sur votre moral que je vous ai d'abord jugé; mais ce sont vos défauts qui m'ont séduit. Je l'ai dit dans l'instant même à M. Lancelot qui pourra vous le répéter : ce jeune homme est irrésistible & insupportable. Tout, en vous, m'offensait, votre assurance, votre ignorance, pour ainsi parler, encyclopédique, & votre verbe haut. Je vous regardais, je vous écoutais avec exaspération, & je songeais en même temps avec mélancolie : « D'ici à quelques années, à quelques mois, il sera corrigé, il ne sera plus insupportable, &

il n'aura plus aucun agrément. » Ce calcul si probable a été déjoué par les événements extraordinaires où nous venons tous de participer. Je vous retrouve après six ans tel que vous m'êtes apparu le premier jour. Vous êtes, il est vrai, devenu un héros, mais vous n'avez pas cessé d'être un enfant ; &, à la réflexion, cela est bien naturel, car l'héroïsme ne demande, ne souffre aucune maturité d'esprit. Votre caractère, grâce à Dieu, ne s'est point amendé. Vous ne saviez pas grand chose, vous ne savez plus rien du tout : je m'en félicite, puisque je dois à cette circonstance le charmant plaisir de vous avoir aujourd'hui pour élève, & de vous enseigner ce que, selon l'usage, moi-même je ne sais point.

— Comment dois-je le prendre? dit Xavier, un peu interloqué par ces bizarres compliments.

— Le mieux du monde... Vous nous avez lu hier soir un essai de littérature, dont j'ai dûment admiré les beautés et critiqué les imperfections. Entre nous, je me demande si, en votre œuvre comme en votre personne,

c'est les qualités que je préfère ou les défauts. Mais il ne s'agit pas d'esthétique à présent ; il s'agit de grammaire... Au fait, ne devrions-nous pas d'abord définir la grammaire ?

Sa mémoire commença de jouer machinalement, il me dit d'un trait, d'une voix chantonnante, comme les enfants à l'école :

— La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement.

— Revenons à votre roman. De quoi se compose-t-il ?

— De soixante-quinze feuillets ! répondit Xavier avec un juste orgueil.

— Mais, dis-je en souriant, sur chacun de ces soixante-quinze feuillets, qu'y a-t-il ?

— Mon écriture.

— Mais encore ?

— Des phrases.

— Et de quoi se composent les phrases ? N'est-ce point de mots ?

— Oui, de mots.

— Et de quoi se composent les mots ? N'est-ce point de lettres ?

— Parbleu ! oui, de lettres.

— Monsieur, interrompit M. Lancelot, voulez-vous me permettre de vous faire remarquer que vous trichez, si j'ose m'exprimer ainsi. Non content de poser à M. de Marais des questions qui suggèrent la réponse, vous lui soufflez cette réponse même & il n'a qu'à la répéter après vous. L'expérience manque de sincérité, de sérieux, & ce psittacisme ne saurait être concluant.

— Mais, dis-je, Monsieur, je ne fais qu'user des procédés dialectiques de Socrate, ainsi que je m'y suis engagé. Vous avez, j'imagine, pratiqué les dialogues de Platon & il ne se peut que vous n'ayez point observé que certains, *la République* entre autres, tournent par moments quasi au monologue. Les jeunes interlocuteurs du Maître n'ont aussi que la peine de répéter les réponses qu'il leur suggère toujours & qu'il leur souffle quelquefois; à telles enseignes qu'ils ne prennent même point cette peine & se bornent à répliquer : *Parfaitement!... Comment donc?... Tu dis des choses très vraies, ô Socrate.* Quand ils ne se rangent point à son avis, ils adoptent une

autre formule : « Tu te figures, ô Socrate, que tu dis quelque chose & tu ne dis rien du tout ». Xavier est un élève plus docile que les jeunes gens de Platon ; il n'a point leur nonchalance, ni leur insolence, & quand je lui ai demandé tout à l'heure : « De quoi se composent les mots ? N'est-ce pas de lettres ? » il m'a répondu fort poliment : « Parbleu ! oui, de lettres. »

— Monsieur, repartit M. Lancelot, j'avais tort. Mettons qu'à l'exemple de Socrate, je pensais dire quelque chose & je n'ai rien dit.

— Bien. Je poursuis donc. Cher Xavier, les lettres ne sont-elles pas de deux sortes ?...

J'allais, par bravade, nommer les voyelles & les consonnes. Mais Xavier, que la remarque de M. Lancelot avait piqué, tint à les nommer avant moi. Je lui demandai quelle différence il apercevait entre ces deux sortes de lettres. Il me répondit, comme dans les anciennes grammaires, que « les voyelles sont ainsi appelées parce que, sans le secours d'aucune autre lettre, elles forment une voix, un son », et les consonnes sont appelées consonnes « parce

qu'elles ne peuvent exprimer un son qu'avec le secours des voyelles ».

— Combien, dis-je, comptez-vous donc de voyelles?

Il les compta sur ses doigts en les récitant à voix basse & répondit :

— Six : *a, e, i, o, u, y.*

— Comment, dis-je, se fait-il que moi, j'en trouve onze?

— Onze!

— Est-ce que *ou* & *eu* ne sont pas des voyelles? Et *an?* & *en, un, on?* J'en ajoute donc six, je supprime votre *y* qui, en français, a exactement le son de *i*. Reste onze, si je sais compter.

— Pardon! *Ou* s'écrit *o, u; an* s'écrit *a, n,* etc.

— Ce qui prouve que vous avez confondu deux choses qui doivent être distinguées : les sons, & les lettres ou signes qui servent à les représenter.

— A qui la faute? dit Xavier. C'est vous qui m'avez parlé de lettres, & uniquement de lettres.

— J'avoue mes torts ; mais votre définition n'en vaut pas mieux. Elle n'a aucun caractère scientifique.

— Qu'importe? dit M. Lancelot.

Je ne m'arrêtai point à cette objection.

— Les consonnes, dis-je, ni plus ni moins que les voyelles, sont des modes d'émission de la voix. Quelle sorte de sons produit une vibration simple des cordes vocales ?

Il devina que c'était une voyelle. Je l'aidai un peu à deviner que, pour articuler une consonne, il faut que les lèvres s'en mêlent ou les dents, ou la gorge, ou le palais, ou le nez ; & M. Lancelot crut devoir lui enseigner les épithètes barbares de *labiales*, *dentales, gutturales, palatales, nasales*, par lesquelles on désigne les différentes espèces de consonnes. Pour avoir le dernier, je m'empressai d'y ajouter les *chuintantes,* comme le *ch* & le *j*, les *explosives (p*, *t*, *c* dans *canon, b*, *d, g* dans *gamin),* les *sifflantes,* & le *gn* ou l'*l* double qui sont *mouillés*. Mais il me parut plus intéressant de poser à notre élève cette question insidieuse :

— Croyez-vous, mon cher Xavier, que la langue française est riche ou qu'elle est pauvre, & qu'elle est chantante ou déplaisante à l'oreille ?

Il me répondit (j'en étais sûr), & sans ombre d'hésitation, que la langue française est de toutes la plus pauvre & qui se prête le moins à la musique.

— C'est dis-je, une pure sottise, mais que je vous pardonne : vous ne l'avez pas inventée ; elle est classique, ou plutôt romantique. Au début du dix-neuvième siècle, des écrivains de grand mérite, mais dont la culture laissait à désirer, se sont avisés qu'ils avaient cent choses à dire qui n'avaient jamais été ni pensées ni senties précédemment, & que les douze cents mots de Racine n'y suffisaient pas. Nous aurons maintes occasions de revenir sur cette prétendue indigence de notre vocabulaire, quand nous traiterons des néologismes. Pour la musique, les hommes de cette même époque ne goûtaient — & ne connaissaient — que les plus misérables productions de l'école italienne. Ils étaient persuadés que l'harmonie

(langue que pour l'amour inventa le génie) nous vint d'Italie & lui vint directement des cieux. D'où ils inféraient que l'italien est la seule langue où puissent consentir de s'exprimer les grands poètes qui fabriquent des livrets d'opéras.

Xavier était de son temps malgré qu'il en eût : il me sacrifia l'italien, mais non au profit du français ; il préférait l'allemand & le russe, dont il n'avait pas la moindre idée. Je lui remontrai que nous en parlions comme les aveugles des couleurs, que je ne faisais honte à aucune langue de sa pauvreté de sons, pour moi hypothétique, mais que je faisais gloire à la langue française de sa richesse, qui est certaine, vu qu'elle possède onze voyelles. J'ajoutai qu'elle diversifie bien agréablement ces onze voyelles par la liberté de ses intonations que nulle règle trop étroite n'empêche de traduire les nuances les plus fines de la pensée ; qu'elle n'est point du tout monotone, comme on le dit sous prétexte que l'accent tonique affecte presque toujours la dernière syllabe, car il faudrait également

reprocher la monotonie aux langues où il affecte presque toujours l'avant-dernière; enfin que cette sonorité & cette diversité sont moins apparentes dans le chant, le texte y étant trop étouffé par la musique; moins apparentes dans les vers, où une cadence toujours pareille se répète indéfiniment; & qu'on ne juge bien le français qu'à sa prose, qui a plus de souplesse, d'ampleur, de rythme, de nombre que sa poésie.

C'est mon opinion, je ne puis donc croire que ce soit un paradoxe, mais je sais que c'est un scandale pour les gens superstitieux, & je ne hais point à les scandaliser. Je m'attendais que M. Lancelot jetât les hauts cris : il me remercia, les larmes aux yeux, de préférer la belle prose aux plus beaux vers. Quant à Xavier, il nous avoua ingénument que les vers réguliers & berceurs l'endormaient & qu'il ne sentait point le charme de ceux qui ne bercent ni n'endorment point.

Je repris :

— A l'endroit de la grammaire où nous sommes, certains auteurs croient devoir donner

les principales règles classiques de la prosodie. Cette digression me semble inutile & je vous en dirai seulement ce qui a rapport à la phonétique. Premièrement, je vous mettrai en garde contre l'hiatus....

M. Lancelot cita les deux vers de Despréaux :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée..

— Pourquoi, dis-je, passerait-on aux prosateurs cette rudesse que l'on ne permet point aux poètes? Le *sermo pedestris* n'a pas moins de droits à la fluidité. Ceci, mon cher Xavier, me conduit à la prononciation, que je ne vous enseignerai point, car l'exemple de la bonne compagnie peut seul vous l'apprendre. Selon que vous articulerez tel ou tel mot, je ne vous dirai pas qui vous êtes, mais je vous dirai à coup sûr qui vous hantez. Méfiez-vous! Si vous ne parlez pas « pointu », comme l'on dit à Bordeaux des Parisiens, je vous soupçonnerai d'avoir suivi le gouvernement dans cette ville quand elle a usurpé le rang de capitale,

& je douterai que vous vous soyez couvert de gloire sur les rives de la Marne. Si votre voix est grasse & traînante, je vous accuserai de rôder le soir dans les faubourgs & d'aller au peuple. Je vous accuserai d'aller à la bourgeoisie, si vous faites trop de liaisons. Nos pères en faisaient fort peu. Je ne vous conseille pas de dire comme eux les *Etâ-Unis ;* mais ne dites pas qu'il est *deux heures-z-un-quart*. Ne dites pas surtout que *la mort-t-a des rigueurs à nulle autre pareilles ;* dites *la mor a des rigueurs,* car la bonne règle, quand un mot se termine par deux consonnes, est de ne prononcer que la première. Vous devez aussi faire sentir la quantité, mais discrètement. Vous n'ignorez pas que les voyelles sont longues ou brèves...

Xavier m'interrompit & se mit à psalmodier comme les enfants à l'école :

A est long dans *pâte* & bref dans *patte*.
E est long dans *bêche* & bref dans *brèche*.
I est long dans *épître* & bref dans *petite*.
O est long dans *motion* & bref dans *mode*.
U est long dans *flûte* & bref dans *culbute*.

Eu est long dans *jeûne* & bref dans *il est jeune.*

Ou est long dans *croûte* & bref dans *doute.*

— Voyez, dis-je en riant à M. Lancelot, les merveilleux effets de la méthode socratique, & comme les souvenirs de ses classes lui remontent au commandement.

Xavier en était lui-même stupéfait. La servante, qui vint annoncer le déjeuner tandis qu'il chantait encore son petit air, restait la bouche ouverte, & se demandait, je gage, si nous n'étions pas fous tous les trois.





IV

XAVIER, quand il étudiait, était ce que les pédants appellent « léger ». Je ne lui reprochais pas (M. Lancelot encore moins) cette légèreté qui nous semblait naturelle & charmante. L'impertinence même de ses reparties ne trahissait que la vivacité de son intuition, & nous lui savions gré de nous marquer, par toutes les espiègleries qu'il se permettait, ensemble l'intérêt & le plaisir qu'il voulait bien prendre à nos leçons. Il ne s'en permettait plus aucune dès qu'il était assis devant la table, dans la salle à manger. Il devenait soudain l'élève le plus

appliqué, le moins dissipé. Il prenait un air concentré. Sauf pour dévorer, il ne desserrait plus les dents. On voyait bien que le repas était pour lui l'affaire sérieuse, & que l'école était « le jeu », comme chez les Romains.

Je me flattais cependant que, sans attendre la fin du déjeuner, sitôt après avoir satisfait aux premières exigences de son appétit, il se déridât &, tout comme M. Jourdain, mais avec plus de grâce, il nous témoignât hautement sa joie d'avoir, en une seule matinée, appris tant de belles choses. Il n'en fut rien. Le filleul de M. Lancelot s'arrêta, en effet, un moment, pour souffler ; mais il garda son visage sévère, & même chagrin, & contre mon espérance il ne trouva qu'à se plaindre du peu que nous lui avions enseigné.

— Vrai ! dit-il, si nous allons de ce train-là, c'est dans six mois que nous aborderons la dixième partie du discours. Votre pari est déjà perdu.

— Je ne veux point, dit M. Lancelot d'un ton glacé, critiquer la méthode socratique ; mais elle est un peu traînante. Il est vrai que

nous n'avons guère avancé ce matin ; encore a-t-on laissé de côté, — est-ce par mégarde ou à dessein ? — des notions qui me semblent importantes & nécessaires.

— Allons, bon ! fit Xavier.

— On vous a longuement parlé de l'accent tonique, & on ne vous a rien dit de l'aigu, du grave, ni du circonflexe ! On a omis de vous instruire qu'un *e* peut être ouvert, fermé, ou muet !

— Parce que je le sais ! dit Xavier en haussant les épaules.

— Comme vous savez tout, par hypothèse, dit M. Lancelot ; mais puisqu'il s'agit précisément de faire ressortir toute cette science qui vous est infuse ?... Pour en finir avec les préliminaires, je serais curieux de vérifier si vous avez aussi quelque connaissance innée de la constitution & de la formation des mots.

— Certainement ! dit Xavier.

(Ma doctrine de la réminiscence chatouillait agréablement sa vanité, & il avait à cœur de la justifier).

— Bah ? fit M. Lancelot. Mais ces mots,

pour commencer par le commencement, d'où viennent-ils?

— La plupart du latin.

— De quel latin? Celui de Cicéron, ou le populaire?

— Le populaire, répondit Xavier à tout hasard.

— Et n'ont-ils point, dit M. Lancelot, deux façons, fort différentes, de passer du latin au français, une façon qui est elle-même populaire, & une qui est savante?

— Oui! dit Xavier.

— Prenez garde, dis-je à M. Lancelot, qu'à votre tour vous lui dictez ses réponses.

— Il faut bien l'aider un peu... Maintenant que je vous ai mis sur la voie, mon cher Xavier, devinez la différence des deux procédés de dérivation, le populaire & le savant.

— Eh bien, dit Xavier, j'imagine que le peuple, qui mange la moitié des mots, les a mis en français comme il les prononçait en latin, & que les savants ont tenu compte de l'orthographe.

— Mais, dis-je, n'ont point tenu compte de l'accent.

— Ils ont eu deux fois tort, dit Xavier.

Cette réplique enchanta le bon M. Lancelot, qui ne pratique point le *nil admirari*.

— Concevez-vous, reprit-il, que d'un seul mot latin puissent venir deux mots français, l'un savant, l'autre peuple?

— Sans doute, dit Xavier.

— Par exemple, *mobilem* a fait?...

— *Mobile*.

— Et *meuble*, dis-je.

— *Ministerium?*

— *Ministère*.

— Et?...

Je soufflai *métier*; mais Xavier n'eut besoin d'aucun secours pour deviner que *viaticum*, qui a donné *viatique*, a donné aussi *voyage*, *hospitalem*, *hôtel* & *hôpital*.

— C'est, dit M. Lancelot, ce que l'on appelle *doublets*.

Je demandai à Xavier le doublet d'*esclandre* & il devina *scandale*.

— Nous n'avons plus rien à vous apprendre, dit M. Lancelot émerveillé. Mais je vous trouverai en défaut ou j'y perdrai mon fran-

çais... Voyons... Tous ces mots de formation savante, mais qui sont dans le vocabulaire depuis des siècles, ont-ils été forgés par des savants?

— Pas nécessairement, dit Xavier.

— N'en est-il point d'autres, qu'ils ont créés, qu'ils créent chaque jour pour les besoins de la science?

— Oui, dit Xavier, des mots rébarbatifs, mal façonnés, inutiles &, par-dessus le marché, incompréhensibles.

— Vous en connaissez donc?

— J'en connais un. Je me souviens qu'un dimanche soir, je ne me souciais pas de rentrer au collège. Je me plaignis d'un grand mal de tête; ma mère, effrayée, voulut me garder à la maison; mais il fallait un certificat de médecin. Celui de la famille attesta que je souffrais « d'une céphalalgie intense ».

— L'exemple est bon, dit en souriant M. Lancelot. Au fait, quand les populations de la Gaule ont-elles commencé de parler latin?

— Je présume, dit Xavier, que c'est à l'époque de la conquête.

— Pensez-vous que le français ait conservé des mots d'origine celtique?

— Un très grand nombre! dit Xavier.

— Non, dit M. Lancelot, mais un très petit. Ne faisons-nous pas aussi des emprunts aux langues vivantes?

— Trop souvent, dit Xavier, qui est nationaliste. A l'italien, à l'allemand, à l'anglais. Mais, quand nous empruntons à l'anglais, nous ne faisons que reprendre notre bien.

— Cela peut arriver, dit M. Lancelot. Toutefois, ne faites pas de généralisation téméraire. Toutes nos erreurs, même de grammaire, en procèdent... Mais poursuivons. Ces mots, que nous avons hérités des langues anciennes, ou empruntés des langues vivantes, ne sont-ils pas une sorte de matière première, que nous traitons ensuite à notre façon & d'où nous tirons plusieurs autres mots français?

— Oui, dit Xavier.

— Ainsi *partage*...

— Vient de *part*.

— En ajoutant?

— *Age*, parbleu!

— Et *poursuivre?*

— Vient de *suivre*, en ajoutant *pour*.

— Comment appelez-vous cet *age* & ce *pour?*

— Attendez, dit Xavier. Oui, je m'en souviens. *Age* que l'on met après le mot primitif est un suffixe, & *pour*, que l'on met avant, est un préfixe.

— D'où viennent la plupart de ces préfixes & de ces suffixes?

— Du latin, dit Xavier. Quelques-uns du grec, comme *amphi* dans *amphithéâtre*.

— Et *anti*, dis-je, dans *Antéchrist*.

— Et *hypo*, dans *hyposulfite*, dit Xavier, qui fait de la photographie.

— Ne pensez-vous pas, dit M. Lancelot, que *aison*, dans *comparaison*, & *ation*, dans *aviation*, sont le même suffixe?

— Cela saute aux yeux! dit Xavier.

— Mais entre les deux, mon cher enfant, apercevez-vous une différence ?

— Oui! *Aison* est la forme populaire, & *ation* est la forme savante.

— Vous m'effrayez par votre génie gram-

matical, dit M. Lancelot. Je n'insisterai pas davantage sur ce point. Je ne veux pas oublier que nous n'avons pas dessein de former un philologue, mais de vous enseigner le bon usage. Quant aux préfixes, & surtout aux suffixes, je me bornerai donc à vous mettre en garde contre les facilités qu'ils nous suggèrent pour fabriquer des vocables nouveaux, superflus, & donner à la langue cette abondance que Boileau appelle stérile. Aujourd'hui, on abuse de cette commodité. Est-ce, comme certains le prétendent, pour abréger le discours? On a créé, par exemple, *démissionner* pour ne point dire *donner sa démission*...

Je fis remarquer à M. Lancelot qu'il serait plus court encore de dire se *démettre*.

— On dit *exploser*, continua-t-il, pour *faire explosion*, et nous devons être bien heureux qu'on n'aille pas jusqu'à *explosionner*. Il est curieux que jamais on ne forge ainsi un verbe d'une autre conjugaison que la première. C'est le signe d'une tendance à l'unité de conjugaison, en d'autres termes, d'un retour au langage nègre. Vous allez me dire, mon cher

Xavier, que je n'ai aucune raison pour condamner *démissionner*, vu que je ne condamne certainement point *affectionner*, qui compte plusieurs siècles d'usage. Je n'en ai aucune, en effet ; mais, si le respect m'interdit de blâmer nos pères, qui se sont engagés dans une voie ensemble trop aisée & dangereuse, la prudence me conseille de ne pousser que jusqu'où ils ont poussé eux-mêmes, & point plus avant. Pour le même motif, je ne saurais vous recommander les participes présents, pris pour adjectifs. Je vous autorise à prendre ainsi *alarmant*, parce que M[me] de Sévigné a écrit que la musique de Lulli est alarmante, ou même *décevant*, parce que Beaumarchais appelle la femme une créature décevante ; mais je vous défends bien de dire qu'une scène est *émouvante*, ou qu'une énigme est *troublante*... Me voici un peu loin des éléments de la grammaire, j'y reviens. Ce qui vous a été dit ce matin des sons & des signes qui les représentent, ou lettres, nous devait amener à la question préliminaire de l'orthographe... Cette question ne se poserait pas si l'écriture

figurait exactement les mots parlés, c'est-à-dire si à chaque son correspondait un signe & un seul. Ce n'est malheureusement point le cas en français...

— Ni, dis-je, en aucune autre langue. On nous enseigne, au collège, que le latin se prononce comme il s'écrit : qu'en sait-on? Les Anglais le prononcent à l'anglaise & leur articulation nous fait rire, mais la nôtre ne leur semble pas moins insensée. On n'ose alléguer l'exemple du grec : chez les Grecs modernes, la moitié des voyelles et des diphtongues deviennent des *i*. J'imagine que les enfants de ce pays ont encore plus de peine que ceux du nôtre à s'y reconnaître : aussi envoient-ils leur rudiment au diable, ils demandent « de la poudre & des balles ».

— Très peu pour moi, dit Xavier qui affectait d'employer l'argot le plus vulgaire chaque fois qu'il lui venait fantaisie de nous témoigner que notre correction l'excédait.

Il avait, en effet, repris son air insolent & farouche, cet air qui justifie si bien les anciens Grecs d'avoir ordinairement usé d'un seul mot

pour signifier à la fois la jeunesse elle-même & l'arrogance de la jeunesse. Il tournait sa cuiller dans la tasse de café que la vieille bonne de M. Lancelot venait de lui servir, & il nous assenait des regards de défi.

— Parlons-en, dit-il, non pas de la guerre, mais de l'orthographe!

— Non, Monsieur, lui dit M. Lancelot avec sévérité, nous n'en parlerons pas, du moins aujourd'hui... Vous êtes dans un état d'excitation...

— Alarmant, dit Xavier, comme la musique de Lulli.

— Je vois que l'on vous a versé du café noir : votre médecin l'avait défendu. Si je m'en étais aperçu à temps...

— Si, dis-je, vous aviez voulu vous en apercevoir. Moi, je l'avais remarqué.

— Bon, fit en rougissant M. Lancelot. Ce qui est fait est fait. Mais je vous jure que je ne tolérerai plus aucune infraction au régime qui vous est prescrit. J'ai déjà la conscience gênée parce que j'ai souffert que l'on occupât votre esprit durant le repas. Ce serait vouloir votre

mort que de souffrir que l'on vous divertît durant votre digestion.

— Alors, je suis une bête? dit Xavier.

— Oui, dis-je, si vous voulez faire l'ange.

— Vous ne le ferez point jusqu'à ce soir, dit M. Lancelot. Vous devez vous étendre deux heures à l'ombre après le déjeuner. Ensuite, il vous est loisible de prendre un bain de soleil, & vous devez jouer ou marcher jusqu'au repas du soir.

— Je ne sais pas jouer tout seul! dit Xavier, grognon.

J'eus le front de lui dire que je pouvais faire sa partie. Il me considéra d'abord avec dédain, puis accepta ce pis-aller.

— Mais, dit-il, tandis que je prends mon bain d'ombre, ou de soleil, il m'est défendu de parler, de penser, il ne m'est point défendu d'écouter. Ce serait une charité de me distraire.

— Monsieur, dis-je à M. Lancelot, ne lui refusons pas la charité.

M. Lancelot n'était point capable de lui refuser la moindre chose. Je demandai où Xavier

faisait la sieste : c'était hors du jardin, dans un petit bois attenant, commun, mais où il ne passait jamais personne, & tout au sommet de la colline. Il n'y avait pas ce qu'on appelle en Suisse un point de vue, et qui n'était pas à la mode en France, au temps jadis. Les arbres, d'une faible hauteur & d'un feuillage clairsemé, suffisaient à masquer le paysage, mais laissaient voir le ciel & en atténuaient à peine la lumière. Je songeai aussitôt, avec émotion, aux bois sacrés de l'Attique, où les oliviers ne donnent point d'ombre. Je crus cependant reconnaître un platane, qui dominait cet humble taillis, & comme une chaise longue de rotin était auprès, sans doute à l'intention de Xavier, mais que je ne voyais aucun siège pour M. Lancelot ni pour moi, je ne pus me défendre de m'écrier :

— Par Hèra, le beau lieu de repos ! Ce platane est aussi ample qu'élevé. La source est la plus gracieuse du monde & son eau est très fraîche. Quelle chance que je sois nu-pieds ! Monsieur, n'est-ce point l'endroit où Borée, dit-on, enleva l'Orithye ?

— Mais vous rêvez, Monsieur ! dit M. Lancelot qui parut véritablement choqué. Vous avez de bonnes chaussures, il n'y a point de source, cet arbre est un petit chêne, & tout ce que je vous puis concéder est que peut-être le jeune Racine s'est-il égaré dans ce bois pour y relire en cachette *Théagène & Chariclée*.

— Bon, bon, fis-je, tout ce que je voulais dire est qu'il y a de l'herbe sur laquelle à notre gré nous pouvons nous coucher ou nous asseoir.

— Non, Monsieur, dit M. Lancelot, mais il y a des feuilles sèches d'antan, qui peuvent servir au même usage.

— Allez-vous, dit Xavier, vous disputer longtemps pour ces niaiseries ? Installez-vous, moi je m'étends, je ferme les yeux, je dors, mais je ne suis pas moins à la conversation.

Nous lui obéîmes, comme de coutume. M. Lancelot laissa encore passer une ou deux minutes, puis commença de parler en ces termes :

— Monsieur... (Il feignait de s'adresser à moi, & même baissait la voix comme s'il eût

respecté le sommeil de Xavier, mais il articulait avec une netteté scrupuleuse, afin que le dormeur ne perdît pas une syllabe.) Monsieur, notre jeune ami a tenu, environ la fin du déjeuner, un propos qui m'inquiète. Il a dit, ou à peu près : « Ah ! oui ; parlons-en de l'orthographe ! » J'ai dû m'accoutumer à cette sorte d'argot dont il use trop volontiers. Je connais, plus que vous peut-être, la valeur de ses locutions familières, & celle-ci me donne sujet de craindre qu'il n'ait adopté, par nonchalance, à l'égard de l'orthographe, le préjugé à la mode.

— Vous pouvez le dire ! fit Xavier sans ouvrir les yeux.

— Taisez-vous, fit M. Lancelot, qui poursuivit : Ce préjugé est comme l'envers de celui auquel personne n'aurait osé contredire du temps que nous étions jeunes, & où je veux bien accorder qu'il y avait un peu d'excès. En ce temps-là, Monsieur, s'il vous en souvient, un homme qui eût commis la moindre faute jusque dans une lettre n'eût point passé pour honnête homme. C'est presque le contraire

aujourd'hui. Je n'y verrais pas trop grand mal si les ignorants s'excusaient humblement de leur ignorance ; mais ils s'en font gloire & ont la manie d'alléguer d'illustres précédents. Ils déclarent que l'orthographe est une superstition du dernier bourgeois, que les plus fameux écrivains, non seulement de ce siècle-ci, mais de l'âge classique, ne se souciaient point de la mettre & laissaient aux compositeurs d'imprimerie le soin de corriger leurs fautes ; que les lettres de Mme de Sévigné ou celles de Mlle de Lespinasse en étaient bourrées, & que nos pères avaient même des façons différentes d'épeler leur nom de famille, selon leur inspiration du moment. Supposé que toutes ces allégations fussent vraies, on aurait encore le droit de répondre aux contempteurs de l'orthographe :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

« Je ne saurais en vouloir à Julie de Lespinasse, si l'enthousiasme de l'amour lui fait oublier, en même temps que les principes d'une

morale bourgeoise, ceux de la grammaire, & la grâce de Mme de Sévigné est toujours la plus forte. Xavier m'assure que M. Anatole France fait souvent des fautes & a la coquetterie de dire qu'il s'en moque. D'abord, je n'en crois rien, et ensuite je dirai à Xavier : « Mon cher enfant, écrivez donc comme M. Anatole France ». Mais j'ai mieux à lui répondre.

« Il ne me paraît point du tout que nos grands écrivains français n'aient attaché aucune importance à l'orthographe ; j'ai pour preuve du contraire le soin qu'ils prenaient de la fixer ou de la réformer. J'ai assez bonne mémoire, & il me souvient que je vous ai parlé, en 1913, de ce Palsgrave qui composa un *Esclaircissement de la langue françoise* destiné aux enfants de la princesse Mary, sœur de Henry VIII, reine de France durant six semaines, devenue depuis duchesse de Suffolk. Palsgrave ne veille pas moins curieusement à l'orthographe qu'à la prononciation de ces jeunes princes étrangers. Rabelais a une orthographe à lui, bizarre & rébarbative, parce qu'elle est trop savante ou plutôt trop

pédantesque, & fondée sur des étymologies dont plusieurs ont été depuis reconnues fausses. A rebours, lorsque Voltaire écrit *je fesais,* ce n'est point par mégarde, mais de parti pris, & il marque ainsi une inclination à l'orthographe purement phonétique, dont vous ne nierez, j'espère, non plus que moi, l'extrême danger.

« Nous touchons, ici, Monsieur, à la difficulté essentielle &, pour ainsi parler, constitutive, non seulement de l'orthographe française, mais de toute orthographe moderne. Supposé que l'on pût concevoir une langue primitive à la rigueur & qui ne dérivât d'aucune autre, on pourrait aussi concevoir que l'orthographe y fût rigoureusement phonétique ; encore faudrait-il tenir compte de la réserve que j'indiquais ce matin, & supposer aussi que l'écriture figure exactement les mots parlés, c'est-à-dire qu'à chaque son correspond un signe & un seul. Mais dès qu'une langue est dérivée, elle altère la prononciation des mots qu'elle emprunte, elle ne modifie point d'abord leur figure ; en d'autres

termes, elle adopte l'orthographe étymologique. Il n'y aurait que demi-mal si elle l'adoptait absolument ; l'orthographe serait alors une véritable science, difficile, hermétique, oiseuse de surcroît, mais enfin une science, susceptible de certitude ou du moins de probabilité. Ces avantages ne sauraient compenser l'inconvénient d'une orthographe, qui finirait en certains cas par n'avoir plus aucun rapport avec les mots qu'il s'agit de figurer. Il a donc bien fallu chercher un compromis entre l'orthographe étymologique & l'orthographe phonétique ; on a fait une cote mal taillée, sans aucun principe fixe, mais, dans les occasions, avec beaucoup de fantaisie.

« Ajoutez que l'orthographe n'est pas plus immobile que la langue elle-même. En thèse générale, elle part de l'étymologie (vraie ou fausse) & tend vers le phonétisme. Il est curieux de voir que les langues sœurs, comme le français et l'italien subissent ensemble cette même évolution, mais avec des vitesses différentes. Les Italiens qui souffrent mal le poids & la gloire de leur passé, & qui sont plus ou moins

affectés de « snobisme futuriste », vont sensiblement plus vite que nous. Par exemple, ils écrivent *sinfonia* & *fotografia,* quand nous écrivons *symphonie* & *photographie.* Dès l'invention du téléphone, ils l'ont appelé *telefono.*

« La raison ne nous conseillerait-elle pas de les imiter, & d'effacer du jour au lendemain toute trace de l'étymologie dans la figuration comme dans l'articulation des mots, ainsi que le veulent les *réformistes ?* La raison, oui ; mais nous avons des habitudes, plus fortes que tous les raisonnements, & l'expérience nous montre qu'un texte français, écrit de cette manière, prend une physionomie qui nous déconcerte, qu'il nous paraît, tranchons le mot, non seulement barbare, mais inintelligible.

« Les réformistes ne manqueront pas de me dire : « Puisque, de votre aveu même, nous en « devons fatalement venir là un jour, que n'y « venons-nous tout de suite ? » — C'est que nos habitudes ne se laissent modifier qu'avec lenteur, & la durée d'une seule génération n'y suffit pas. — Mais vous demeurez d'accord

que la faute d'aujourd'hui ne sera plus faute demain? Elle n'a donc, dès aujourd'hui, aucune importance! — C'est le même paralogisme dont on se flatte d'accabler les écrivains soucieux d'écrire purement. On leur dit : « La pureté d'aujourd'hui n'est qu'un ramassis « de toutes les impuretés d'hier. Ne prenez « donc point tant de peine & jargonnez à « votre aise ». Mais non! Je conviens que maintes locutions reçues dès le dix-septième siècle étaient au moyen âge des fautes de cuisinière; mais je ne vis ni n'écris point au moyen âge...

— Ni au dix-septième siècle, dis-je.

— Ne datons point, Monsieur, repartit M. Lancelot : j'écris *à un moment donné*, & je dois me conformer au bon usage de ce moment donné. Vous ne me permettez pas de me conformer à un bon usage trop antérieur, soit! Mais si vous êtes logique, vous ne me forcerez pas non plus d'anticiper le bon usage du siècle prochain, qui actuellement, j'en ai peur, me semblerait monstrueux.

— Monsieur, dis-je, votre réclamation est juste.

— Veuillez aussi considérer que ces impuretés qui aspirent à la pureté, on les voit venir. Les habiles ont bien le droit de les examiner, de les laisser passer en soupirant si elles ont quelque titre à cette faveur, & si elles semblent trop choquantes, de leur barrer le chemin. L'usage est souverain maître, mais, comme tous les despotes, il subit des influences.

— Ah! Monsieur, comme cela est vrai! Moi qui vous parle, j'ai eu le bonheur de rappeler le verbe *invectiver* à ses devoirs de verbe neutre. Il était tout bonnement en train de devenir verbe actif. Hélas! j'ai moins bien réussi avec *s'attendre* & *consentir :* en dépit de mes efforts, mes contemporains s'obstinent à *s'attendre à ce que*... et à *consentir à ce que*...

— Monsieur, dit soudain Xavier, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'instruire si je dois écrire *des confitures de groseilles* avec ou sans *s* à groseilles?

— Comment? dit M. Lancelot. Vous ne dormez pas?

— Ce n'est pas votre faute, répondit cet ingénu.

— Ce n'est pas, en effet, notre faute, répliqua M. Lancelot, si la matière que nous traitons devant vous est aride, mais je vois qu'elle ne vous ennuie point. J'entends parfaitement le sens de votre méchante plaisanterie. Vous ne démordez pas de votre opinion, qui est que les fautes d'orthographe n'ont aucune importance, que l'honneur d'un homme n'y est pas attaché, & pour nous démontrer par l'absurde que vous avez raison, ou pour nous embarrasser, vous me citez une de ces subtilités ridicules qu'ont, de leur autorité privée, inventées les grammairiens. Mon cher Xavier, vous ne m'embarrassez point du tout, & je vais bien vous étonner sans doute : je souscris à votre doctrine que d'aucuns jugeraient anarchique ; je l'ai déjà dit à notre hôte, je suis latitudinaire.

« Je vous accorderai donc qu'il est deux sortes de fautes. Les unes, pour lesquelles je veux être impitoyable, trahissent un défaut de logique dans l'esprit ; ce sont des solécismes ; je vous prie &, au besoin, je vous

requiers de leur refuser toujours les circonstances atténuantes ; les autres, bien qu'on les doive qualifier de barbarismes, sont vénielles. Elles témoignent seulement qu'on ignore certaines anomalies de l'orthographe que rien ne peut même expliquer, certaines règles purement arbitraires, & les fantaisies byzantines des grammairiens, — ou que l'on s'en moque, ainsi que l'on en a bien le droit.

« Si, par exemple, vous vous fâchez que l'on ait décidé au petit bonheur quand il faut doubler les consonnes ou quand il ne le faut pas, je n'ai rien à vous répondre. Il est certain que le *g* unique d'*agression* jure avec le *g* double d'*aggraver*, qu'on ne saurait découvrir le secret motif pourquoi *rationnel* fait *rationalisme*, *honneur* *honorer* & *donner* *donation*. Mais, si vous dressiez une liste complète de ces étrangetés, vous seriez le premier surpris de voir comme elles sont peu nombreuses, & comme on a plus vite fait de se les mettre dans la tête que de les discuter ou de les tourner en dérision. Nous serions tous d'accord là-dessus, & il y a longtemps qu'on

ne parlerait plus de ces sottises, si la politique ne s'en était pas mêlée.

— Ah! ah! fit Xavier, dressant l'oreille.

— J'étais sûr, dit en souriant M. Lancelot, que vous m'écouteriez avec sympathie; car je suis latitudinaire, mais vous êtes réactionnaire.

— Oui! dit Xavier.

— Aussi, poursuivit M. Lancelot, s'est-on fort peu soucié du temps que vous pouviez perdre à l'étude des finesses grammaticales; mais on ne veut pas que le peuple perde son temps; & comme il ne peut être concevable qu'un élève de l'école primaire ignore l'orthographe après qu'il a obtenu son certificat, on a purement & simplement décrété que les fautes qu'il fait encore malgré cela ne sont pas des fautes.

— Décrété! s'écria Xavier. C'est trop fort!

— « Décrété », dis-je, n'est pas le mot juste. Il s'agit d'un arrêté ministériel.

— D'un arrêté du ministre de l'Instruction publique & des Beaux-Arts, en date du 26 février 1901, dit M. Lancelot. Une liste

des fautes qui n'en sont pas est annexée à l'arrêté. Le ministre — par bonté je ne le nommerai point, mais ma discrétion ne sauvera pas sa gloire ; car les éditeurs de M. Littré (mort heureusement vingt années plus tôt) ont eu la malice d'encarter le texte officiel dans les dernières éditions du dictionnaire — le ministre avait, dit-on, consulté les corps enseignants & l'Académie elle-même. Il n'empêche que sa liste des fautes dorénavant tolérées est un monument d'incohérence. Mon cher Xavier, ce grand maître de l'Université vous autorise à écrire les confitures de groseilles comme il vous plaît, & je n'y vois pas grand mal. Mais je crois qu'il commet un abus de pouvoir quand il vous interdit d'employer *délice* au singulier parce que l'usage veut, ou du moins voulait jusqu'au 26 février 1901, que ce mot, masculin au singulier, soit féminin au pluriel & que vous pourriez vous y tromper.

— Quelle sollicitude! dit Xavier.

— Je crois, poursuivit M. Lancelot, que pas un ministre n'a le droit de changer le

genre d'un mot, comme celui-ci fait pour *amour*, qu'il rend officiellement masculin au pluriel. Je crois qu'il découvre le Congo quand il annonce que l'on peut écrire *appartements & chambres meublés;* car on ne le peut pas, mais on le doit. Je crois qu'il légitime des solécismes parfaitement caractérisés, quand il abolit d'un trait de plume la règle de la concordance des temps, qu'il supprime le *ne* de la locution *à moins que* ou qu'il l'ajoute à la locution *avant que*. Enfin je continuerai malgré lui d'écrire *quatre cent trente* plutôt que *quatre cents trente*, & je ne puis alléguer d'autre raison que l'habitude en faveur de l'orthographe que je préfère ; en revanche, pas un ministre ne m'obligera de dire *l'histoire ancienne & moderne* quand je veux distinguer l'une de l'autre & que ma conscience m'ordonne de dire *l'histoire ancienne & la moderne*. Pourquoi ne dirait-on pas aussi, dans le style soutenu, *mes père & mère*, à l'instar des procureurs ?

— Monsieur, dit Xavier (dont le zèle nous combla de joie), je ne suis pas moins enragé

que vous contre ce ministre qui a le toupet de vouloir que je m'exprime comme mon concierge. Je me demande un peu de quoi se mêle le gouvernement de la République! Je suis un homme libre, & pour le prouver, j'entends ne plus me tromper jamais sur l'*s* de *cent* ni de *quatre-vingt*. Monsieur, hâtez-vous de m'apprendre la grammaire!

— Nous continuerons demain, dit M. Lancelot, il est temps de vous dégourdir les jambes.

Xavier pensa me rappeler ma promesse de jouer au ballon avec lui ; mais il craignit de chagriner M. Lancelot qui n'aurait pu que nous regarder, & il dit :

— Je vais essayer de battre mon record des deux cents mètres... *deux cents* avec un *s*!

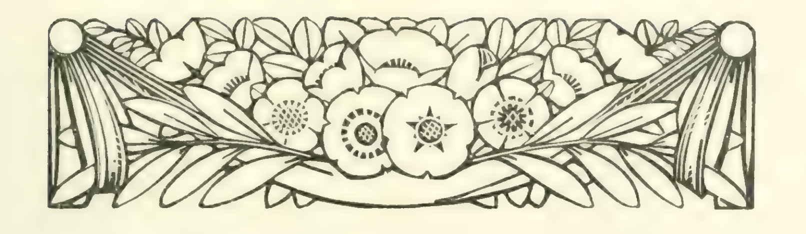
Il courut jusqu'à la maison, d'où il revint trois minutes plus tard, vêtu — si l'on peut dire — d'une culotte blanche très courte & d'un maillot léger à raies noires et bleues. Il faisait plaisir à voir : c'était un bel animal, joyeux & innocent. Il me tendit une grosse montre d'argent.

— M. Lancelot, dit-il, me donnera le départ. Vous allez me *chronométrer*.

Le neveu du sous-diacre eut la petite convulsion qu'il a toujours quand il entend un néologisme. Je ne pus me défendre de rire.

— Ah! Monsieur, dis-je, passons-lui encore celui-ci. Vous voyez bien qu'il est plein de bonne volonté!





V

C'EST en vain que Xavier tenta de battre son propre record des deux cents mètres. Je confesse que j'en éprouvai une déception très vive; mais enfin je me fis une raison, & le dépit du jeune coureur me sembla disproportionné. Il avait des larmes plein les yeux! Je sais bien qu'Achille (autre guerrier léger à la course) pleurait pour un rien, & j'avais dit la veille cette impertinence : « L'héroïsme n'exige aucune maturité d'esprit ». Mais nous ne sommes plus au temps de la guerre de Troie, & il me parut, tranchons le mot, ridicule qu'un aviateur

couvert de gloire pleurât comme Achille ou comme un enfant, parce qu'il n'avait pas été, selon la charmante expression des Grecs, « plus rapide que lui-même ».

Ce qui mit le comble à sa colère fut que le bon M. Lancelot, *chronométreur* peu expérimenté, profita déloyalement de cette incompétence pour fausser le résultat. Le descendant du sous-diacre janséniste adopta la morale accommodante des jésuites, ses ennemis héréditaires ; & comme il ne sentait pas l'importance de deux ou trois secondes de plus, il en déclara quatre de moins. Mais Xavier me regarda & lut la vérité sur mon visage.

— Pourquoi me trompez-vous ? dit-il à M. Lancelot confus en frappant du pied.

Ses larmes s'étaient soudain taries, ses yeux lançaient des éclairs. Puis il bouda &, pour nous punir de sa défaite, alla s'enfermer dans sa chambre. Je ne m'amusai guère, tête à tête avec mon hôte jusqu'au dîner. Quand on nous annonça que la soupe était servie, comme il ne reparaissait point, nous fûmes saisis d'inquiétude. Nous l'appelâmes, il ne nous entendit point.

— Si vous montiez? me dit M. Lancelot, qui n'osait monter lui-même, craignant, j'imagine, qu'il n'eût attenté à ses jours.

Je n'écoutai que mon courage & gravis l'escalier. Je frappai, je ne reçus point de réponse. J'ouvris la porte & je vis d'abord Xavier sur son lit, qui dormait profondément : le bel animal était fatigué. Il se réveilla en sursaut & me demanda d'un air farouche ce qu'on lui voulait. Je lui dis que le dîner était sur la table. Il accueillit cette nouvelle avec un grand dédain. Il consentit de descendre, par égard pour M. Lancelot & par amitié pour moi; mais il m'avertit qu'il avait l'estomac à l'envers & qu'il n'avalerait pas une bouchée. Il ne mangea pas moins comme un ogre; mais, dès qu'il avait nettoyé son assiette, il se rendormait. Aucun entretien suivi n'était possible. Il ne fut question ni de grammaire ni d'autre chose.

Aussitôt après le café, il me pria de le reconduire jusqu'à sa chambre, ou plutôt de l'y remonter, & prétendit que, si on le laissait aller seul, il se casserait sûrement le cou dans

l'escalier. Je me prêtai à cette comédie, qui ne m'ennuyait pas ; mais je sentis une véritable détresse quand je retournai dans le salon, avec la perspective d'y demeurer plus d'une heure seul avec M. Lancelot. J'avais sommeil, probablement par contagion, & j'eusse préféré de rentrer chez moi. Rien n'intéressait plus M. Lancelot dès que Xavier nous avait faussé compagnie. Mais nous eussions l'un & l'autre plutôt subi le martyre que d'enfreindre la règle & de nous quitter avant le temps du couvre-feu.

Je restai par devoir de politesse ; nous fûmes dignes tous deux de nos oncles les solitaires ; si le pauvre Flaubert avait pu nous voir, notre cérémonie l'aurait exaspéré. Nous avions, par bonheur, une seule & même pensée, partant un sujet de conversation : notre élève pouvait nous sevrer de sa présence, il ne pouvait pas nous empêcher de songer à lui & d'en parler.

— Hélas! j'ai bien des remords, me dit sérieusement M. Lancelot. Je vois que nous ne savons pas le divertir, & je crains que nous

n'y soyons encore plus malpropres demain que nous ne l'avons été aujourd'hui.

— Pourquoi? dis-je.

— Nous avons, me répondit-il, déjà plus avancé notre besogne que Xavier ne le croit, que peut-être ne le croyez-vous, Monsieur. Toutefois, les matières que nous avons traitées jusqu'ici avaient encore un certain air de prolégomènes & de généralités. L'exorde, en toutes sortes d'oraisons, a toujours on ne sait quoi d'aimable & d'insinuant. Il nous a été loisible, il nous a même été facile de disposer quelques fleurs sur le seuil de la grammaire française & dans ce premier vestibule du temple où les catéchumènes sont admis ; mais lorsque nous introduirons Xavier dans le sanctuaire (si je puis hasarder sans blasphème ces téméraires métaphores), je tremble que l'aspect sévère du lieu ne l'attriste & que l'aridité de notre enseignement ne le rebute. Je dois convenir, Monsieur, que vous êtes singulièrement habile à orner vos discours, que vous avez su parler avec une grâce imprévue des voyelles, des diphtongues & des conson-

nes, des *chuintantes*, des *explosives* & de l'*l* double qui est mouillé. Moi-même, enhardi par votre exemple, j'ai trouvé, pour célébrer les préfixes & les suffixes, des accents dont la poésie ne m'a point semblé trop artificielle; mais nous ne saurions sans une puérile & ridicule afféterie poursuivre ce jeu dès que nous arrivons aux définitions & aux règles. Certaines choses ne peuvent être bien dites que d'une seule façon...

Je l'interrompis, pour lui faire observer que non point certaines choses, mais toutes choses ne peuvent être bien dites que d'une façon.

— Je vous défie donc, répliqua-t-il, de tourner avec élégance *Deux & deux sont quatre*, ou *l'Article est un petit mot que l'on place devant un nom, pour marquer que ce nom est pris dans un sens déterminé*. Voilà pourtant, Monsieur, ce qu'il nous va falloir apprendre à Xavier dès demain. Nous en sommes au chapitre de l'article & du substantif, nous passerons ensuite à l'adjectif, au pronom, au verbe; bref nous étudierons chacune des

parties du discours isolément : ce n'est pas gai.

— Vous me permettrez, dis-je, Monsieur, de ne point du tout approuver cette méthode. Vous avouez vous-même qu'elle n'est pas gaie, je n'y contredirai pas ; mais Xavier est sérieux, vous & moi sommes raisonnables, nous saurions, s'il le fallait, nous résigner, en soupirant, à la tristesse horrible & scolaire, ou, pour mieux parler, primaire, de formules telles que *l'article est un petit mot, etc, etc...* Un aimable professeur, de qui j'ai fait la connaissance récemment, se flatte d'apprendre aux enfants « le latin par la joie ». Son idée me paraît charmante ; mais enfin peut-être n'est-il pas toujours possible d'enseigner n'importe quoi *in hymnis & canticis ;* nous devrions, en ce cas, accepter virilement, stoïquement, un ennui indispensable. Grâce à Dieu, il ne l'est point, & le chemin de velours, qui est le plus attrayant, est aussi le meilleur chemin.

Ce « chemin de velours » fit dresser l'oreille à M. Lancelot. Il se rappelait sans doute les vers de La Fontaine :

Veut-on monter sur les célestes tours,
Chemin pierreux est grande rêverie;
Escobar sait un chemin de velours...

Et il se méfie d'Escobar; mais il craint les pierres pour Xavier, si elles le soucient faiblement pour lui-même, & il me pria de lui dire bien vite quel était ce chemin agréable & facile par où je voulais conduire notre jeune ami.

— Je pensais, Monsieur, dis-je, mettre Xavier en présence d'une phrase toute faite & bien faite, harmonieusement construite & articulée, lui montrer à en discerner les éléments qui sont les mots, prendre, pour ainsi parler, ces mots tout vifs en flagrant délit, & lui faire ainsi voir, plutôt que lui enseigner dogmatiquement, leurs fonctions diverses dans le discours.

— Mais, Monsieur, s'écria M. Lancelot véritablement scandalisé, si, en dépit de votre style figuré, je vous entends bien, vous songez à commencer la grammaire par la syntaxe, c'est-à-dire à mettre la charrue devant les bœufs!

— Monsieur, lui répliquai-je, en prenant

malgré moi un air de supériorité, vous me permettrez de vous dire que votre comparaison de la charrue & des bœufs n'est point trop heureuse, & que j'en pourrais tirer avantage plus que vous. Supposez que vous soyez professeur dans une école d'agriculture & que vous ayez charge d'enseigner à vos élèves l'art de labourer. Leur ferez-vous voir séparément des bœufs au pâturage & un soc de charrue dans une exposition? Vous leur montrerez d'abord, si je puis m'exprimer ainsi, le système des bœufs & de la charrue, & vous le leur montrerez en pleine action, afin de les intéresser. Ce n'est qu'après cette première vue que vous procéderez à une analyse, quitte à revenir ensuite à une synthèse. Les mots sont dans le dictionnaire comme dans un magasin. Ce qui est écrit sur l'étiquette de chacun d'eux, je veux dire la définition que l'on en donne, serait lettre morte sans les exemples, qui seuls en peuvent illustrer le sens premier & les nuances. C'est pourquoi les bons dictionnaires sont tout pleins d'exemples. Je vous défie, à plus forte raison, d'enseigner intelligiblement, sinon par

les exemples, ce qu'on appelle « accord », soit du masculin ou du féminin, soit du pluriel & du singulier, & quel est surtout le rôle du verbe, ce mot, entre les mots, le plus vivant. Peut-être ferez-vous entendre à un perroquet, mais non point à une créature raisonnable ce qu'on désigne par adjectif qualificatif, si vous ne prenez le parti de laisser de côté les formules & de montrer à vos catéchumènes un adjectif précisément en train de qualifier. J'arrête ici mon énumération : c'est, dit-on, de toutes les figures de rhétorique, la plus ingrate ; mais puisque vous opposez à ma méthode la comparaison de la charrue & des bœufs, vous ne trouverez pas mauvais qu'à mon tour je vous réponde par une autre comparaison, aussi vulgaire que Socrate lui-même l'aurait pu souhaiter. Elle est tirée des grenouilles. Du temps que j'étais au collège, on nous faisait la théorie de la circulation du sang, & je n'irai pas jusqu'à vous dire que nous n'y comprenions rien ; mais les figures mêmes que l'on nous dessinait à la craie sur le tableau noir ne parlaient point à notre imagination, & nous

savions que le sang circule, à peu près comme nous savions que la somme des angles d'un triangle égale deux angles droits ; mais quand on nous montrait par transparence la patte d'une grenouille & que nous y voyions de nos yeux le sang courir, notre connaissance prenait un tout autre caractère ; elle passait notre entendement pour atteindre notre sensibilité.

— Bon, bon, fit M. Lancelot, je vous donne carte blanche, si vous pensez que cette méthode amuse davantage Xavier sans l'instruire moins ; mais j'espère, Monsieur, que vous ne vous offenserez pas si je hasarde une troisième comparaison. J'ai ouï dire que l'on publie maintenant dans les journaux des *romans-cinéma*. Il me semble que la grammaire dont vous venez de me donner un aperçu est une sorte de grammaire-cinéma.

Je ne m'offensai point & ne retins qu'un mot de cette semonce, c'est qu'il me donnait carte blanche. Je ne me doutais pas que j'allais éprouver plus de résistance de la part de Xavier.

Ce sauvage arriva chez moi, le lendemain matin, dès la première heure. Je m'étais couché tôt, je m'étais levé de même : il me trouva tout prêt & parut s'en formaliser. Je pense qu'il s'était flatté de venir à mon aide comme la veille, de faire, ainsi que Moïse, jaillir l'eau de la citerne vide, & de me démontrer encore qu'il ne connaissait point d'obstacles, ou, pour user de son langage, qu'il savait se tirer de tous les pas difficiles grâce au système D. Le voyant de si méchante humeur, je lui témoignai que je regrettais de n'avoir pas eu besoin de lui ; j'ajoutai en riant que c'était sa faute, qu'il avait trop bien réparé mes appareils & que tous, maintenant, faisaient leur fonction à miracle.

— Oh ! gronda-t-il, ne vous excusez pas. Croyez-vous que je tienne tant à suppléer votre domestique ?

— Que vous mentez mal ! lui dis-je. Comme il y a, selon Frédéric Nietzsche, une morale des maîtres & une morale des esclaves, il y a deux sensibilités fort différentes, celle des hommes qui sont nés pour commander &

celle des hommes qui sont nés pour obéir. La première est, comme il fallait s'y attendre, plus raffinée, à l'occasion perverse, & ne goûte rien tant que le renversement des valeurs, pourvu qu'il soit gratuit et volontaire. Le plus délicat plaisir des maîtres est de se faire esclaves quand il leur plaît, et les Saturnales sont leur fête de prédilection. Vous êtes né maître, mon petit Xavier, votre orgueil est farouche & indomptable : vous aspirez, en conséquence, aux joies de l'humilité, et vous rôdez autour de moi quêtant un emploi d'esclave. Ne m'avez-vous pas dit hier que vous m'adoriez? Vous boudez parce que vous arrivez après la onzième heure et que le ménage est fini.

— J'aime assez votre paradoxe, dit-il. Je vous adorais peut-être hier, je vous adore déjà beaucoup moins aujourd'hui, & je ne vous adorerai bientôt plus du tout si vous continuez à me mépriser.

— Moi, je vous méprise?

— Certainement, dit-il, & la preuve, c'est que vous ne me traitez pas comme un garçon

sérieux. Vous m'apprenez la grammaire en m'amusant.

— C'est une méthode qui en vaut une autre.

— Elle est bonne pour les filles et pour les petits. Je suis dans la cour des grands. Je suis chevalier de la Légion d'honneur. Je vois bien que vous vous attardez aux considérations qui prêtent à de longs discours & que vous bercez mon ennui. Je veux m'ennuyer.

— Il n'y a aucun mérite, dis-je, et l'ennui n'est pas la même chose que le sérieux, mais c'est une manie bien française de les confondre.

— N'importe. Je ne crois pas qu'il y ait deux manières d'enseigner la grammaire française. J'ai eu des livres de classes entre les mains, je veux que vous en suiviez l'ordre. Ils commencent tous par le nom ou substantif & par l'article. Je ne serai content que le jour où vous me direz en commençant la leçon : « L'article est un petit mot que l'on place devant un nom, pour marquer que ce nom est pris dans un sens déterminé ».

— Vous tombez mal, dis-je. Hier soir, précisément, quand vous êtes allé dormir, j'ai demeuré encore quelques instants avec M. Lancelot, nous n'avons parlé que de vous, & je lui ai remontré que la méthode dont vous faites si grand cas n'est pas seulement fastidieuse, mais qu'elle est peu logique ; elle peut à la rigueur suffire pour seriner le rudiment à des enfants de l'école primaire, mais il en faut adopter une autre pour enseigner les élèves de la cour des grands, qui ont, comme vous, atteint l'âge de raison.

— Avez-vous convaincu M. Lancelot ? me demanda Xavier, déjà inquiet.

(Car, sans connaître mon procédé, il le préférait de confiance, & j'avais chatouillé agréablement sa vanité).

Je lui répondis que je n'avais pas convaincu M. Lancelot trop facilement, mais qu'on me laissait libre de tenter une expérience. Son zèle ne voulut souffrir aucun délai. Je le modérai, & lui remontrai qu'il n'eût pas été convenable d'entamer la leçon hors de la présence de son parrain & de son hôte. Il me fit

courir. En chemin cependant il s'arrêta et me dit :

— Comment avez-vous deviné que je suis votre esclave, & comment surtout avez-vous eu l'audace de me le dire ?

— Il faut toujours tout oser dire, lui répondis-je. Quant à deviner, *non licet omnibus*, mais je suis liseur de pensée : n'espérez pas d'avoir jamais de secrets pour moi... Je vous permets d'être mon esclave, car, ainsi que M. Renan, j'ai toujours souhaité d'en avoir pour m'en faire adorer, mais je vous prie de n'être pas trop le tyran de M. Lancelot.

Il me promit de m'obéir en ce point & de ne plus faire l'enfant gâté qu'avec moi. Pour me complaire, il sauta, en arrivant, au cou de notre hôte & lui prodigua les marques de vénération & de tendresse. Elles charmèrent sans doute ce brave homme, qui garda cependant une attitude fort réservée : ses scrupules en étaient cause. Il voulait bien, par bonté, ne pas renouveler sa protestation de la veille contre ce qu'il appelait le scandale de la charrue devant les bœufs ; mais il prétendait n'assumer

aucune part de la responsabilité que j'avais revendiquée toute pour moi ; peut-être même tremblait-il de se rendre, par sa neutralité ou par son silence, trop complice de mon délit. Il me fit signe qu'il avait un bœuf sur la langue & que c'était à moi de prendre la parole.

— Mon cher Xavier, dis-je, n'avez-vous point lu quelque part qu'on ne pense qu'avec le secours des mots ?

— Je n'ai guère lu, me répondit-il, mais est-il besoin de l'avoir lu ? Cela va de soi... Évidemment !... Je n'y avais même jamais songé... Mais, plus j'y réfléchis, plus je vois que penser un objet, c'est penser le mot qui le désigne.

— N'est-ce que cela ? Et avez-vous l'imagination si pauvre, la tête si algébrique ?

— Vous m'injuriez ! Je ne comprends rien à l'algèbre & j'ai beaucoup d'imagination.

— Je m'en doute. J'ai donc lieu de croire que, si vous pensez, par exemple, à une auto, vous avez en tête autre chose que ce mot technique : vous y avez une image. Vous vous

représentez une véritable voiture qui monte en troisième vitesse l'avenue des Champs-Elysées ou qui fait du cent vingt à l'heure sur la route nationale.

— Quelle voiture? dit Xavier d'un ton moqueur.

— Comment, quelle voiture?

— Oui. Une Renault, une Rolls-Royce ou une Voisin?

— Je ne vous entends pas bien.

— Je veux dire que, si je pense à une Renault, j'ai peut-être dans l'esprit, en plus du nom, l'image, assez vague, d'une Renault, & de même l'image d'une Rolls-Royce si je pense à une Rolls-Royce, ou d'une Voisin si je pense à une Voisin. Mais si je pense à une auto en général?

— Je vois que vous êtes capable de réflexion & je vous en fais compliment; mais nous n'étudions pas la philosophie, nous n'étudions que l'humble grammaire : ce n'est donc pas le lieu d'esquisser une théorie de la connaissance & des idées générales.

— J'avais tort, dit Xavier. Pardonnez-moi.

Je vais répondre à la question que vous m'avez posée, sans prendre la tangente.

Il sourit malicieusement.

— Je crois, dit-il, que je vais très bien y répondre... Oh ! j'ai oublié d'être bête... Voilà... Ou plutôt voici... Quand je rêve à une auto... que ce soit une Renault, une Rolls-Royce ou une Voisin... vous m'entendez : quand je *rêve*... je la vois comme je vous vois... ensemble & détail... et non seulement elle, mais tout le décor alentour... des arbres, des personnages... Même, j'invente des scènes, des péripéties... comme les enfants qui demandent pour leurs étrennes un chemin de fer avec accident... Quand je *pense*... ça va trop vite. Si les images se présentent encore à moi, mes yeux n'en savent rien. Elles filent & elles se brouillent comme à la portière d'un express. Je dis « auto », & je ne vois pas l'auto. Je parle des six ou des huit cylindres, croyez-vous que je voie le bloc ? Et qu'est-ce que vous voulez que je voie quand je pense aux quarante chevaux ?

— Vous ne vous flattiez pas, dis-je, mon

cher Xavier : il était difficile de mieux répondre. Voilà donc un premier point acquis. Vous ne pensez — lorsque vous pensez tout de bon — qu'avec des mots, c'est-à-dire, en dépit de votre horreur de l'algèbre, avec des signes... Mais, dites-moi, pensez-vous jamais un objet, ou son nom (puisque les deux se confondent), isolément ?

— Je n'entends pas bien.

— Je veux dire : pensez-vous jamais à une automobile (je m'en tiens à notre exemple) sans rien considérer qu'elle-même & comme si elle était, au regard de votre esprit, momentanément affranchie de toute relation avec le reste du monde ; de telle sorte que le mot « automobile » suffise à exprimer toute votre pensée ? Ou plutôt ne vous sentez-vous pas forcé, dès que le hasard vous suggère cette image et ce nom, de penser soit aux caractéristiques de l'automobile, soit aux rapports qu'elle soutient avec vous-même ou avec d'autres personnes ; de telle sorte que, pour exprimer votre pensée, il ne vous suffit plus d'un mot, mais

il vous faut une phrase entière & articulée?

— Cette fois, je crois vous comprendre, s'écria Xavier. Voilà encore une chose à laquelle je n'avais point songé & qui me semble évidente. Il est clair que je ne pense pas à une automobile : je pense qu'elle a quatre, six ou huit cylindres, qu'elle est rapide ou que c'est un clou; j'envie celui qui la possède et je pense que je voudrais bien être à sa place.

— En d'autres termes, dis-je, aucune idée n'est l'idée d'un objet nu, toute idée est celle d'un attribut ou d'une relation, & ce n'est pas assez de dire que nous ne pensons qu'avec le secours des mots, car nous ne pouvons penser qu'avec le secours de formules plus complexes, qui sont appelées phrases ou propositions... Ne sentez-vous pas la différence qu'il y a entre les deux?

— Pas du tout.

— Si je vous le demande, c'est que déjà vous m'avez répondu implicitement; donc, vous le savez.

— Sans le savoir.

— « Phrase » est plutôt un terme de gram-

maire et « proposition » un terme de logique. La proposition est l'énoncé d'un jugement ; elle se compose essentiellement d'un sujet, d'un verbe & d'un attribut. Quand vous dites : « Cette automobile est rapide », vous faites une proposition ; quand vous dites : « Xavier de Marais a un goût singulier pour les Rolls-Royce, & il envie le maréchal Joffre qui en a trois à son service », c'est toute une phrase, & qui a même plusieurs membres...

M. Lancelot, qui depuis quelques minutes donnait des signes d'agitation, ne put se tenir de m'interrompre et me dit :

— Mais, Monsieur, vous ne vous contentez plus de mettre la charrue devant les bœufs, & vous semblez résolu d'aller plus vite que les violons !

Je répondis, sans me troubler :

— Monsieur, tel est en effet mon dessein. Maintenant que j'ai tracé d'une main ferme le cadre du discours, je vais montrer à Xavier comment chacune des parties du discours y prend place & y remplit sa fonction. Je les passerai toutes en revue avec une rapidité

si admirable que je compte épuiser cette matière avant ce soir. Je ne réserverai pour demain & les jours suivants que le verbe, qui mérite une étude particulière, & quelques remarques ou commentaires indispensables.

— Monsieur, faites comme il vous plaira, dit M. Lancelot : je m'en lave les mains.

— Mais, dit Xavier, vous serez bien aise qu'il gagne votre pari.

Je voulus ménager le temps & et je commençai tout aussitôt.

— Xavier, fis-je, vous venez de me dire que toute pensée qui se présente à notre esprit s'offre à lui traduite par une formule appelée phrase ou proposition. M'accorderez-vous encore que « penser », c'est penser quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un, & qu'on ne saurait parler sans dire également quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un ?

— Dame ! répondit Xavier. A moins de parler pour ne rien dire !

— Devinez-vous comment s'appelle la chose ou la personne de qui l'on parle ?

— Puisque cette chose ou cette personne est le sujet de la pensée ou de la conversation, j'imagine qu'elle est aussi le sujet de la phrase.

— Fort bien. Que peut-on avoir à dire d'une chose ou d'une personne?... Vous le savez certainement, mais je vais vous aider un peu. N'est-ce point tantôt ce qu'elle est, tantôt ce qu'elle fait, si elle agit sur une autre chose ou une autre personne, ou ce qu'elle souffre, si c'est une autre chose ou une autre personne qui agit sur elle?

— Vous ne vous êtes pas trompé, je le savais, mais je ne l'aurais pas tourné si bien.

— Nous tenons ici tous les éléments du discours. La personne ou la chose qui est ou qui agit est donc le sujet. La personne ou la chose sur qui l'on exerce une action...

— Est le régime, dit Xavier.

— Ou le complément, dis-je. Il faut attacher peu d'importance à ces vocables techniques; ils ne sont pas meilleurs, mais aussi mauvais les uns que les autres, & le tout est

de s'entendre. J'ai reçu de nombreuses lettres d'injures, parce que, fidèle aux habitudes de mon enfance, je m'obstinais à parler de verbes actifs ou neutres, quand la mode nouvelle est, paraît-il, de les appeler transitifs ou intransitifs; mais ce qui est grave, ce n'est point d'appeler neutre un verbe intransitif, c'est de prendre pour actif un verbe neutre; par exemple, de dire : « Ce peintre a réussi son tableau. »

— Pourquoi ne le dirait-on pas?

— Parce que *réussir* est neutre ou intransitif & que l'on ne réussit pas quelque chose mais que l'on y réussit. De même, quand je vous fais de justes reproches, ne dites pas que je vous invective, mais que j'invective contre vous. Diderot (qui n'était pas moins un grand bonhomme) est le premier qui ait fait ce solécisme par écrit... Mais si je me lance sur les verbes, nous sommes perdus. Vous sentez que le verbe, qui est le mot le plus essentiel de la phrase, mérite un entretien particulier; nous le garderons pour demain. Revenons au sujet, à l'attribut & au

régime & ne quittons cette matière qu'après l'avoir épuisée.

— Vous ne comptez pas, interrompit M. Lancelot, l'épuiser aujourd'hui?

— Si, Monsieur.

— C'est une plaisanterie!

— Non, dis-je, mais c'est un jeu. La grammaire est l'art de parler & d'écrire correctement. Vous savez bien que l'art est un jeu. Donc, la grammaire est un jeu.

— Dépêchons-nous, dit Xavier, qui avait le sentiment de battre un record, & qui tâtait son chronomètre dans son gousset.

— Quand vous souhaitez, lui dis-je, désigner les personnes ou les choses, comment les appelez-vous?

— Dame! par leur nom!

— D'où il suit que le sujet & le régime sont ordinairement des noms ou substantifs.

— Pourquoi dites-vous : « ordinairement »?

— Parce que, si vous écrivez, par exemple, *se repentir est noble,* le sujet, *se repentir,* est l'infinitif d'un verbe.

— Mais, dit Xavier, je le prends alors pour nom !

— Vous le prenez *substantivement*. Votre réponse est judicieuse, & il y a, au surplus, fort peu de différence entre un infinitif & un nom... N'y a-t-il pas deux sortes de noms ?

— Oui, ceux des personnes & ceux des choses, les noms propres & les noms communs.

— Qu'appelez-vous le genre ?... Attendez, j'aime mieux vous le dire.

— Oui, nous sommes pressés.

— Le genre est, en grammaire, ce qu'est le sexe dans la nature, sauf que certaines langues, la nôtre notamment, donnent un sexe, ou un genre, aux objets inanimés.

— Je me souviens, dit Xavier, que cet usage scandalisait ma maîtresse d'anglais.

— Qu'aurait-elle dit des langues anciennes qui ont un troisième genre, le neutre, & qui, au lieu de ranger tous les noms de choses dans cette catégorie, les font les uns masculins, les autres féminins ? Sans compter qu'elles donnent des formes neutres à des noms propres

de femmes. Il y a, dans l'*Andrienne* de Térence, une jeune fille nommée Glycérium. C'est d'ailleurs un personnage muet.

— Monsieur, me dit M. Lancelot, c'est une étrange façon de ménager le temps que de courir la poste quand vous allez par hasard droit devant vous, mais de prendre tous les chemins de traverse qui s'offrent à droite ou à gauche, & de vous y attarder.

— Bien, dis-je. Je reviens à la grand route, & je vous jure qu'en effet je ne traînerai point sur les genres. Que devons-nous apprendre à Xavier, & que doit savoir là-dessus un honnête homme? Que certains noms sont toujours masculins, d'autres toujours féminins, & que d'autres ont les deux genres moyennant une légère modification de leur désinence; que cousin fait cousine, que la femelle du lion est la lionne, celle de l'épicier est l'épicière, & la voyageuse est la compagne du voyageur; que *demandeur* & *défendeur* font au féminin *demanderesse* & *défenderesse;* que *chasseur* fait *chasseresse* & qu'on dit une *chanteuse* de music-hall, mais une *cantatrice* d'opéra. Ce

ne sont point, à proprement parler, des règles, mais des fantaisies de l'usage que l'usage seul peut enseigner ; quand on a un doute, il faut chercher le mot dans le dictionnaire.

— Monsieur, fit M. Lancelot, Voltaire, ai-je besoin de vous le dire ? n'est pas mon auteur de chevet, quoique j'apprécie hautement la qualité française de sa langue. J'ai lu cependant l'un de ses petits contes, intitulé *Jeannot & Colin*. Quand les Jeannot deviennent de la Jeannotière, ils donnent à leur fils un gouverneur qui se défend de lui montrer, comme ces bons parents le souhaiteraient, « un peu de géographie ». — « A quoi cela lui servira-t-il ? répond le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? » Vous me rappelez, pardonnez-moi, le gouverneur de Jeannot. Enseignons-nous, oui ou non, la grammaire à Xavier ? Je maintiens que nous ne la lui enseignons pas si nous nous bornons à lui dire que les auteurs des dictionnaires la savent bien.

— C'est en effet, Monsieur, ce que j'ai l'air

de lui dire ; je ne lui ai pas moins dit explicitement (encore que par prétérition) tout l'essentiel concernant le genre des substantifs. Je passe au nombre.

— Quoi, Monsieur, déjà ? fit M. Lancelot comme à regret.

Mais je ne l'écoutais plus :

— Je pense, dis-je à Xavier, n'avoir pas besoin de vous apprendre que les objets ainsi que les personnes ou les êtres animés peuvent tantôt être considérés séparément, & tantôt vont par deux ou davantage. Les substantifs qui les désignent doivent donc tantôt être mis au singulier, tantôt être mis au pluriel. Il va de soi que certains noms ne peuvent être employés qu'au singulier : vous avez de la modestie, mais, comme disait à peu près Napoléon, vous n'en avez pas assez pour en avoir deux ou plusieurs. D'autres ne peuvent être employés qu'au pluriel ; vous avez peut-être visité *les catacombes*, vous avez été tenu sur *les fonts baptismaux*, je pense que vous allez *aux vêpres*...

— Et *à la messe*, dit Xavier.

— Je ne jurerais pas, dis-je, que vous n'avez pas peur dans *les ténèbres* & que vous ne chantez pas pour vous rassurer.

— Non, Monsieur, je ne chante pas dans *l'obscurité,* mais je chante en faisant *ma toilette* comme tous les jeunes garçons qui se portent bien.

Je poursuivis :

— En français, la marque du pluriel est ordinairement un *s* que l'on place au bout du nom. Il est cependant sept mots, dont la désinence est en *ou*, qui prennent un *x*.

— *Bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou* & *pou!* s'écria Xavier tout d'une haleine.

— Vous voyez bien, Monsieur, qu'il sait tout! dis-je à M. Lancelot... Les noms dont le singulier est en *al* ont le pluriel en *aux*.

— Le cheval, les chevaux, dit Xavier.

— De même les noms en *ail :* travail, travaux. Cependant vous devez dire les gouvernails & les éventails ; vous devez dire les bals, les carnavals & les chacals. Quand vous parlez de vos ancêtres & qu'au lieu d'ancêtre vous

employez le mot aïeul au pluriel, comment dites-vous ?

— Mes aïeux.

— Et quand vous parlez de vos deux grands-pères, le paternel & le maternel ?

— Je dis : mes grands-pères.

— Vous dites : mes deux aïeuls. Quand vous priez, vous dites *Notre père qui êtes aux cieux ;* mais, si jamais vous faites de la critique d'art, vous écrirez : « *Les ciels* de ce peintre sont d'une pâte admirable ». Vous avez failli perdre un œil à la guerre. Grâce à Dieu on l'a sauvé, & vous avez toujours vos deux yeux... Voilà, c'est tout.

— Comment, tout ? gémit M. Lancelot. Et le pluriel des noms composés ? *Les basses-cours* & *les terre-pleins ? Les hôtels-Dieu*, *les bains-marie*, & *les appuis-main ? Les pot-au-feu, les coq-à-l'âne, les tête-à-tête ?* Les fruits *à pépins*, & les fruits *à noyau ?* Et la question si délicate de savoir si l'on doit écrire confiture de *groseille* ou confiture de *groseilles ?*

— Monsieur, dis-je, cette question si délicate me semble oiseuse, & je suis pour une

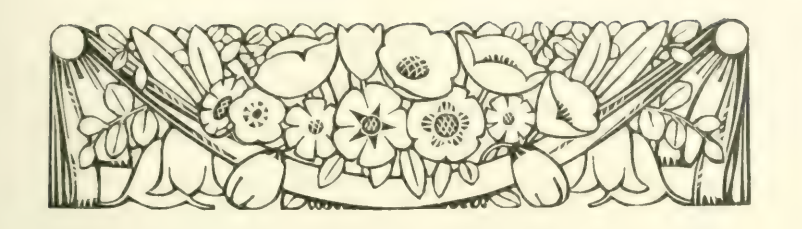
fois du même avis que ce ministre de l'Instruction publique dont je veux taire le nom.

J'ajoutai, pressant encore mon débit, qu'il nous restait à peine deux minutes avant le déjeuner & que je ne voulais pas les perdre.

— J'en veux, dis-je, profiter pour faire un grand plaisir à Xavier & à vous-même. Vous m'avez signifié hier soir, & lui-même ce matin, qu'il fallait dès le début ou au cours de la leçon d'aujourd'hui prononcer cette formule sacramentelle : « L'article est un petit mot que l'on place devant un nom, pour marquer que ce nom est pris dans un sens déterminé ». Vous ne nierez, j'espère, ni l'un ni l'autre que je vous ai maintenant donné à tous deux satisfaction. Je conviens d'ailleurs que ce petit mot est bien utile & que les langues où il fait défaut n'ont pas la même clarté que la nôtre. Je rappellerai à Xavier que l'article se met naturellement au même genre & au même nombre que le nom ; que devant une voyelle ou un *h* muet, l'*e* de *le,* l'*a* de *la* s'élident & sont remplacés par une apostrophe ; que l'on dit *du* pour *de le, au* pour *à le,* &,

au pluriel, *des* & *aux* ; que certains noms propres de la géographie prennent l'article, d'autres point ; que l'article, devant le nom d'une comédienne ou d'une cantatrice, est une politesse, & une grossièreté devant le nom d'une femme sans profession ; qu'enfin les Italiens mettent l'article devant le nom de famille, ne le mettent point devant le nom de baptême, & que l'on peut, si l'on veut, dire le Sanzio ou l'Alighieri, mais que c'est une marque ridicule de pédanterie & d'ignorance de dire le Raphaël ou le Dante... Vous ne me tirerez pas une syllabe de plus ; car je vois que l'omelette au fromage est sur la table, & ce serait un péché mortel de la faire attendre.





VI

AUCUNE fatalité n'est au fond si rigoureuse, ni si souple en ses manifestations apparentes, que l'hérédité. On pourrait la comparer à ces cadres anciens où l'on met n'importe quel tableau moderne pourvu qu'il ait les mêmes dimensions que la toile originale qui en a été retirée. Elle s'adapte au point de se rendre méconnaissable & de renverser exactement les valeurs. Il arrive que les jeunes sont la contre-épreuve des ascendants au lieu d'en être la réplique, & ils ne témoignent pas moins qu'ils ont hérité d'eux, justement quand ils ne leur ressemblent point

du tout ; mais les esprits superficiels s'y laissent prendre, les ennemis de la science veulent s'y laisser prendre, & ils nient l'hérédité qui trompe trop bien son monde.

On cite volontiers le cas (peut-être imaginaire) des femmes perdues dont les filles sont devenues mystiques par réaction & sont mortes en odeur de sainteté. Je trouverais irrévérent de choisir cette espèce pour terme de comparaison lorsque je parle d'un aussi honnête homme que M. Claude Lancelot ; mais, si je n'eusse été assuré d'avance que l'esprit de Port-Royal devait être passé en lui, je ne l'eusse jamais décelé, tant il avait une façon personnelle, pour ainsi dire, de le remployer. Il était, par exemple, régulier comme un véritable religieux, en ce sens qu'il ne pouvait concevoir que les moindres actions de la vie ne fussent point déterminées par une règle ; mais son hérédité se bornait là, & cette règle était ordinairement différente de celle que suivaient jadis ces messieurs. Ainsi avait-il établi dans sa maison une discipline fort stricte pour les repas, mais qui

probablement les eût fort étonnés, & peut-être scandalisés.

Je me suis laissé dire que, dans les couvents, on mange vite, en silence, ou en écoutant une lecture pieuse. Depuis que Xavier était à Milon, & sous je ne sais quel prétexte d'ordonnance du médecin, il voulait que l'on mangeât lentement, que l'entretien fût vif & animé, surtout qu'il ne touchât aucun objet sérieux. Mais Xavier était le maître de la conversation, le seul qui pût la rendre aimable & frivole, & il en avait décidé autrement ce matin.

— Monsieur, me dit-il, que me feriez-vous si je manquais de respect à M. Lancelot?

— Je ne vous battrais point, dis-je, mais je vous gronderais très fort, & je vous reprocherais d'oublier ce que vous m'avez promis.

— Que lui avez-vous fait promettre? dit M. Lancelot presque menaçant, à peu près comme il aurait dit : « De quoi vous mêlez-vous? »

Je n'eus pas le loisir de répondre, Xavier ne tint aucun compte de cette interruption.

— Figurez-vous, me dit-il, que notre bon

maître, qui avale sans sourciller les lectures les plus effroyables, est l'homme du monde le plus paresseux & le plus lâche quand il s'agit de dépouiller les journaux. Il me charge de cette besogne & de lui faire chaque matin un résumé de la presse : c'est la matière de notre entretien pendant le déjeuner. Eh bien, Monsieur, j'ai ce matin, selon la coutume, jeté un regard sur les feuilles : il n'y a positivement rien... Je mens : il y a la critique d'une revue de music-hall, qui est ce que vous pouvez imaginer de plus indécent & de plus nu. N'est-ce pas, Monsieur, que vous me défendez de raconter cette sale revue à M. Lancelot ?

— Je vous le défends bien !

— Il y a aussi des faits divers, mais sans intérêt, & si dégoûtants que, si je ne prenais soin de n'y pas penser durant que je mange, ils me couperaient l'appétit. Cela irait contre l'ordonnance du médecin qui me recommande de me *suralimenter*. N'est-il pas plus convenable & à la fois plus apéritif, ou plus digestif, de poursuivre notre propos sur les noms que de parler de femmes nues & d'assassinats ?

— Sans doute, fit avec bonté M. Lancelot, si votre choix est à ce point limité.

— Mais, dis-je, qui vous fait croire que nous n'en avons pas fini avec les noms ou substantifs avant déjeuner ?

— C'est, dit-il, que je raisonne, sans en avoir l'air. Lorsque vous m'avez demandé quel rôle jouait dans une phrase le nom de la personne ou de la chose qui est le sujet de la conversation, je vous ai répondu que ce nom est le sujet de la phrase. Mais il peut être aussi bien le régime & ne point cesser pour si peu d'être le sujet, ou l'un des sujets de la conversation. Or, nous n'avons jusqu'ici envisagé le nom qu'à titre de sujet, & je pense qu'il vous en reste long à dire du substantif considéré à titre de régime.

— Vous raisonnez très bien, vous raisonnez comme un ange, & il est vrai que j'en aurais beaucoup plus à vous dire des régimes que des sujets, si je ne m'étais mis en tête de tout simplifier. Commençons par ce que l'on appelait, de mon temps, régime direct : je veux m'en tenir à cette terminologie, qui est,

paraît-il, surannée, j'ai passé l'âge où l'on réforme ses habitudes & où l'on suit la mode, si on ne la précède. Prenons un exemple : « M. Lancelot aime Xavier »...

Notre hôte crut devoir m'interrompre pour déclarer qu'il lui était fort attaché en effet.

— Eh! Monsieur, fis-je de mauvaise humeur, vous brouillez tout! Ne sentez-vous pas qu'en disant la même chose d'une autre façon, vous me donnez un exemple de régime indirect dont je n'ai que faire, au lieu du régime direct dont j'ai besoin?

— Je ne le ferai plus, dit M. Lancelot. J'ai tort.

— Xavier, dis-je, dans cette phrase : *M. Lancelot aime Xavier*, votre nom est le complément?

— Oui.

— Et dans cette autre phrase, *Xavier aime M. Lancelot,* n'est-il pas le sujet?

— Oui.

— Apercevez-vous entre ces deux *Xavier* la plus petite différence? Je veux dire, ne les

prononcez-vous pas, ne les écrivez-vous pas exactement de même ?

— Exactement.

— Il n'y a donc, en français, aucune différence entre le régime & le sujet, & aucun moyen de les distinguer, sinon par la place que l'un et l'autre occupent dans la phrase.

— Monsieur, dit Xavier avec feu, je suis réactionnaire, j'ai fait mes humanités, ou je suis censé les avoir faites.

— Ne m'avez-vous pas dit le contraire ?

— C'est alors que j'ai menti... Je sais que, dans les langues anciennes, les noms se déclinaient, & qu'une légère modification de leur désinence indiquait s'ils étaient sujets ou régimes. C'est peut-être une grande supériorité du latin & du grec sur le français, mais je vous avoue que pour ma part je n'y ai jamais vu qu'un inconvénient. Nous sommes bien obligés de mettre le complément après le mot qu'il complète : les Anciens le mettaient n'importe où, & s'ils parlaient comme ils écrivaient, je pense qu'ils ne pouvaient s'entendre qu'au prix d'un effort d'attention & de mé-

moire qui nous est, grâce à Dieu, épargné.

— Il y a du vrai, mon cher Xavier, il y a aussi un peu d'exagération... Ne laissons perdre aucune occasion de louer la logique & la clarté du français, mais revenons à nos régimes. Cette modification de la désinence, qui, dans certaines langues, permet de distinguer le régime du sujet, permet aussi de distinguer les divers compléments indirects des compléments directs ; car il y a plusieurs cas, dont l'ensemble forme la déclinaison. Le français, qui ne décline point, ne peut distinguer les uns des autres qu'au moyen des prépositions. Par exemple, « M. Lancelot est affectionné *à* Xavier » ou « M. Lancelot se ferait tuer *pour* Xavier » ou encore « la grammaire *de* Xavier » ou « Xavier est plein *de* qualités & *de* défauts ». Par parenthèse, les deux derniers exemples nous montrent que le verbe (duquel nous nous occuperons demain) n'est pas le seul mot de la phrase qui puisse avoir un complément, mais que le nom lui-même peut en avoir un, & aussi un autre mot, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, l'adjectif...

— Hélas! gémit M. Lancelot, pensez-vous déjà passer à l'étude des adjectifs? Quel brouillamini!

— Monsieur, dis-je, il faut avouer que j'ai eu tort de dire « tout à l'heure », qui signifie « dans l'instant même », car je vous demande encore cinq minutes de répit pour passer à l'étude des adjectifs, & je dois toucher auparavant au substitut du nom, c'est-à-dire au pronom... Xavier, lorsque l'on parle d'une personne ou d'une chose, répète-t-on à chaque fois le nom propre de cette personne ou le nom commun de cette chose?

— Cela ferait de belles phrases! dit Xavier. On remplace le nom par un pronom.

— Je n'espère pas que vous vous rappeliez combien il y a de sortes de pronoms. J'aime mieux vous souffler qu'il y en a cinq : les pronoms personnels, les pronoms démonstratifs, les pronoms possessifs, les pronoms relatifs & les pronoms indéfinis. Commençons par les personnels. Savez-vous combien il y a de personnes dans le discours?

— Je n'en puis, dit-il, concevoir que trois,

comme je ne puis concevoir que trois dimensions à l'espace. Maintenant, on a peut-être inventé depuis peu une grammaire à quatre personnes comme on a inventé une géométrie à quatre dimensions ou davantage.

— Cela n'a aucun rapport. Méfiez-vous donc des fausses analogies & du pittoresque !... Quelles sont les trois personnes ?

— Celle qui parle, celle à qui l'on parle & celle de qui l'on parle.

— Parlez donc à la première personne & dites, de vous-même, ce que vous en dites le plus souvent.

— Ce que je dis le plus souvent est JE *veux*, mais le roi dit NOUS *voulons*.

— Si je dis la même chose en vous adressant la parole, je dis VOUS *voulez* ou TU *veux*, supposé que je vous tutoie.

— Je vous en prie, cela me ferait plaisir.

— Quand vous le mériterez... Ne confondons pas ce pluriel de courtoisie avec le véritable pluriel, dont il ne se différencie d'ailleurs en aucune manière. Je poursuis. Quand nous parlons de vous, M. Lancelot & moi,

c'est à la troisième personne. Nous disons par exemple « Nous voulons ce qu'IL *veut;* nous LE gâtons trop, nous LUI passons toutes ses fantaisies »... Que remarquez-vous dans cette phrase ?

— C'est que les pronoms personnels changent de forme, non seulement pour marquer le pluriel ou le singulier, mais selon qu'ils sont compléments ou sujets. *Tu, te, toi, Je, me, moi* sont de véritables cas.

— De même *il* & *le, elle* & *la, ils, eux,* & *elles,* ou *lui, les* & *leur,* pour les deux genres... Connaissez-vous d'autres formes du pronom de la troisième personne, qui sont toujours régimes & qui ne varient point, ni quant au genre, ni quant au nombre ?

— Ma foi non !

— Vous ne connaissez pas *en* & *y, se* & *soi?*

— Ma foi si !

— Je ne vous les cite que pour vous mettre en garde contre une sotte règle qui est de l'invention des grammairiens & que n'observent pas les meilleurs auteurs : il ne faut jamais

balancer entre les deux. N'hésitez pas à dire : « J'aime ma mère & j'en suis aimé » quoique les pédants vous le défendent. En revanche, souriez de la boutade de Mme de Sévigné qui proteste qu'à cette question : *Madame, êtes-vous malade ?* elle ne peut prendre sur elle de répondre *Oui, Monsieur, je* LE *suis*, & que le masculin ici la choque horriblement. Le masculin est de rigueur & c'est les pédants qui ont raison. Ils ont de nouveau tort quand ils condamnent : « J'ai demandé grâce & je l'ai obtenue ». Cette tournure n'est point grammaticale, mais elle est française, ce qui vaut mieux. Enfin, il est ridicule de prétendre que c'est une faute d'employer *soi* ou *se* quand le sujet de la phrase est un nom déterminé de personne, alors que Pascal a écrit : « L'homme n'aime pas à demeurer avec soi » & La Bruyère : « Il crache presque sur soi ».

— Monsieur, dit Xavier, je commence d'apercevoir que ce n'est pas avec des grammairiens qu'il faut apprendre la grammaire.

— Si j'étais votre seul maître, je vous répondrais que vous êtes servi ; mais, je vous

prie, marquez plus de déférence à M. Lancelot.

— Une fois de plus, dit notre hôte sans trop d'amertume, se pose la question de l'amateur & du professionnel.

— Eh! monsieur, dis-je, vous n'allez pas nous jeter dans ce chemin de traverse, quand il me reste quatre sortes de pronoms à examiner & que voilà le déjeuner fini ?

— Monsieur, dit Xavier, tenez ferme, ne vous laissez pas égarer. Laissons les amateurs & les professionnels, enseignez-moi ces quatre sortes de pronoms tandis que nous buvons notre café. Je vous promets qu'ils ne sauraient troubler ma digestion ni, encore moins, me donner la méningite.

— Les pronoms démonstratifs, dis-je, sont *celui, celui-ci* & *celui-là* ou *ce, ceci* & *cela ;* au féminin, *celle, celle-ci* & *celle-là ;* au pluriel, *ceux, ceux-ci* & *ceux-là* pour le masculin, pour le féminin *celles, celles-ci* & *celles-là*. La Bruyère regrette *cil,* « qui fut, dans ses beaux jours, le plus joli mot de la langue française », & trouve « douloureux pour les

poètes qu'il ait vieilli »; mais l'usage est le souverain maître et il vous défend d'écrire comme Mathurin Régnier :

Autant que cil qui mit les souris en bataille.

«Vous savez, je le présume, que *celui-ci* désigne la chose ou la personne la plus rapprochée ou celle dont il a été parlé en dernier lieu, & que *celui-là* désigne la chose ou la personne la plus éloignée ou celle dont il a été parlé d'abord.

« J'ai peu de détails à vous donner sur ces pronoms démonstratifs. Je vous instruirai, en passant, qu'il est plus classique d'écrire *Cela est vrai,* et peut-être plus vif d'écrire *C'est vrai.* Je veux aussi vous mettre en garde contre une faute que nous devons aux habitudes commerciales. Ne dites pas : « De ces deux tableaux, j'ai acheté celui estimé quatre cent mille francs ». Dites : « Celui qui est estimé. »

— Ah! Monsieur, fit M. Lancelot, puisque nous sommes sur ce terrain, me permettrez-vous de signaler à notre jeune ami une

autre faute que je qualifierai de crapuleuse : Pour Dieu! Xavier, ne dites jamais *par contre*, comme font au surplus les meilleurs écrivains d'aujourd'hui ; dites *en revanche*, ou vous donneriez à croire que vous êtes né dans une arrière-boutique.

— Monsieur, dis-je non sans quelque sévérité, votre observation ne vient pas à son rang ; mais, si elle est inopportune, elle est d'une incontestable utilité. Je prends, au nom de Xavier, l'engagement qu'il écrira toujours *en revanche* & qu'il n'écrira jamais *par contre*... Pour en finir avec les pronoms démonstratifs, je lui apprendrai, s'il n'a point lu de vieux livres, que nos grands-pères, afin, j'imagine, d'éviter une répétition, disaient : *Le quai de la Grenouillère & celui de la Conférence... Au coin de la rue de Bellechasse & de celle de Grenelle-Saint-Germain.* Je ne jurerais pas que cela soit correct, & j'avoue que cela me semble horrible.

— Saisissez donc, dit M. Lancelot, cette occasion de lui montrer combien le scrupule de la répétition est funeste. Mieux vaut répé-

ter un mot que d'employer un terme impropre ou de faire une faute de syntaxe.

— Monsieur, dis-je, voici encore une remarque qui est aussi juste que déplacée. Vous jetez le désordre dans cette leçon... J'aborde les pronoms possessifs qui sont *le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, le leur.*

— Eh bien, dit Xavier, que faites-vous de *mon, ton, son, notre, votre, leur?*

— Je n'ai rien, dis-je, à en faire pour le moment, vu que ce ne sont pas des pronoms, mais des adjectifs possessifs.

— Quelle chinoiserie!

— Mais non!... dis-je.

— Parlez de désordre! fit M. Lancelot. Cela vous apprendra, Monsieur, à traiter des pronoms avant de traiter des adjectifs.

— Monsieur, dis-je, cela n'a guère d'importance.

— Ah! fit Xavier, railleur, *cela est vrai.* Continuons.

Je poursuivis :

— Pour définir les pronoms relatifs ou conjonctifs, je ne saurais mieux faire que de

piller vos livres de classes. Ils disent (je ne changerai pas une syllabe) « qu'on appelle pronoms relatifs ou conjonctifs ceux qui lient une proposition subordonnée à un nom ou à un pronom qui précède, & que l'on nomme antécédent. » Exemple :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?

. . . .

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

« Les pronoms relatifs sont *qui*, *que*, *quoi*, *dont*, & *lequel*. Ce dernier, comme vous le savez, a un féminin, *laquelle*, qui fait *lesquelles* au pluriel ; le masculin fait *lesquels*.

— Passons, Monsieur, dit Xavier, passons : naturellement, je sais tout cela.

— Savez-vous aussi que *qui*, *que*, *quoi*, *dont* sont des deux genres & des deux nombres...

— Oui!

— Et qu'il est élégant d'écrire : « Les raisons pour quoi j'aime bien Xavier sont de ces raisons que la raison ne connaît pas », plutôt que « les raisons pour lesquelles, etc. ?... »

— Monsieur, dit-il, je suis la modestie même, & je vous prie de choisir des exemples où je ne sois pas nommé.

— Bon, je ne le ferai plus. Savez-vous encore que les pronoms relatifs sont à deux fins & peuvent servir de pronoms interrogatifs, si on les place au commencement de la phrase?

— Quelle heure est-il?

— Justement...

— Vous m'y faites songer, interrompit M. Lancelot; il est l'heure de vous dégourdir les jambes...

Mais Xavier nous déclara tout net qu'il ne sortirait pas que je n'eusse épuisé les pronoms; & il nous fit une véritable scène à la manière des jeunes gens de Platon, qui attrapent Socrate par le pan de son manteau et lui disent :

— Nous ne te lâcherons pas, ô bienheureux, tant que tu ne nous auras pas répondu.

Je poursuivis :

— Il me reste peu de chose à vous dire des *qui* & des *que*. Je vous signalerai une bizarrerie de l'usage : vous pouvez dire *la table qui est servie;* mais vous ne sauriez dire *la table de*

qui j'ai fait l'emplette ou *la table sur qui j'ai déjeuné.*

— Bon ! je dirai *la table de quoi* ou *la table sur quoi.*

— Je ne vous y engage pas non plus, quoi que j'aie pu vous dire précédemment.

— La Fontaine n'a-t-il pas écrit : « Un bien sans qui les autres ne sont rien ? »

— C'est en vers !

— Monsieur, dit M. Lancelot, je me souviens d'avoir lu dans les *Remarques* de Vaugelas : « Cette contrainte ruinerait la naïveté, à qui j'oserais donner la première place parmi toutes les perfections du style. » Et c'est en prose !

— Vous voilà collé ! me dit Xavier.

— M. de Vaugelas, lui dis-je, se voilerait la face s'il vous entendait articuler ce mot-là.

— Enfin, qu'avez-vous à répondre ?

— Rien du tout. Aussi vous allez me réduire à vous imposer silence.

— Je veux bien me taire, à condition que vous ne vous tairez pas.

— J'obéis. Le même Vaugelas vous dé-

fend de prendre *dont* pour *d'où*. Vous devez dire *la maison dont je suis sorti*, si vous entendez la race, mais *la maison d'où je suis sorti*, si vous entendez un bâtiment. Il y avait jadis un emploi fort agréable de *dont*, au début d'une phrase ; nous y avons substitué *ce dont*, pour la clarté ensemble & pour la lourdeur. On aimerait de ressusciter cet aimable archaïsme, mais on encourrait le reproche d'affectation.

— Comment ? dit Xavier. Je n'aurais pas le droit d'écrire : « La table de quoi j'ai fait l'emplette m'a coûté horriblement cher ; dont je suis très fâché ? »

— Abstenez-vous. Évitez aussi d'écrire, comme Boileau :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler,

Nous disons maintenant *c'est à vous que*, ou *c'est vous à qui*. Vous ne me tirerez pas un mot de plus sur les pronoms relatifs.

— Quels sont ceux qui viennent ensuite ?

— Les pronoms indéfinis. Retenez, je vous prie, la plaisanterie facile que je lis sur

vos lèvres & ne me demandez pas de vous les définir : je le ferai, mais sans le dire, & une fois de plus je pillerai les grammairiens mes prédécesseurs. « On appelle pronoms indéfinis ceux qui ne représentent que vaguement les personnes ou les choses. » Les uns sont invariables : *autrui, on, personne, quiconque, rien* & *plusieurs*, qui n'a pas de singulier...

— Comme il fallait s'y attendre.

— Les autres prennent les signes du féminin & du pluriel, *aucun, aucune, aucuns, autre, certain, chacun, l'un, l'autre, l'un l'autre, nul, quelqu'un, tel* & *tout*.

— Je le sais, passons aux remarques.

— Elles sont ici fort importantes. Le monde, cher Xavier, est plein de gens qui ne savent pas un mot de français & qui se piquent de purisme. Ils se moqueront de vous si vous dites : « Les deux sexes iront chacun de leur côté. » Il est vrai que Vigny a écrit *chacun de son côté;* mais il n'aurait point fait de faute s'il avait écrit *leur* au lieu de *son*. L'un & l'autre se dit ou se disent correctement. Les ignorants qui veulent en remontrer aux moins ignorants

n'ont, d'ordinaire, pas de chance : ils sont pédants comme des carpes. Ils croient faussement que l'on ne doit pas dire *chacun leur;* ils ouvriraient de grands yeux si on leur révélait le vrai sens d'*aucun* & de *rien.*

— Faites-moi donc ouvrir de grands yeux, dit Xavier.

— *Aucun* ne veut pas dire *personne,* mais, à rebours, *quelqu'un ; rien* ne veut pas dire *néant,* mais *quelque chose.* Cela n'empêche point Racine d'avoir écrit *faire quelque chose de rien...*

— C'est une ellipse!

— J'allais le dire. Elle est peut-être abusive. En tout état de cause il n'aurait point écrit, comme on le fait aujourd'hui couramment *Ce n'est pas rien,* pour dire le contraire de *Ce n'est rien;* car ces deux formules, qui semblent d'abord aussi opposées que le blanc & le noir, ont le même sens, & ce n'est pas rien, qui signifie *ce n'est pas quelque chose,* équivaut rigoureusement à *ce n'est rien.*

— Je n'y avais jamais pris garde, mais il suffisait d'y penser!

— Nous y reviendrons, dis-je, un peu plus tard quand je vous initierai aux mystères de la conjonction *ne* & de la négation qui doute plus souvent qu'elle ne nie, en passant par « des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe ». Pour l'instant, quand je vous aurai rappelé que, si *personne* & *chose* substantifs sont du féminin, *personne,* pronom indéfini & *quelque chose* sont du masculin, il ne me restera rien à vous apprendre de cette partie du discours.

— Vous pouvez donc aller jouer, dit M. Lancelot.

— Nous pouvons passer aux adjectifs, dit Xavier.

Je remontrai à M. Lancelot que cette nouvelle & dernière étude ne me prendrait pas fort longtemps ; que je croyais indispensable d'examiner le même jour toutes les sortes de mots qui s'accordent, c'est-à-dire les éléments vivants de la phrase, pour en étudier une autre fois les articulations, & le verbe entre les deux ; qu'enfin il m'avait reproché tout à l'heure, comme une inconséquence inouïe, d'aborder

les pronoms avant les adjectifs, & qu'il ne pouvait me défendre de réparer ma faute dans la mesure du possible, en revenant aux adjectifs un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais.

— Il est vrai, Monsieur, me dit-il, qu'on ne saurait défendre à l'architecte qui a oublié l'escalier d'en construire un après coup.

— Je ne plaide pas coupable, osai-je lui répondre, & je maintiens que, pour en user comme j'ai fait, j'avais de bonnes raisons. J'ai d'abord considéré le sujet & le complément qui sont des noms de personnes ou de choses, ou des pronoms ; je les ai considérés, si je puis dire, tout nus. Ils naissent tels, ce n'est qu'ensuite qu'on les habille. Mais n'abusons point de ce style figuré. Disons plus simplement & mieux qu'il est temps d'étudier la sorte de mot que l'on *ajoute* au substantif pour le qualifier ou le déterminer, en d'autres termes l'*adjectif,* du latin *adjicere.* On distingue l'adjectif qualificatif & le déterminatif. Le premier qui qualifie...

— Comme son nom l'indique, fit Xavier.

— ... est soit épithète, ou attribut. Épithète, il se place avant le substantif ou après : *un bon fils* ou *un fils ingrat*, certains toujours avant, certains autres toujours après ; l'usage seul peut vous enseigner ces règles arbitraires, n'essayez pas de les fonder en raison. L'adjectif déterminatif précède toujours le substantif qu'il détermine : *Mon* cœur a *son* secret...,

Toute chaîne
A deux poids,
Toute peine
En a trois.

— Qu'est cela? s'écria M. Lancelot.

— Quatre vers absurdes & délicieux de *la belle Hélène*.

— Soyons sérieux, dit Xavier fâché.

— Je ne saurais l'être davantage, & je vous le montrerai tout à l'heure. Vous pressentez, n'est-ce pas? que l'adjectif s'accorde avec le nom qu'il qualifie, qu'il détermine, ou dont il est l'attribût. Cela va de soi à tel point que les Anglais le laissent invariable, vu qu'il suffit de marquer une fois le genre & le nombre.

Cette doctrine est raisonnable ; mais, si on la poussait à l'extrême, elle nous ramènerait vite aux langages primitifs ou nègres. Toutefois, dans le vieux français, maints adjectifs n'avaient point une forme différente au masculin & au féminin ; notamment l'adjectif *grand*. C'est pourquoi l'on disait une *grand-mère* & une *grand route*. Les pédants ignorants ont cru qu'il y avait élision de l'*e* & l'ont remplacé par une apostrophe. C'est une faute d'orthographe ridicule. Je vous annonce une bonne nouvelle : l'Académie vient de proscrire cette apostrophe.

— En vérité ? dit M. Lancelot. Je suis ravi de l'apprendre.

— Tous les adjectifs terminés par la syllabe *al* faisaient *als* au pluriel. Il n'est pas invraisemblable de supposer que cet *a* sonnait comme un *o*, ainsi que fréquemment en anglais. Aussi, pour la plupart des adjectifs en *al*, le pluriel s'écrit-il maintenant *aux* & se prononce-t-il en conséquence.

— Il y a des exceptions ! dit Xavier.

— Je ne vais point vous les énumérer, j'en

oublierais. Je vous renvoie à une scène célèbre du *Mercure galant* de Boursault... Dites-moi maintenant, les qualités d'une chose ou d'une personne sont-elles toujours au même degré?

— Non, répondit Xavier, il y a du plus ou du moins.

— Si vous dites seulement que M. Lancelot est savant, n'est-ce pas le moins que vous puissiez dire?

— Oui.

— Autrement le premier degré, ou le positif. Si vous le comparez à moi, & si vous dites qu'il est plus savant que moi...

— C'est le deuxième degré ou comparatif.

— Si vous dites que je suis moins savant que lui?...

— C'est encore le comparatif.

— Mais le comparatif d'infériorité, tandis que l'autre est le comparatif de supériorité. Il y a encore un comparatif d'égalité, mais je ne trouve point d'exemple, car je n'oserais prétendre que M. Lancelot & moi nous soyons aussi savants ou ignorants l'un que l'autre.

— M. Lancelot & vous, non, dit Xavier, mais peut-être vous & moi.

— Vous êtes très impertinent, dis-je.

— C'est le troisième degré, ou superlatif, dit Xavier.

— Le superlatif absolu; mais, si vous m'échauffez, je n'aurai point de peine à devenir le plus impertinent des deux, & ce sera le superlatif relatif.

— Monsieur, dit Xavier, je devine qu'il y en a deux sortes, l'une qui marque la supériorité par *le plus,* & l'autre qui marque l'infériorité par *le moins.*

— Il faut savoir, dis-je, que certains adjectifs sont superlatifs dès le premier degré, soit par leur étymologie ou par leur signification. Ainsi, *extrême, ultime* ou *excellent,* auxquels on doit par conséquent éviter de joindre le *plus* ou le *très.* N'oubliez pas non plus que l'on dit *meilleur* & que l'on ne dit pas *plus bon,* que l'on dit *pire* & que l'on a cependant le droit de dire *plus mauvais*... N'employez-vous pas quelquefois les adjectifs en guise de noms?

— Oui : La mort ne surprend pas le sage...

— Il est toujours prêt à partir, murmura M. Lancelot.

— Vous sous-entendez, alors, dis-je, le mot *homme* ou le mot *chose*... Je ne vous ai pas encore parlé des adverbes, mais vous savez ce que c'est. N'employez-vous pas aussi certains adjectifs adverbialement ?

— Oui.

— Donnez-moi un exemple.

— Quand je cogne, on le sent : je cogne *fort*.

— En voici un autre : ce que j'ai reproché à Xavier la première fois que je l'ai vu, c'était de faire de l'esbroufe & de parler trop *haut*.

— Merci, Monsieur.

— Vous ne l'avez pas volé.

— De l'esbroufe, Monsieur ? dit M. Lancelot. Qu'est cela ?

— Tout ce que je vous en dirai pour le moment, c'est qu'il n'y faut qu'un seul *f*. Mais ne nous égarons pas... Xavier, un même

adjectif ne peut-il qualifier deux ou plusieurs noms à la fois?

— Dame!

— En ce cas, vous le mettez?...

— Au pluriel, naturellement.

— Et à quel genre?

— A celui que les anciennes grammaires — je m'en souviens! — appellent le plus noble...

— Qui est?

— Bien entendu le mien, le nôtre, le masculin.

— Si les noms singuliers que l'adjectif qualifie ont à peu près le même sens, s'ils ne sont point unis par la conjonction *et*, mais par la conjonction *ou*, s'ils ne sont unis par aucune conjonction, mais séparés les uns des autres par des virgules, ne pouvez-vous laisser l'adjectif au singulier & lui donner le genre du dernier substantif de l'énumération?

— Oui.

— Quand & pourquoi?

— Quand je veux & parce que tel est mon bon plaisir.

— Je souhaiterais une meilleure raison.

— Mettons que c'est affaire de tact & de goût.

— A la bonne heure!

— Ou encore, dit Xavier, que par ce pluriel ou ce singulier, soit du masculin ou du féminin, je puis rendre certaines nuances imperceptibles, certains quarts de ton de la pensée ou du sentiment.

— Voilà, dis-je, qui ne signifie peut-être pas grand chose, mais qui est parfaitement répondu. Je veux maintenant fixer dans votre mémoire quelques détails que vous apprendrez en trois minutes & que vous vous rappellerez toute votre vie. Les détracteurs de notre orthographe ont tort de se plaindre que les jeunes élèves perdent un temps considérable à se fourrer ces vétilles dans la tête. Ils raisonnent peut-être juste pour les jeunes élèves qui sont des ânes; mais à quoi bon ménager le temps des ânes? Je ne prendrai que peu du vôtre, qui est bien autrement précieux.

— Monsieur, dit Xavier, je vous remercie de cette bonne opinion que vous avez de moi;

mais il me semble au contraire que ce temps précieux, vous le gaspillez & dites bien des paroles inutiles.

— A votre tour, épargnez-moi vos leçons... Connaissez-vous les adjectifs composés ? Ce sont deux adjectifs joints par un trait d'union. Ordinairement, les deux s'accordent avec le substantif. Ainsi les paroles que nous venons d'échanger ne sont pas seulement inutiles, elles sont *aigres-douces*.

— Monsieur, je peux boire trois cocktails de suite sans que la tête me tourne ; mais au quatrième, je suis *ivre-mort*.

— Arrêtez-vous donc au troisième, dit M. Lancelot, qui n'avait bu un martini de son existence.

Je repris :

— *Premier-né* a un pluriel & n'a point de féminin. Il faut dire une fille *nouveau-née*, mais une *nouvelle mariée* & la *nouvelle venue*. *Frais* devant un participe signifie sans aucun doute *fraîchement* &, néanmoins, s'accorde : vous devez dire...

— Des fleurs *fraîches écloses*.

— Oui... *Avoir l'air* signifie *paraître*, & il faut presque toujours accorder l'adjectif qui suit avec le sujet de la phrase, non avec *l'air*. Vous pouvez à la rigueur écrire qu'une femme à l'air *gai*; évitez d'écrire qu'elle a l'air *ivre-mort* comme vous au quatrième cocktail... Les règles de *nu*, *demi* & *feu* passent les bornes de l'extravagance, je n'en suis pas responsable. Nu & demi sont invariables quand ils précèdent le substantif & s'accordent avec lui quand ils le suivent : une *demi-heure*, une *heure & demie*. La dernière mode est de sortir *nu-tête* ou *tête nue*. *Feu* ne s'accorde pas quand il est séparé du nom par un autre mot, &, quand il ne l'est point, s'accorde : *feu* ma mère & ma *feue* mère. *Franc de port* s'accorde ou ne s'accorde pas, à volonté. *Proche* est adjectif ou préposition & s'accorde ou ne s'accorde pas en conséquence. *Le plus, le moins, le mieux possible* veut dire le plus, le moins, le mieux qu'il est possible ; d'où il s'ensuit que *possible* doit rester au singulier masculin ou, plutôt, neutre.

— Monsieur, dit Xavier, je prendrai tout cela en note, pour être sûr de ne rien oublier.

Vous me faites songer que je n'ai rien écrit encore sur mon beau cahier, sauf le titre, *La nouvelle grammaire de Port-Royal, à l'usage des aviateurs éclopés,* & la ligne de bâtons.

— Je vous donnerai, dis-je, autre chose à écrire demain, mais finissons-en avec les adjectifs. Il nous reste les démonstratifs, *ce* ou *cet, cette* & *ces ;* les possessifs...

— *Mon, ton, son, notre, votre, leur.*

— Oui... Les grammairiens vous diront que la règle est d'employer l'adjectif *son* lorsqu'on parle des personnes ou des choses personnifiées, & que, hors ces cas, il faut employer *en.* Les bons auteurs vous donneront souvent la preuve du contraire, ou du moins vous témoigneront que cette règle générale n'a rien d'absolu... Les adjectifs numéraux servent à compter. Les uns sont cardinaux & ils énoncent le nombre des personnes ou des objets dont on parle ; les autres, qui sont ordinaux, marquent le rang, premier, deuxième, etc... Dois-je vous apprendre à compter ?

— Monsieur, c'est une des premières choses que j'aie sues.

— Bon, je vous enseignerai donc seulement l'orthographe de vingt, de cent & de mille, qu'un honnête homme doit connaître, n'en déplaise aux ministres qui, pour rendre les examens moins pénibles, autorisent les élèves des écoles primaires à la mettre comme cela leur vient. *Cent* & *vingt*, précédés d'un adjectif qui les multiplie, prennent une *s*, à moins qu'ils ne soient suivis d'un autre nombre. Ainsi, vous devez écrire trois *cents* hommes & trois *cent* deux hommes, ce qui, j'en demeure d'accord, n'a pas le sens commun. Pour *quatre-vingt,* s'il n'est pas suivi d'un autre nombre, mais s'il n'est pas suivi non plus d'un substantif, vous n'y mettez point d'*s*. Vous écrivez, par exemple, *les années quatre-vingt*.

— Pourquoi? dit Xavier.

— Parce que, autrement, Victor Hugo aurait fait une faute, d'orthographe ou de prosodie, quand il a écrit :

Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt.

— Mais, dit Xavier, les poètes d'aujourd'hui font très bien rimer le singulier avec le pluriel!

— Très bien, non : très mal. Je leur pardonnerais cependant même cette énormité s'ils écrivaient seulement *Booz endormi*.

— Et *mille*, Monsieur?

— Il paraît (entre nous, je viens de l'apprendre) que *mil* est un singulier dont *mille* est le pluriel. De telle sorte que l'on doit écrire l'*an mil neuf cent dix-huit* & que dans un siècle nos petits enfants devront écrire l'*an deux mille dix-huit*. En attendant cette époque lointaine & que nous ne verrons ni vous ni moi, écrivons *mil* quand nous indiquons le chiffre d'une année, sauf l'*an mille ;* mais écrivons aussi bien *mille* hommes que *deux mille*, quoique *mille hommes* signifie un millier d'hommes, ou *mil*. Je vous signale en passant que vous devez écrire *dix-sept*, *dix-huit*, etc., avec un trait d'union, jusqu'à cent & qu'à partir de cent le trait d'union est supprimé : *cent deux*, *cent trois*, etc... Passons aux adjectifs indéfinis, qui sont *aucun*, *certain*, *maint*,

nul, *quel*, *tel*, *tout*, *autre*, *chaque*, *même*, *plusieurs*, *quelque*, & *quelconque*. Ici encore, je me bornerai à vous indiquer deux ou trois finesses de langue ou d'orthographe qu'il est honteux de ne pas connaître.

— J'ai hâte de les apprendre.

— La principale est l'emploi de *chaque* ou de *chacun*. Pour Dieu ! Xavier, ne dites jamais : « Voici deux bibelots que je viens d'acheter, je les ai payés cent francs chaque. » J'aimerais presque mieux que vous dissiez « l'un dans l'autre » ; mais il faut dire : « cent francs chacun ».

— Monsieur, pourquoi les écoliers se font-ils des monstres de *quelque* & de *tout ?*

— Je me le demande. Je ne prétends pas que la règle de *quelque* & de *tout* soit fort logique, mais elle est simple comme bonjour. Ils sont l'un & l'autre tantôt adjectifs & tantôt adverbes. Ils s'accordent dans le premier cas & ne s'accordent pas dans le second. *Quelques* hommes, *quelque* courageux que vous soyez. Il y a *quelque* cinq cents ans, c'est-à-dire il y a environ cinq cents ans. La

difficulté pour *quelque* est qu'on le coupe en deux devant le verbe être & qu'alors on fait accorder quel : *Quelles que* soient vos bonnes raisons. Mais vous écrirez (quoique ce soit précisément la même chose) : *Quelques* bonnes raisons que vous ayez. Je regrette l'ancien usage qui était de dire *quel que* pour *quelque que*.

En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas,

a écrit Molière dans *Les Fâcheux*, à la scène 4 de l'acte III.

« *Tout* est adverbe devant un adjectif, & par conséquent ne s'accorde pas ; mais il s'accorde, ou fait semblant de s'accorder, par raison d'euphonie, devant un adjectif féminin qui commence par une consonne ou une *h* aspirée. Vous dites *toute nouvelle*, mais vous écrivez *tout entière*.

— Ce n'est pas sorcier.

— Evidemment !... Rappelez-vous que *tout* est adverbe & invariable dans les locutions telles que *tout en larmes*, *tout en blanc*. Pour *tout autre*, on vous permet de raisonner.

— Une fois n'est pas coutume!

— *Tout* est adverbe ou adjectif selon ce que vous entendez. « Mon opinion est *tout autre* » signifie « tout à fait autre ». « Je n'aime pas cette maison, *toute autre* me plairait davantage » : c'est-à-dire « toute maison autre », il y a une nuance.

— Un abîme!

— Soit, dis-je. Il marquera donc notre étape d'aujourd'hui. Je vous rends votre liberté. Vous ne vous plaindrez pas que nous avons fait peu de besogne, & vous irez jouer, je l'espère, avec une conscience tranquille.

— Je n'en sais trop rien, me répondit Xavier ; mais je veux vous obéir & vous complaire. Vous ne perdrez rien pour attendre : si j'ai des scrupules, je vous les dirai demain.





VII

LORSQUE Xavier, le lendemain, me vint surprendre, comme de coutume, au saut du lit, il avait cet air de sérieux que je trouve le plus agréable du monde chez les très jeunes hommes. C'est assurément une mine : elle est étudiée, affectée, cependant elle est naturelle & sincère. Les femmes, qui se plaignent d'être incomprises & se flattent d'être incompréhensibles, ont toujours aimé de prétendre (mais singulièrement environ les années quatre-vingt) que les mâles ne connaissent rien à leur psychologie. Qui donc y connaîtrait quelque chose? Elles-mêmes?

Non. Mais ce qui est plus certain, c'est que les « grandes personnes » ne connaissent absolument rien à la psychologie des jeunes gens.

Il le faut imputer moins à un défaut d'intelligence qu'à un défaut de mémoire, qui d'ailleurs n'est peut-être qu'une sorte de sclérose de l'intelligence. On pourrait en ce cas transposer l'un des aphorismes de nos modernes Hippocrates, &, comme ils disent que nous avons l'âge de nos artères, dire que nous avons l'âge de notre mémoire ; mais, si l'on en devait juger par le néant où, dès notre maturité venue, nous laissons tomber le souvenir de tous nos états d'âme d'enfance & de jeunesse, l'humanité ne se composerait guère que de vieillards précoces. Il y a des exceptions. Elles sont très rares; je dirais volontiers avec Malherbe :

> Et trois ou quatre seulement,
> Au nombre desquels on me range...

Je me souviens : j'avoue que j'en tire vanité. Ceux qui oublient trahissent naïvement leur

défaillance en répétant de siècle en siècle, de génération en génération : « Il n'y a plus de jeunesse ». C'est que, faute de mémoire, & par conséquent d'expérience, ils se font d'elle une idée *a priori*, à laquelle ils lui reprochent de ne pas ressembler. Ils lui attribuent des manières d'être qui ne sont pas les siennes, & même qui sont tout le contraire. Ils n'ont pas remarqué, entre autres choses, que l'on n'aperçoit qu'à la longue la frivolité, & que l'on aperçoit d'abord le sérieux de la vie. L'expression la plus naturelle à un très jeune visage est donc, à rebours de ce qu'ils croient, celle de la mélancolie & de la gravité. Les grandes personnes manquent rarement à s'en moquer, je ferais conscience d'en sourire. Je ne demandai point à Xavier pourquoi il portait la tête comme un Saint-Sacrement ; mais après lui avoir donné le bonjour le plus brusquement possible & non comme à un enfant gâté, je l'interrogeai d'un regard où je parierais bien qu'il ne put lire aucune ironique & outrageante condescendance.

— Monsieur, fit-il d'un ton assuré, ce que

je viens vous dire n'est pas nouveau ; c'est à peu près ce que je vous ai dit hier matin, mais je vous le dirai autrement, & mieux je l'espère, parce que depuis hier j'y ai beaucoup réfléchi. J'en ai toujours à votre méthode d'instruire en amusant.

— « Escobar sait un chemin de velours... », murmurai-je.

— Un travail amusant, voyez-vous, cela me semble aussi bâtard que des étrennes utiles...

— L'analogie est lointaine. Mais auriez-vous, comme les snobs, la superstition — bien française — de la dignité de l'ennui ?

— Non !

— Ou bien est-ce un reste de mysticisme ? une velléité d'ascétisme chrétien ?

La vie humble aux travaux ennuyeux & faciles
Est une œuvre de choix...

— Non, Monsieur ! Car je ne crois pas indispensable qu'un travail soit ennuyeux, & il ne me paraît pas... comment dire ?... méritoire s'il est facile. Je sentais bien que mon

instinct, qui m'avertissait obscurément de ces choses, ne me trompait pas, mais je souhaitais plus de précision, une formule plus nette, & surtout qu'un autre que moi me les dît : j'ai moins de confiance en moi que vous ne pensez. Enfin, hier, j'ai trouvé ce que je cherchais. Je l'ai trouvé dans un livre. Ce n'est pas dans *Sagesse* de Verlaine.

— Où donc ?

— C'est dans les *Souvenirs d'enfance & de jeunesse* de Renan.

— Je ne vois pas...

— Oh ! je vous ai apporté le texte !

Et il lut :

« ... Je reçus mon éducation dans un petit collège d'excellents prêtres, qui m'apprirent le latin à l'ancienne manière (c'était la bonne), c'est-à-dire avec des livres élémentaires détestables, sans méthode, presque sans grammaire, comme l'ont appris, au XVe & au XVIe siècles, Erasme & les humanistes qui, depuis l'antiquité, l'ont le mieux su. Ces dignes ecclésiastiques étaient les hommes les plus respectables du monde. Sans rien de ce qu'on appelle

maintenant. *pédagogie*, ils pratiquaient la première règle de l'éducation, qui est de ne pas trop faciliter des exercices dont le but est la difficulté vaincue... »

— Eh bien, reprit-il, qu'en dites-vous? Comme Renan (pardon, je saute deux pages, voyez), je suis « élevé par des maîtres qui renouvellent ceux de Port-Royal »; je puis me comparer à « un élève de Nicole ou de M. Hermant ». J'avoue que vous m'enseignez le français « sans méthode, presque sans grammaire, comme, au xv[e] & au xvi[e] siècles, Erasme & les humanistes ont appris le latin », & je veux bien croire que cette ancienne manière est la bonne, justement parce qu'elle est détestable. Je vois bien aussi que ce qui s'appelle *pédagogie* ne vous soucie guère; mais je ne vois pas que vous pratiquiez « la première règle de l'éducation, qui est de ne pas trop faciliter des exercices dont le but est la difficulté vaincue ».

— Vous ne sauriez croire, dis-je, mon cher Xavier, combien je suis heureux de vous entendre parler avec cette haute raison.

Le meilleur de votre discours est une citation de Renan, mais ses paroles ne jurent pas dans votre bouche, & vous y ajoutez même un surcroît de malice dont il se pourrait qu'elles n'eussent pas besoin. Il est vrai que vous me répétez aujourd'hui à peu près ce que vous m'aviez dit hier; mais voyez comme la forme emporte le fond! Hier vous parliez comme un enfant mutin; vous ne faisiez qu'une boutade, & l'on vous eût marqué trop de complaisance, si l'on avait fait semblant de vous prendre au sérieux. Aujourd'hui vous parlez comme un homme, je vous écoute avec déférence, & je ne sais plus que vous répondre; ou plutôt je ne veux pas vous répondre, la loyauté me défend de vous contredire, puisque je suis de votre avis. Tenez, parlons un peu de cette pédagogie, que vous prétendez qui ne me soucie guère. En voici le premier axiome : « Chaque fois que le maître enseigne à l'élève une chose, il lui enseigne deux choses. »

— Que diable est-ce que cela peut bien vouloir dire?

— Oui, je sais que vous n'aimez pas le style d'oracle, & vous avez raison. Je m'explique en langage chrétien. Chaque fois, mon cher Xavier, que vous faites l'acquisition d'une connaissance nouvelle, vous n'augmentez pas seulement la somme de vos connaissances, mais aussi & en même temps votre faculté de connaître. L'étude la plus humble a un double effet, qui est d'ajouter à votre savoir & de confirmer la discipline de votre esprit. Cette discipline, hélas! pèche & péchera toujours par quelque côté, mais non pas, à toute époque, par le même côté. Le péché de notre siècle est un relâchement général qui a fait perdre aux hommes le goût de s'*évertuer*. C'est au point que ce mot même, si beau & si français, est quasi tombé en désuétude.

— Je ne le lis nulle part, & jamais je ne l'écris! Mais je vous jure que je l'écrirai dorénavant, quand l'occasion se présentera.

— Faites-la naître... S'ils s'évertuaient, ils craindraient d'être dupes. Ainsi que Gaspard Hauser, les gens des villes ne les trouveraient pas malins. Ils craindraient même (ou ils le

disent) d'outrager la nature, qui obéit à la loi du moindre effort. Quoique les prodigalités inutiles dont elle nous donne l'exemple nous permettent d'en douter, je veux bien que le moindre effort soit en effet une loi de la nature physique ; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que la nature morale est régie par des lois moins commodes, que notre mérite est de nous y assujétir par un décret de notre volonté libre, & que notre gloire est même, au besoin, de les inventer ?

« Frédéric Nietzsche, qui prétendait soustraire les fils de rois à la règle vulgaire du bien & du mal, leur recommandait la pratique de l'ascétisme (au sens étymologique du mot) ; il voulait que les candidats à la super-humanité subissent, sans y être contraints par aucun impératif, des épreuves redoutables & inutiles, qui n'eussent pour objet que de les exercer à l'effort, de leur en faire goûter le plaisir superbe. Cette morale, peu chrétienne, impie, mais virile, semblerait extravagante aux hommes, & surtout aux

jeunes hommes d'à présent. Je suis charmé de voir, mon cher Xavier, que vous ne donnez pas dans leur lâche hérésie. Tout se tient, & puisque vous refusez d'arriver même à l'humble connaissance de la grammaire par un chemin de velours, c'est que vous ne craignez pas de vous évertuer.

« Je pourrais vous objecter que votre cas n'est plus tout à fait celui d'un enfant, à qui, selon ma formule sibylline, on enseigne, ou du moins l'on devrait enseigner deux choses, quand on lui en apprend une. Il ne s'agit plus pour vous que d'acquérir des connaissances qui vous manquent : votre caractère est neuf, mais achevé, votre esprit sent la nécessité d'une discipline, & vous venez de me témoigner que vous n'avez pas horreur de l'effort. La méthode d'enseignement par la joie, que M. Lancelot & moi nous avions adoptée, ne présente pas les mêmes inconvénients quand on l'applique à un élève de votre âge, & nous ne serions pas bien coupables si nous persévérions à vous rendre attrayants & faciles des exercices dont le but,

pour vous, n'est pas la difficulté vaincue. Je ferais cependant scrupule de ne pas vous donner une demi-satisfaction. Je vous ai promis hier que vous commenceriez aujourd'hui de remplir votre beau cahier. J'ai en effet dessein de vous donner un devoir, je dirais presque un pensum, mais vous savez peut-être que toute tâche, en latin, s'appelait « *pensum* », soit la quenouillée d'une fileuse ou le devoir d'un écolier.

— Non, je ne le savais pas! Quel pensum ou quel devoir me donnez-vous?

— Vous allez me copier...

— Dix fois le verbe *J'apprends la grammaire française dont je ne savais pas le premier mot?*

— Non; mais il est vrai que nous en sommes aux verbes, & vous allez m'en copier les *paradigmes*.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce mot barbare?

— Ce n'est pas un mot barbare puisque c'est un mot grec. Il signifie exemple ou modèle. On appelle « paradigme d'une

conjugaison la série des formes d'un verbe présentée en tableau ».[1]

— Je suis très fort pour les tableaux, les cadres & les accolades! s'écria Xavier. Au régiment, quand le scribe du chef ne pouvait pas s'en tirer, c'est à moi qu'il s'adressait.

— Nous n'abuserons pas, dis-je, de tous ces enjolivements. Je ne vous demande pas des paradigmes qui ressemblent à des tables de multiplication ; l'essentiel est qu'ils se lisent clairement & qu'ils soient corrects. Savez-vous combien je vous demanderai de paradigmes?

— Je me rappelle qu'il y a quatre conjugaisons...

— *Etre* & *avoir* peuvent-ils être assimilés à l'une de ces quatre conjugaisons?

— Très vaguement.

— Ou point du tout.

— Soit donc six paradigmes.

— Je présume, dis-je, que vous n'aurez pas trop de toute la matinée & de toute

(1) Définition de Littré.

l'après-midi pour faire un devoir si long. Quand nous aurons vos modèles sous les yeux & que, rien qu'en les copiant, vous les aurez appris, je vous donnerai quelques explications & quelques notions de surcroît. Mais pour ne pas faire votre besogne trop machinalement, il faut d'abord que vous sachiez au moins ce que c'est qu'un verbe. Le savez-vous ?

— Je ne saurai peut-être pas le dire en termes techniques ; mais je ne puis d'autre part ignorer positivement ce que c'est qu'un verbe, s'il est une création naturelle de l'esprit humain, et si j'ai l'esprit fait comme tout le monde.

— Dites-moi donc ce que vous en croyez savoir, non pas en termes techniques, mais naïvement.

— Eh bien, lorsque l'on a prononcé le nom de la personne ou de la chose qui, sujet ou régime, est le sujet de la conversation, l'on n'a rien fait que la nommer ; il reste à dire ce qu'elle est, ou ce qu'elle fait ou ce que d'autres lui font. J'imagine que c'est le rôle du verbe.

— Vous imaginez fort bien, & votre réponse est si complète que non seulement elle définit le verbe, mais toutes les différentes sortes de verbes. Ce mot, le mot par excellence (vous n'ignorez pas sans doute que *mot* & *verbe* sont synonymes), ce mot indique soit l'état du sujet, soit l'action dont le sujet est l'agent, ou encore l'action qu'il souffre... Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus long pour le moment, vous pouvez vous mettre à vos paradigmes.

Xavier était si impatient de s'asseoir devant une table & de noircir son cahier que, s'il n'eût craint de fâcher M. Lancelot, il eût commencé son devoir chez moi. Il ne le fit point, par délicatesse, mais il me témoigna de toutes les manières que ma lenteur à m'accommoder lui donnait sur les nerfs terriblement. Il s'était mis à califourchon sur une chaise, juste vis-à-vis de moi, il agitait ses jambes, & me considérait tantôt avec une féroce ironie, tantôt avec une injurieuse pitié.

— Vous auriez beau, dit-il, passer trois heures chaque jour à votre toilette, & moi

rester trois jours sans faire la mienne, j'aurais *tout de même* trente-cinq ans de moins que vous.

— Parlez mieux, lui dis-je. *Tout de même* signifie *de même* & ne signifie pas *nonobstant.*

— Nous ne sommes pas en classe !

— Pas encore.

Il haussa les épaules.

— Je suis prêt, dis-je.

— Ce n'est pas trop tôt !

Il marcha, jusque chez M. Lancelot, d'un tel train, que j'avais peine à le suivre. Nous trouvâmes l'excellent homme sur le pas de sa porte, déjà inquiet de notre retard, & qui nous guettait.

— Monsieur, lui dit Xavier sans prendre le temps de souffler, je ne veux pas vous priver de ma compagnie : je vais descendre mes cahiers, mes livres et mon stylo, et je m'installerai sur la table du jardin ; vous me regarderez si cela vous amuse, mais vous aurez la bonté de ne pas ouvrir la bouche. Le plus léger bruit me fait perdre le fil de mes idées. Je dois copier six paradigmes d'ici à ce soir.

— Six paradigmes ? fit M. Lancelot étonné.

— Oui, *avoir*, *être*, & les quatre conjugaisons.

M. Lancelot se tourna vers moi & me demanda d'un ton sévère si j'avais au moins enseigné à notre élève quelle sorte de mot est le verbe.

— Il serait curieux, répondis-je avec hauteur, que je n'y eusse point songé.

— J'imagine, poursuivit M. Lancelot, que vous lui avez également appris ce qu'est une voix, un mode & un temps ?

— A quoi bon si vite ? balbutiai-je.

— Mais, Monsieur, afin qu'il ne copie pas sans comprendre ce qu'il copie.

— Eh bien, Monsieur, dis-je, de mauvaise humeur (parce que j'avais tort), apprenez-lui donc dès ce matin, si vous le jugez à propos, ce que j'avais cru pouvoir sans inconvénient remettre à demain.

— Dépêchez-vous, dit Xavier.

M. Lancelot fut bref, mais ne se hâta nullement.

— On distingue trois formes ou voix, dit-il, l'active, comme *j'aime*, la passive comme *je suis aimé*, & la pronominale comme *je me repens*.

— N'oubliez-vous pas la voix neutre? interrompit Xavier.

— Non, Monsieur, je ne l'oublie pas, répondit M. Lancelot, attendu qu'un verbe neutre est un verbe à la voix active, qui n'a pas de régime, du moins de régime direct, comme *je pars, je marche,* ou *je nuis* à mon prochain.

— Bon!

— Le verbe, reprit M. Lancelot, peut exprimer simplement la réalité actuelle d'un fait, ou la condition, ou la possibilité, ou encore une volonté impérative de la personne qui parle, que ce fait s'accomplisse.

— Une volonté impérative?... dit Xavier. Alors, c'est l'impératif?

— Oui. Les autres modes sont l'indicatif, le conditionnel & le subjonctif : « *J'étudie* la grammaire française... *Je l'étudierais* avec moins de plaisir si on me l'enseignait plus

méthodiquement... Je souhaite que ce travail agréable *ne soit* pas complètement inutile... » A ces quatre modes il faut joindre l'infinitif, qui est une sorte de nom, & le participe qui est une sorte d'adjectif... Devinez-vous combien il y a de temps?

— Parbleu! trois, dit Xavier : le présent, le passé et le futur.

— N'y a-t-il point plusieurs passés & plusieurs futurs?

— Ah! oui... simples ou composés...

— C'est cela même. Les temps composés sont formés du verbe que l'on conjugue & de l'un des deux verbes auxiliaires, qui sont... ?

— *Avoir* & *être*.

— Enfin, Monsieur, comment marquez-vous le temps, le mode ou la personne?

— En changeant la terminaison ou la désinence du verbe.

— C'est précisément ce qui s'appelle conjuguer... Vous ne savez pas tout, mais vous savez maintenant ce qu'il faut pour copier avec fruit vos six paradigmes. Mettez-vous à votre besogne. Nous vous regarderons & je

vous promets que nous serons bien sages tous les deux.

Je connais peu de spectacles si touchants que celui d'un jeune homme turbulent & joueur, qui prend intérêt à un travail de plume au point de garder plusieurs heures durant devant sa table le silence, l'immobilité d'un fakir. J'admirais sincèrement l'application de Xavier. Son bavardage & ses saillies me manquèrent, à la longue. Moins raisonnable que lui, j'essayai deux ou trois fois de divertir son attention : il me lançait des regards furieux. Le déjeuner fut assez morne ; il semblait absorbé, en proie à une idée fixe. Nous ne pûmes l'empêcher de reprendre ses écritures dès le café. L'après-midi fut assommante. J'envoyais les verbes à tous les diables. Je n'osais même pas m'approcher de Xavier & regarder par-dessus son épaule si sa besogne avançait. Le soleil était déjà bas quand il s'écria tout d'un coup :

— J'ai fini ! Il était temps. Cinq minutes de plus, j'avais la crampe de l'écrivain.

Il me remit son cahier & partit en courant

à travers le jardin, sans nous inviter à le suivre. Nous aurions préféré, moi du moins, courir derrière lui ; mais notre dignité, autant que l'âge, nous l'interdisait ; nous nous consolâmes en admirant les six paradigmes qu'il avait transcrits fidèlement & sans faute, d'après la troisième année de grammaire de MM. Larive & Fleury. Il avait choisi cette grammaire plutôt que celle de MM. Noël & Chapsal, parce que les tableaux des verbes y sont encadrés & qu'il brûlait de nous montrer ses talents de sergent-major.

Je hasarde de reproduire ici (sauf l'autographe) son chef-d'œuvre, dussent les auteurs originaux me réclamer des droits ; mais les verbes français ne sont-ils pas tombés depuis longtemps dans le domaine public ? On peut même juger que le public en abuse. Nous n'avons pas, en France, le sentiment de la propriété collective. Ah ! que ne sommes-nous en Suisse ? Il est vrai que, pour le langage, cela pourrait présenter d'autres inconvénients.

VERBE AUXILIAIRE AVOIR

MODE INDICATIF

Présent

J'	ai.
Tu	as.
Il ou elle	a.
Nous	avons.
Vous	avez.
Ils ou elles	ont.

Imparfait

J'	avais.
Tu	avais.
Il ou elle	avait.
Nous	avions.
Vous	aviez.
Ils ou elles	avaient.

Passé Défini

J'	eus.
Tu	eus.
Il ou elle	eut.
Nous	eûmes.
Vous	eûtes.
Ils ou elles	eurent.

Passé Indéfini

J'ai	eu.
Tu as	eu.
Il ou elle a	eu.
Nous avons	eu.
Vous avez	eu.
Ils ou elles ont	eu.

Passé Antérieur

J'eus	eu.
Tu eus	eu.
Il ou elle eut	eu.
Nous eûmes	eu.
Vous eûtes	eu.
Ils ou elles eurent	eu.

Plus-que-Parfait

J'avais	eu.
Tu avais	eu.
Il ou elle avait	eu.
Nous avions	eu.
Vous aviez	eu.
Ils ou elles avaient	eu.

Futur		*Futur Antérieur*	
J'	aurai.	J'aurai	eu.
Tu	auras.	Tu auras	eu.
Il ou elle	aura.	Il ou elle aura	eu.
Nous	aurons.	Nous aurons	eu.
Vous	aurez.	Vous aurez	eu.
Ils ou elles	auront.	Ils ou elles auront	eu.

MODE CONDITIONNEL

Présent ou Futur		*Passé (1re forme)*	
J'	aurais.	J'aurais	eu.
Tu	aurais.	Tu aurais	eu.
Il ou elle	aurait.	Il ou elle aurait	eu.
Nous	aurions.	Nous aurions	eu.
Vous	auriez.	Vous auriez	eu.
Ils ou elles	auraient.	Ils ou elles auraient	eu.

Passé (2e forme)

J'eusse	eu.	Nous eussions	eu.
Tu eusses	eu.	Vous eussiez	eu.
Il ou elle eût	eu.	Ils ou elles eussent	eu.

MODE IMPÉRATIF

Présent ou Futur

Sing. 2e pers. Aie.
Plur. 1re pers. Ayons.
Plur. 2e pers. Ayez.

MODE SUBJONCTIF

Présent ou Futur		*Passé*	
Que j'	aie.	Que j'aie	eu.
Que tu	aies.	Que tu aies	eu.
Qu'il ou qu'elle	ait.	Qu'il ou qu'elle ait	eu.
Que nous	ayons.	Que nous ayons	eu.
Que vous	ayez.	Que vous ayez	eu.
Qu'ils ou qu'elles	aient.	Qu'ils ou qu'elles aient	eu.

Imparfait		*Plus-que-Parfait*	
Que j'	eusse.	Que j'eusse	eu
Que tu	eusses.	Que tu eusses	eu.
Qu'il ou qu'elle	eût.	Qu'il ou qu'elle eût	eu.
Que nous	eussions.	Que nous eussions	eu.
Que vous	eussiez.	Que vous eussiez	eu.
Qu'ils ou qu'elles	eussent.	Qu'ils ou qu'elles eussent	eu.

MODE INFINITIF

Présent ou Futur	*Passé*
Avoir.	Avoir eu.

MODE PARTICIPE

Présent	*Passé*
Ayant.	Eu, eue, ayant eu.

VERBE AUXILIAIRE ÊTRE

MODE INDICATIF

Présent

Je	suis.
Tu	es.
Il ou elle	est.
Nous	sommes.
Vous	êtes.
Ils ou elles	sont.

Passé Indéfini

J'ai	été.
Tu as	été.
Il ou elle a	été.
Nous avons	été.
Vous avez	été.
Ils ou elles ont	été.

Imparfait

J'	étais.
Tu	étais.
Il ou elle	était.
Nous	étions.
Vous	étiez.
Ils ou elles	étaient.

Passé Antérieur

J'eus	été.
Tu eus	été.
Il ou elle eut	été.
Nous eûmes	été.
Vous eûtes	été.
Ils ou elles eurent	été.

Passé Défini

Je	fus.
Tu	fus.
Il ou elle	fut.
Nous	fûmes.
Vous	fûtes.
Ils ou elles	furent.

Plus-que-Parfait

J'avais	été.
Tu avais	été.
Il ou elle avait	été.
Nous avions	été.
Vous aviez	été.
Ils ou elles avaient	été.

Futur		*Futur Antérieur*	
Je	serai.	J'aurai	été.
Tu	seras.	Tu auras	été.
Il ou elle	sera.	Il ou elle aura	été.
Nous	serons.	Nous aurons	été.
Vous	serez.	Vous aurez	été.
Ils ou elles	seront.	Ils ou elles auront	été.

MODE CONDITIONNEL

Présent ou Futur		*Passé (1re forme)*	
Je	serais.	J'aurais	été.
Tu	serais.	Tu aurais	été.
Il ou elle	serait.	Il ou elle aurait	été.
Nous	serions.	Nous aurions	été.
Vous	seriez.	Vous auriez	été.
Ils ou elles	seraient.	Ils ou elles auraient	été.

Passé (2e forme)

J'eusse	été.	Nous eussions	été.
Tu eusses	été.	Vous eussiez	été.
Il ou elle eût	été.	Ils ou elles eussent	été.

MODE IMPÉRATIF

Présent ou Futur

Sing. 2e pers. Sois.
Plur. 1re pers. Soyons.
Plur. 2e pers. Soyez.

MODE SUBJONCTIF

Présent ou Futur		*Passé*	
Que je	sois.	Que j'aie	été.
Que tu	sois.	Que tu aies	été.
Qu'il ou qu'elle	soit.	Qu'il ou qu'elle ait	été.
Que nous	soyons.	Que nous ayons	été.
Que vous	soyez.	Que vous ayez	été.
Qu'ils ou qu'elles	soient.	Qu'ils ou qu'elles aient	été.

Imparfait		*Plus-que-Parfait*	
Que je	fusse.	Que j'eusse	été.
Que tu	fusses.	Que tu eusses	été.
Qu'il ou qu'elle	fût.	Qu'il ou qu'elle eût	été.
Que nous	fussions.	Que nous eussions	été.
Que vous	fussiez.	Que vous eussiez	été.
Qu'ils ou qu'elles	fussent.	Qu'ils ou qu'elles eussent	été.

MODE INFINITIF

Présent ou Futur	*Passé*
Être.	Avoir été.

MODE PARTICIPE

Présent	*Passé*
Étant.	Été, ayant été.

Première conjugaison

VERBE AIMER. — RADICAL AIM.

MODE INDICATIF

Présent

J' aim *e*.
Tu aim *es*.
Il aim *e*.
Nous aim *ons*.
Vous aim *ez*.
Ils aim *ent*.

Imparfait

J' aim *ais*.
Tu aim *ais*.
Il aim *ait*.
Nous aim *ions*.
Vous aim *iez*.
Ils aim *aient*.

Passé Défini

J' aim *ai*.
Tu aim *as*.
Il aim *a*.
Nous aim *âmes*.
Vous aim *âtes*.
Ils aim *èrent*.

Passé Indéfini

J'ai aim *é*.
Tu as aim *é*.
Il a aim *é*.
Nous avons aim *é*.
Vous avez aim *é*.
Ils ont aim *é*.

Passé Antérieur

J'eus aim *é*.
Tu eus aim *é*.
Il eut aim *é*.
Nous eûmes aim *é*.
Vous eûtes aim *é*.
Ils eurent aim *é*.

Plus-que-Parfait

J'avais aim *é*.
Tu avais aim *é*.
Il avait aim *é*.
Nous avions aim *é*.
Vous aviez aim *é*.
Ils avaient aim *é*.

Futur		*Futur Antérieur*	
J' aimer *ai.*		J'aurai	aim *é.*
Tu aimer *as.*		Tu auras	aim *é.*
Il aimer *a.*		Il aura	aim *é.*
Nous aimer *ons.*		Nous aurons	aim *é.*
Vous aimer *ez.*		Vous aurez	aim *é.*
Ils aimer *ont.*		Ils auront	aim *é.*

MODE CONDITIONNEL

Présent ou Futur		*Passé (1re forme)*	
J' aimer *ais.*		J'aurais	aim *é.*
Tu aimer *ais.*		Tu aurais	aim *é.*
Il aimer *ait.*		Il aurait	aim *é.*
Nous aimer *ions.*		Nous aurions	aim *é.*
Vous aimer *iez.*		Vous auriez	aim *é.*
Ils aimer *aient.*		Ils auraient	aim *é.*

Passé (2e forme)

J'eusse	aim *é.*	Nous eussions	aim *é.*
Tu eusses	aim *é.*	Vous eussiez	aim *é.*
Il eût	aim *é.*	Ils eussent	aim *é.*

MODE IMPÉRATIF

Présent ou Futur

Sing. 2e pers. Aim *e.*
Plur. 1re pers. Aim *ons.*
Plur. 2e pers. Aim *ez.*

MODE SUBJONCTIF

Présent ou Futur		*Passé*	
Que j'	aim *e.*	Que j'aie	aim *é.*
Que tu	aim *es.*	Que tu aies	aim *é.*
Qu'il	aim *e.*	Qu'il ait	aim *é.*
Que nous	aim *ions.*	Que nous ayons	aim *é.*
Que vous	aim *iez.*	Que vous ayez	aim *é.*
Qu'ils	aim *ent.*	Qu'ils aient	aim *é.*

Imparfait		*Plus-que-Parfait*	
Que j'	aim *asse.*	Que j'eusse	aim *é.*
Que tu	aim *asses.*	Que tu eusses	aim *é.*
Qu'il	aim *ât.*	Qu'il eût	aim *é.*
Que nous	aim *assions.*	Que nous eussions	aim *é.*
Que vous	aim *assiez.*	Que vous eussiez	aim *é.*
Qu'ils	aim *assent.*	Qu'ils eussent	aim *é.*

MODE INFINITIF

Présent ou Futur	*Passé*
Aim *er.*	Avoir aim *é.*

MODE PARTICIPE

Présent	*Passé*
Aim *ant.*	Aim *é*, aim *ée*, ayant aim *é.*

Deuxième conjugaison

VERBE FINIR. — RADICAL FIN.

MODE INDICATIF

Présent

Je fin *is.*
Tu fin *is.*
Il fin *it.*
Nous fin *issons.*
Vous fin *issez.*
Ils fin *issent.*

Passé Indéfini

J'ai fin *i.*
Tu as fin *i.*
Il a fin *i.*
Nous avons fin *i.*
Vous avez fin *i.*
Ils ont fin *i.*

Imparfait

Je fin *issais.*
Tu fin *issais.*
Il fin *issait.*
Nous fin *issions.*
Vous fin *issiez.*
Ils fin *issaient.*

Passé Antérieur

J'eus fin *i.*
Tu eus fin *i.*
Il eut fin *i.*
Nous eûmes fin *i.*
Vous eûtes fin *i.*
Ils eurent fin *i.*

Passé Défini

Je fin *is.*
Tu fin *is.*
Il fin *it.*
Nous fin *îmes.*
Vous fin *îtes.*
Ils fin *irent.*

Plus-que-Parfait

J'avais fin *i.*
Tu avais fin *i.*
Il avait fin *i.*
Nous avions fin *i.*
Vous aviez fin *i.*
Ils avaient fin *i.*

Futur		*Futur Antérieur*	
Je	finir *ai.*	J'aurai	fin *i.*
Tu	finir *as.*	Tu auras	fin *i.*
Il	finir *a.*	Il aura	fin *i.*
Nous	finir *ons.*	Nous aurons	fin *i.*
Vous	finir *ez.*	Vous aurez	fin *i.*
Ils	finir *ont.*	Ils auront	fin *i.*

MODE CONDITIONNEL

Présent ou Futur		*Passé (1re forme)*	
Je	finir *ais.*	J'aurais	fin *i.*
Tu	finir *ais.*	Tu aurais	fin *i.*
Il	finir *ait.*	Il aurait	fin *i.*
Nous	finir *ions.*	Nous aurions	fin *i.*
Vous	finir *iez.*	Vous auriez	fin *i.*
Ils	finir *aient.*	Ils auraient	fin *i.*

Passé (2e forme)

J'eusse	fin *i.*	Nous eussions	fin *i.*
Tu eusses	fin *i.*	Vous eussiez	fin *i.*
Il eût	fin *i.*	Ils eussent	fin *i.*

MODE IMPÉRATIF

Présent ou Futur

Sing. 2e pers. Fin *is.*
Plur. 1re pers. Fin *issons.*
Plur. 2e pers. Fin *issez.*

MODE SUBJONCTIF

Présent ou Futur		*Passé*	
Que je	fin *isse.*	Que j'aie	fin *i.*
Que tu	fin *isses.*	Que tu aies	fin *i.*
Qu'il	fin *isse.*	Qu'il ait	fin *i.*
Que nous	fin *issions.*	Que nous ayons	fin *i.*
Que vous	fin *issiez.*	Que vous ayez	fin *i.*
Qu'ils	fin *issent.*	Qu'ils aient	fin *i.*

Imparfait		*Plus-que-Parfait*	
Que je	fin *isse.*	Que j'eusse	fin *i.*
Que tu	fin *isses.*	Que tu eusses	fin *i.*
Qu'il	fin *ît.*	Qu'il eût	fin *i.*
Que nous	fin *issions.*	Que nous eussions	fin *i.*
Que vous	fin *issiez.*	Que vous eussiez	fin *i.*
Qu'ils	fin *issent.*	Qu'ils eussent	fin *i.*

MODE INFINITIF

Présent ou Futur	*Passé*
Fin *ir.*	Avoir fin *i.*

MODE PARTICIPE

Présent	*Passé*
Fin *issant.*	Fin *i,* fin *ie,* ayant fin *i.*

VERBE RECEVOIR. — RADICAL RECEV.

MODE INDICATIF

Présent

Je reçoi *s.*
Tu reçoi *s.*
Il reçoi *t.*
Nous recev *ons.*
Vous recev *ez.*
Ils reçoiv *ent.*

Passé Indéfini

J'ai reç *u.*
Tu as reç *u.*
Il a reç *u.*
Nous avons reç *u.*
Vous avez reç *u.*
Ils ont reç *u.*

Imparfait

Je recev *ais.*
Tu recev *ais.*
Il recev *ait.*
Nous recev *ions.*
Vous recev *iez.*
Ils recev *aient.*

Passé Antérieur

J'eus reç *u.*
Tu eus reç *u.*
Il eut reç *u.*
Nous eûmes reç *u.*
Vous eûtes reç *u.*
Ils eurent reç *u.*

Passé Défini

Je reç *us.*
Tu reç *us.*
Il reç *ut.*
Nous reç *ûmes.*
Vous reç *ûtes.*
Ils reç *urent.*

Plus-que-Parfait

J'avais reç *u.*
Tu avais reç *u.*
Il avait reç *u.*
Nous avions reç *u.*
Vous aviez reç *u.*
Ils avaient reç *u.*

Futur		*Futur Antérieur*	
Je	recevr *ai.*	J'aurai	reç *u.*
Tu	recevr *as.*	Tu auras	reç *u.*
Il	recevr *a.*	Il aura	reç *u.*
Nous	recevr *ons.*	Nous aurons	reç *u.*
Vous	recevr *ez.*	Vous aurez	reç *u.*
Ils	recevr *ont.*	Ils auront	reç *u.*

MODE CONDITIONNEL

Présent ou Futur		*Passé (1re forme)*	
Je	recevr *ais.*	J'aurais	reç *u.*
Tu	recevr *ais.*	Tu aurais	reç *u.*
Il	recevr *ait.*	Il aurait	reç *u.*
Nous	recevr *ions.*	Nous aurions	reç *u.*
Vous	recevr *iez.*	Vous auriez	reç *u.*
Ils	recevr *aient.*	Ils auraient	reç *u.*

Passé (2e forme)

J'eusse	reç *u.*	Nous eussions	reç *u.*
Tu eusses	reç *u.*	Vous eussiez	reç *u.*
Il eût	reç *u.*	Ils eussent	reç *u.*

MODE IMPÉRATIF

Présent ou Futur

Sing. 2e pers. Reç *ois.*
Plur. 1re pers. Recev *ons.*
Plur. 2e pers. Recev *ez.*

MODE SUBJONCTIF

Présent ou Futur			*Passé*		
Que je	reçoiv	*e.*	Que j'aie	reç	*u.*
Que tu	reçoiv	*es.*	Que tu aies	reç	*u.*
Qu'il	reçoiv	*e.*	Qu'il ait	reç	*u.*
Que nous	recev	*ions.*	Que nous ayons	reç	*u.*
Que vous	recev	*iez.*	Que vous ayez	reç	*u.*
Qu'ils	reçoiv	*ent.*	Qu'ils aient	reç	*u.*

Imparfait			*Plus-que-Parfait*		
Que je	reç	*usse.*	Que j'eusse	reç	*u.*
Que tu	reç	*usses.*	Que tu eusses	reç	*u.*
Qu'il	reç	*ût.*	Qu'il eût	reç	*u.*
Que nous	reç	*ussions.*	Que nous eussions	reç	*u.*
Que vous	reç	*ussiez.*	Que vous eussiez	reç	*u.*
Qu'ils	reç	*ussent.*	Qu'ils eussent	reç	*u.*

MODE INFINITIF

Présent ou Futur	*Passé*
Recev *oir.*	Avoir reç *u.*

MODE PARTICIPE

Présent	*Passé*
Recev *ant.*	Reç *u*, reç *ue*, ayant reç *u.*

Quatrième conjugaison

VERBE ROMPRE. — RADICAL ROMP.

MODE INDICATIF

Présent			*Passé Indéfini*		
Je	romp	*s.*	J'ai	romp	*u.*
Tu	romp	*s.*	Tu as	romp	*u.*
Il	romp	*t.*	Il a	romp	*u.*
Nous	romp	*ons.*	Nous avons	romp	*u.*
Vous	romp	*ez.*	Vous avez	romp	*u.*
Ils	romp	*ent.*	Ils ont	romp	*u.*

Imparfait			*Passé Antérieur*		
Je	romp	*ais.*	J'eus	romp	*u.*
Tu	romp	*ais.*	Tu eus	romp	*u.*
Il	romp	*ait.*	Il eut	romp	*u.*
Nous	romp	*ions.*	Nous eûmes	romp	*u.*
Vous	romp	*iez.*	Vous eûtes	romp	*u.*
Ils	romp	*aient.*	Ils eurent	romp	*u.*

Passé Défini			*Plus-que-Parfait*		
Je	romp	*is.*	J'avais	romp	*u.*
Tu	romp	*is.*	Tu avais	romp	*u.*
Il	romp	*it.*	Il avait	romp	*u.*
Nous	romp	*îmes.*	Nous avions	romp	*u.*
Vous	romp	*îtes.*	Vous aviez	romp	*u.*
Ils	romp	*irent.*	Ils avaient	romp	*u.*

Futur		*Futur Antérieur*	
Je	rompr *ai.*	J'aurai	romp *u.*
Tu	rompr *as.*	Tu auras	romp *u.*
Il	rompr *a.*	Il aura	romp *u.*
Nous	rompr *ons.*	Nous aurons	romp *u.*
Vous	rompr *ez.*	Vous aurez	romp *u.*
Ils	rompr *ont.*	Ils auront	romp *u.*

MODE CONDITIONNEL

Présent ou Futur		*Passé (1re forme)*	
Je	rompr *ais.*	J'aurais	romp *u.*
Tu	rompr *ais.*	Tu aurais	romp *u.*
Il	rompr *ait.*	Il aurait	romp *u.*
Nous	rompr *ions.*	Nous aurions	romp *u.*
Vous	rompr *iez.*	Vous auriez	romp *u.*
Ils	rompr *aient.*	Ils auraient	romp *u.*

Passé (2e forme)

J'eusse	romp *u.*	Nous eussions	romp *u.*
Tu eusses	romp *u.*	Vous eussiez	romp *u.*
Il eût	romp *u.*	Ils eussent	romp *u.*

MODE IMPÉRATIF

Présent ou Futur

Sing. 2e pers. Romp *s.*
Plur. 1re pers. Romp *ons.*
Plur. 2e pers. Romp *ez.*

MODE SUBJONCTIF

Présent ou Futur			*Passé*		
Que je	romp	*e.*	Que j'aie	romp	*u.*
Que tu	romp	*es.*	Que tu aies	romp	*u.*
Qu'il	romp	*e.*	Qu'il ait	romp	*u.*
Que nous	romp	*ions.*	Que nous ayons	romp	*u.*
Que vous	romp	*iez.*	Que vous ayez	romp	*u.*
Qu'ils	romp	*ent.*	Qu'ils aient	romp	*u.*

Imparfait			*Plus-que-Parfait*		
Que je	romp	*isse.*	Que j'eusse	romp	*u.*
Que tu	romp	*isses.*	Que tu eusses	romp	*u.*
Qu'il	romp	*ît.*	Qu'il eût	romp	*u.*
Que nous	romp	*issions.*	Que nous eussions	romp	*u.*
Que vous	romp	*issiez.*	Que vous eussiez	romp	*u.*
Qu'ils	romp	*issent.*	Qu'ils eussent	romp	*u.*

MODE INFINITIF

Présent ou Futur	*Passé*
Romp *re.*	Avoir romp *u.*

MODE PARTICIPE

Présent	*Passé*
Romp *ant.*	Romp *u*, romp *ue*, ayant romp *u.*

On se fatigue de tout, même de l'attendrissement, & nous commencions de trouver longue l'absence de Xavier, malgré la relique naïve qu'il avait laissée entre nos mains pour nous faire penser à lui. Mes yeux ne pouvaient plus se fixer sur ses paradigmes, pour la raison qu'à force de les regarder je les avais appris par cœur & je fermais instinctivement les paupières pour me les réciter. Je savais présentement les verbes comme je ne les avais jamais sus.

Notre élève ne reparut qu'à l'heure juste du dîner. Il ne s'annonça point, selon son protocole habituel, en conjuguant le verbe *vouloir* & en nous intimant l'ordre de nous mettre à table sans délai. Il se glissa dans le salon, ne nous dit ni bonjour, ni bonsoir, évita de se faire remarquer, & parut craindre qu'on ne le grondât pour sa longue absence. Il devait pourtant savoir à quoi s'en tenir sur notre incapacité de gronder. Sa mine était recueillie ; je ne pus me défendre de lui demander en riant s'il revenait de la Thébaïde, si les verbes avaient été le sujet de sa

pieuse méditation, & s'il n'avait pas eu à ce propos une crise de mysticisme grammatical.

— Non, Monsieur, me répondit-il gaiement (dès que je l'eus remis en confiance), mais il est vrai que j'ai fait l'école buissonnière, au sens propre du mot.

— C'est-à-dire?

— Que j'ai battu les buissons, mais que j'ai appris ma leçon en les battant. Je vous ai laissé ma copie, mais j'avais emporté le modèle, quoique j'aie horreur de mettre dans les poches de mes vestons des bouquins qui les déforment... Maintenant, Monsieur, je sais mes deux verbes auxiliaires & mes quatre conjugaisons im-per-tur-ba-ble-ment.

— Moi aussi, dis-je.

— Je les sais même, poursuivit Xavier, si imperturbablement qu'il me vient des scrupules. Je crains de les avoir appris comme un perroquet.

— L'essentiel, dis-je, est que vous les sachiez.

— Monsieur, dit Xavier, c'est qu'il me souvient d'avoir lu dans les journaux des

articles où certaines personnes compétentes critiquaient cette façon d'apprendre. On soutenait que les jeunes élèves ne sont point des machines, mais des créatures intelligentes, pourvues d'un corps & d'une âme, sans compter l'esprit et le cœur, & que c'est outrager en leur personne la dignité humaine que de les enseigner machinalement.

— Comme beaucoup de doctrines modernes, interrompit M. Lancelot, celle-ci semble partir d'une bonne intention & d'un principe juste; mais elle accuse moins de raison que de vanité, &, prise à la rigueur, elle serait impraticable ou pernicieuse. Vous m'accorderez, mon cher enfant, que je n'ai pas coutume d'outrager la dignité humaine. Mais le respect que j'ai pour elle ne m'aveugle pas & ne m'empêchera jamais d'avouer que certains ressorts de notre esprit même sont des pièces de mécanique, ni plus ni moins. Nous avons des parties de machine, entre autres tout le fond de notre mémoire. Il est des éléments de la connaissance que nous devons posséder comme vous dites que

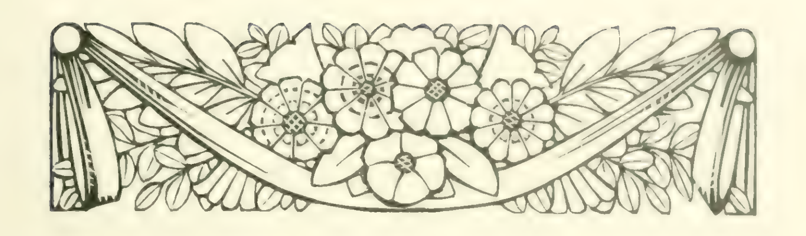
vous possédez maintenant les verbes français. Notre dédaigneuse intelligence a besoin de ce terrain solide ; sinon elle chopperait à tous les pas. Ce qu'on nomme *psittacisme* a du bon. Rappelez-vous, cher Xavier, la pensée de notre Blaise Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête, & le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête ». Le même accident menace qui ne sait ou ne veut, à l'occasion, faire le perroquet.

— Je suis entièrement, dis-je, de l'avis de M. Lancelot. J'ajoute que le psittacisme n'est funeste qu'aux perroquets sans espérance, & n'a même rien de désobligeant pour ceux qui ne sont ni anges ni bêtes, ou les deux ensemble, comme vous. Aussi je gagerais que tout en apprenant de la plus stupide façon du monde les quatre conjugaisons et les deux auxiliaires, vous n'avez pas laissé de faire vos petites réflexions. Je vous prie de nous les communiquer. Elles nous seront bien plus utiles que les vieilles formules sacramentelles des grammairiens, qui depuis trois cents ans se copient les uns les autres. Elles nous révé-

leront ce qu'un homme de ce temps-ci & de votre âge sait ou ignore de ce chapitre, & sur quoi l'on doit plus insister. Enfin, une fois de plus, c'est vous qui ferez la leçon.

— Monsieur, dit Xavier, je veux bien, mais demain s'il vous plaît. Je suis un peu fatigué. J'ai besoin de dormir aussitôt après dîner; pour me reposer d'abord; & puis, pour mettre mes idées en ordre. Pendant mon sommeil, elles se rangent toutes seules, je n'y suis pour rien. Heureusement! Car, si je m'en mêlais, ce serait plutôt pour tout mettre sens dessus dessous.





VIII

L'ENTRETIEN, qui n'était que suspendu, fut repris dès le lendemain matin, non point chez moi, où Xavier était venu me chercher comme d'habitude, mais seulement lorsque nous fûmes en présence de M. Lancelot. L'écolier plein de zèle voulut d'abord nous conjuguer les six verbes & nous ne crûmes pas devoir lui refuser ce plaisir ; mais quand il eut récité sa leçon, sans faute (dont je le complimentai), je lui dis :

— Vous venez de faire le perroquet, dans la mesure où, comme vous l'expliquait hier

M. Lancelot, le psittacisme est permis & utile. Plus serait trop. Montrez-nous maintenant si votre esprit de finesse est égal à votre mémoire et faites-nous part des remarques ingénieuses que vos paradigmes vous ont suggérées.

— Monsieur, me dit-il, elles ne sont pas toutes de moi. J'ai un peu triché. J'ai lu dans le livre ce qui est avant les modèles & après. Je ne voudrais pas me faire honneur d'observations que j'emprunte à l'auteur ; cependant, que les unes m'aient été indifférentes, que les autres m'aient frappé & que je les aie retenues, cela doit être significatif, comme vous disiez hier soir.

— En effet, & c'est le motif pourquoi je vous interroge si curieusement.

— Eh bien, Monsieur, j'ai appris avec indifférence que les verbes de la première conjugaison sont au nombre d'environ trois mille six cents, ceux de la deuxième au nombre de trois cent cinquante, les verbes de la troisième conjugaison & de la quatrième beaucoup moins nombreux ; car, vous connaissez

mes opinions politiques, je n'ai pas la superstition de l'égalité, & cette inégalité-ci en particulier ne me semble point choquante ni scandaleuse. Mais je n'ai pu apprendre sans émotion que les deux dernières sont appelées conjugaisons mortes, les deux premières vivantes, & que la toute première est encore beaucoup plus vivante que la seconde.

— Et pourquoi, cher Xavier, les affuble-t-on de ces épithètes?

— Ne le savez-vous pas, mon maître? Parce que tous les verbes nouveaux qu'on fabrique sont de la première ou de la deuxième conjugaison, surtout de la première, & que les deux autres, non seulement ne s'enrichissent pas, mais s'appauvrissent de jour en jour. Il paraît, Monsieur, que tous les verbes en *oir* ou en *re* qui ont de vagues synonymes en *er* sont supplantés par eux. On ne dit plus *faillir,* qui était si joli...

— Sauf quand on disait au futur je *faillirai* pour je *faudrai.*

— ... On dit *manquer*. On dit *fermer* de préférence à *clore,* ou même *clôturer*.

— Quelle horreur!

— Monsieur, croiriez-vous que l'auteur de la grammaire savante & à la fois moderne où j'ai lu ces belles choses a l'impudence d'ajouter que *solutionner* remplace *résoudre* & qu'on ne dira bientôt plus *émouvoir*, mais *émotionner?*

— Je le crois sans peine, si la grammaire dont vous me parlez est à la fois moderne & savante. Mais puis-je vous demander pourquoi vous avez été si ému — je n'ose dire *émotionné* — d'apprendre que, sur quatre conjugaisons, il n'en reste plus guère que deux qui vivent?

— Monsieur, parce que, à ce train-là, il n'en restera bientôt qu'une, & il me semble qu'alors nous serons, quant au langage, tout pareils à des nègres.

— Pour l'amour du français, mon cher Xavier, je vous embrasserais, si je pensais que cela vous pût faire le moindre plaisir.

M. Lancelot nous interrompit.

— Puisque Xavier, dit-il, écrira & qu'il aspire à le faire correctement, ne convient-il

pas de lui signaler ici la manie qu'ont les auteurs contemporains de forger des verbes inutiles & toujours, bien entendu, de la première conjugaison ? Par exemple, ils ne disent plus qu'un ministre donne sa démission, mais qu'il *démissionne*. Non contents de naturaliser le mot étranger de *villégiature*, ils ne disent même point *aller en villégiature*, mais *villégiaturer*.

— Il y a aussi, dis-je, les extravagants qui écrivent *cette histoire m'indiffère*, ou *cette femme m'insupporte*.

— Ce sont des assassins, dit Xavier, toujours tranchant comme à cet âge.

— Prenez garde, dis-je, quelques-uns sont vos confrères.

— Monsieur, reprochez-vous à Théodore de Banville, que vous admirez, d'avoir partagé l'humanité entière en deux classes de gens, ceux qui aiment Shakespeare & les mouchards ?

— Je ne lui reproche pas d'être lyrique ni à vous d'être généreux. La seule chose que je ne vous pardonnerais point est l'indifférence

en matière de grammaire. Mais revenons à nos remarques sur les verbes. Qu'est-ce qui vous a frappé, après la pauvreté des conjugaisons?

— Monsieur, c'est la pauvreté des temps. Comme j'ai dû vous l'avouer, je ne suis pas très fort sur les langues classiques. J'ai néanmoins ouï dire que les Grecs avaient un infinitif futur & un infinitif passé, de même un impératif futur & un impératif passé, & qu'ils ne disaient point, par exemple : « Je souhaite *acquérir* tel ou tel objet », mais : « Je souhaite de *l'avoir acquis* ». C'est là, j'en conviens, une nuance à peine saisissable; mais, que nous ne puissions plus la saisir, ni l'exprimer, n'est-ce point le signe de notre infériorité, & le symptôme d'un progrès à l'envers?

— Vous ne me ferez pas dire le contraire, ni demeurer d'accord que cela soit très grave. L'infinitif passé ne nous manque pas. Les Grecs, quand ils disaient : « Je dois venir », mettaient *venir* au futur infinitif, qui faisait double emploi avec l'idée du futur déjà contenue dans les mots *je dois*.

— Bien, dit Xavier. Je passe condamnation sur ces raffinements ; mais je ne puis voir sans ennui que certains temps, ou mieux tous les temps de certains modes semblent tomber en désuétude, & que les verbes, si nous n'y prenons garde, seront bientôt réduits au seul mode indicatif, comme à la seule première conjugaison. Voilà encore qui nous rapproche du langage nègre, en attendant que nous adoptions le pur langage de nos Sénégalais & que nous mettions comme eux tous les verbes à l'infinitif, précédé d'un pronom pour indiquer la personne. Monsieur, je vais vous révéler une abomination, que je n'ai point apprise en lisant la grammaire, mais en écoutant parler mes contemporains : le subjonctif est en train de mourir. Ils disent couramment « Je doute qu'il viendra » pour « Je doute qu'il vienne ». Quant à l'imparfait du même mode, on y attache une idée de ridicule ; & quiconque ne se soucie point de passer pour un pédant est réduit, quand il observe la concordance des temps, à sourire comme pour s'en excuser & se moquer de soi-même.

— Il est vrai, dit M. Lancelot, que les imparfaits du subjonctif sont quelquefois d'une forme bien rébarbative & flattent peu l'oreille : on en est quitte pour tourner la phrase autrement, mais la concordance des temps est une loi d'airain.

— Monsieur, dit Xavier, j'ai fait vœu de l'observer toujours. On me blaguera si on veut : j'ai un moyen sûr (il montra ses poings) de mettre les rieurs de mon côté. Cette règle est d'ailleurs facile comme bonjour, & pour s'en faire un monstre, il faut être ignorant comme je l'étais hier encore. Croiriez-vous qu'avant de copier les verbes auxiliaires, je confondais *j'eus, tu eus, il eut,* avec *que j'eusse, que tu eusses, qu'il eût,* & *je fus, tu fus, il fut,* avec *que je fusse, que tu fusses, qu'il fût?* C'est probablement l'apparente similitude des troisièmes personnes qui m'induisait en erreur. Ai-je besoin de vous dire que je me souciais de l'accent circonflexe qui les distingue, autant qu'un poisson d'une pomme?

— N'avez-vous pas, dis-je, observé que

les autres difficultés de la conjugaison sont, pour la plupart, aussi simples, & qu'il suffit d'un peu d'attention, de raisonnement ou de pratique pour éviter toutes les fautes?

— Je n'aurais eu, répondit Xavier, besoin d'aucun livre ni d'aucun maître pour apprendre, — non : pour deviner que, devant *a, o, u,* il faut mettre un *e* après le *g,* une cédille sous le *c,* si l'on veut leur laisser le son doux. *Je mange* fait *nous mangeons* au pluriel & *il place* devient *il plaça* au passé défini. Je savais également, sans le savoir, que les verbes qui ont au radical un *e* muet, comme *semer*, le changent en *e* ouvert au moyen d'un accent grave, & que les verbes en *eler, eter,* redoublent l'*l* ou le *t,* à moins qu'ils ne prennent aussi l'accent. Une aimable fantaisie semble avoir présidé au choix des verbes en *eler, eter* qui redoublent & de ceux qui ne redoublent pas. Pour plus de sécurité, je les chercherai jusqu'à nouvel ordre dans le dictionnaire. Je ne savais pas, mais je n'oublierai plus que *céder,* qui fait *je cède* à l'indicatif présent, fait *je céderai* au futur. Je vous pro-

mets que je ne mettrai plus d'accent aigu sur *querir* ni sur *assener*. Je n'en mettrai point sur *celer*, « à ne vous rien *celer* », ni sur *déceler;* mais je ferai violence à ma raison & j'en mettrai un sur *recéler*. J'écrirai :

Songe, songe, Céphise à cette nuit cruelle;

mais j'écrirai : « Songes-y ». Je n'abuserai pas d'ailleurs de cet *s*, et je n'outrerai pas jusqu'au cuir ou jusqu'au velours le soin de l'euphonie.

— Que pensez-vous des verbes irréguliers?

— Qu'il faut en dresser la liste & les apprendre par cœur, mais que ce n'est pas un sujet de conversation.

— Pourquoi n'avez-vous pas copié de paradigme des verbes à la voix passive?

— Pour la bonne raison qu'en français, la voix passive n'existe pas. Tous les temps des verbes passifs sont composés de l'auxiliaire *être* & du participe passé.

— Et les verbes pronominaux?

— Monsieur, me dit Xavier, je ne leur ai pas consacré cinq minutes. Je savais déjà

qu'ils se conjuguent avec deux pronoms, l'un sujet, l'autre complément, direct ou indirect, qui désignent la même personne : *Je me loue,* ou *Je me donne.* C'est pourquoi on les appelle également verbes réfléchis, parce qu'ils réfléchissent l'action du sujet sur lui-même. Le boomerang, si j'ose dire, revient à son point de départ. J'ai noté quelques particularités, ainsi que l'on peut supprimer dans certaines phrases le pronom à l'infinitif : « J'ai monté au Righi & j'ai vu lever le soleil ». Les verbes pronominaux ou réfléchis se conjuguent toujours avec l'auxiliaire *être,* & j'éviterai désormais d'écrire « *Je m'ai fait* du mal ».

— J'espère que vous ne l'écriviez pas ?

— Non, ou le moins possible.

— Vous m'y faites songer : les verbes se conjuguent donc, les uns avec *être,* les autres avec *avoir* ?

— Oui, & quelquefois le même verbe se conjugue tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Ce n'est pas sans intention que je vous ai dit tout à l'heure : « *J'ai monté* au Righi ». Je voulais marquer l'action. *Je suis monté,*

comme *Je suis demeuré*, indique l'état qui en est la conséquence. Mais certains verbes se conjuguent toujours avec l'auxiliaire *être* & c'est une faute de cuisinière de les affubler de l'auxiliaire *avoir*. Je n'admets point *il a tombé de la pluie*, malgré quelques exemples, & même si je me lance dans la politique, je ne dirai jamais : « Nous avons convenu de faire ceci ou cela », mais « Nous sommes convenus ». Je ne dirai pas non plus — pardon, cela n'a aucun rapport, mais je le signale pendant que j'y pense — je ne dirai sous aucun prétexte : « Consentir un avantage à quelqu'un ».

— C'est, en effet, un épouvantable solécisme... Vous ne voyez plus rien à m'apprendre des verbes?

— Monsieur, dit Xavier, vous vous moquez de moi. N'êtes-vous pas le maître & moi l'écolier?

— Mais n'est-ce pas vous en ce moment qui me faites la leçon, & fort bien ?

— C'est la méthode socratique, dit M. Lancelot.

— Eh bien, dis-je, cette leçon est-elle finie?

— Je suis du moins au bout de mon rouleau, répondit modestement Xavier.

— Nous pouvons donc passer à la règle des participes.

M. Lancelot soupira; mais je ne me laissai point attendrir ni retarder, & je repris :

— Cette fameuse règle ne vous a point, j'imagine, paru plus effrayante que toutes les prétendues difficultés de la conjugaison?

— Ah! Monsieur, repartit Xavier, quels sots que les professeurs empesés qui font de l'accord des participes un mystère aussi redoutable que ceux d'Eleusis! Ils n'enseignent point leurs élèves, ils les initient, & l'effet de leurs incantations est qu'ils les abrutissent, ils les rendent stupides. Ces malheureux gamins passent des mois sur un texte d'une demi-page qui se lit en cinq minutes & s'apprend en même temps. Ils n'y entendent rien &, durant toute leur existence, ils sèmeront leurs écrits de fautes qui devraient être honteuses, qui l'étaient jadis, qui hélas! ne le sont plus.

— Votre zèle me charme. Mais récitez-moi donc ce texte d'une demi-page, puisque vous le savez si bien.

— Monsieur, dit Xavier, le participe est conjugué tantôt avec l'auxiliaire *avoir,* tantôt avec l'auxiliaire *être.* Dans le premier cas c'est avec le régime direct du verbe qu'il s'accorde, mais seulement quand ce régime est placé avant le verbe : autrement il demeure invariable. Or, en français, le régime ne précède le verbe que s'il est pronom, personnel, relatif, ou interrogatif. J'ai lu des livres, les livres que j'ai lus. Il suffit donc, pour ne jamais s'y tromper, de prendre garde au genre & au nombre de ces pronoms.

— Et pourtant que de gens s'y trompent! Est-ce donc qu'à cette règle si simple il y a d'innombrables exceptions?

— Une seule, Monsieur! Molière a écrit, & l'usage est demeuré d'écrire comme lui :

Nous l'avons en dormant, Madame, *échappé* belle.

— Comment écririez-vous *les dangers que j'ai courus?*

— *R, u, s,* naturellement.

— Et ceci : « Avant-hier, nous vous avons chronométré, M. Lancelot & moi, pendant les quarante-huit secondes que vous avez couru » ?

— *R, u, ru.*

— N'est-ce pas une exception ?

— Où prenez-vous cela ? C'est la règle elle-même, mais il faut savoir l'appliquer avec intelligence. On court des dangers, on ne court pas des secondes, & vous m'avez chronométré *pendant* les quarante-huit secondes *que* ou *pendant lesquelles* j'ai couru.

— Bien !... La servante de M. Lancelot n'est pas toujours de bonne humeur : je l'ai entendue gronder dans sa cuisine.

— Entendue, *d, u, e :* je l'ai entendue qui grondait.

— Mais elle a dû faire ce matin je ne sais quoi qui a fâché son maître ; je l'ai entendu gronder.

— *Entendu* invariable : le pronom est le complément de *gronder* & point de *j'ai entendu*. Vous ne me prendrez pas en défaut,

je sais faire ce qu'on appelle au collège une analyse logique.

— Comment donc analysez-vous cette phrase : « Xavier n'a pas battu son record, il a cependant fait tous les efforts qu'il a pu » ?

— Qu'il a pu faire, & *pu* reste invariable. Ce n'est pas davantage une exception.

— Et « la maison qu'il a fait construire » ?

— *Faire* devant un infinitif est une sorte de verbe auxiliaire, mais nous reviendrons à ce cas particulier, s'il vous plaît, ainsi qu'à celui de *laissé*, quand nous aurons étudié le participe conjugué avec être.

— Je vous écoute.

— Le participe passé conjugué avec *être* s'accorde nécessairement avec le sujet de la phrase, puisqu'il est l'attribut du sujet. Cela ne peut même pas s'appeler une règle. Il n'y a de difficulté, & encore tout apparente, que pour les verbes pronominaux ; mais c'est que le verbe *être* est ici pour *avoir*, & l'on doit traiter le participe en conséquence. Ainsi « la peine que je me suis donnée » signifie :

« la peine que j'ai donnée à moi », « les livres que je me suis offerts », « les livres que j'ai offerts à moi ».

— Xavier, dis-je, n'écrivez-vous point : « Elle s'est *ri* de moi » & « Elle s'est *aperçue* de ma tristesse » ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— On ne saurait mieux répondre. Cela, en effet, ne se justifie ni ne s'explique en aucune manière.

— Monsieur, ce n'est pas la première fois que nous rencontrons dans la grammaire de ces choses qui ne s'expliquent ni ne se justifient, & que nous nous inclinons.

— Soit... A ce propos, je serais curieux de connaître votre opinion sur les participes passés de *laisser* & de *faire*, que tout à l'heure vous avez différé de me dire.

— Eh bien, Monsieur, ne vous paraît-il point qu'il y a, en de certaines locutions, bien de la ressemblance entre ces deux verbes, & que si j'ai pu qualifier d'auxiliaire l'un des

deux, j'en aurais pu aussi bien qualifier l'autre? Par exemple, « faire construire une maison », n'est-ce point une phrase toute pareille à la « laisser construire »?

— Qu'inférez-vous de là?

— Qu'il est bizarre de traiter différemment les participes de deux verbes qui ont dans la phrase le même emploi. Comment? Si vous parlez d'un médecin qui, selon les traditions de son art, tue ses clients & ses clientes, vous devrez dire, à moins qu'il ne vous prenne fantaisie de vous singulariser : « La femme qu'il a *fait* mourir » & « La femme qu'il a *laissée* mourir »!

— Ne dites-vous pas, d'une enfant du sexe féminin : « Je l'ai vue naître »?

— Mais, Monsieur, vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas du tout la même chose!

— Non... Pour *laisser,* la question n'est pas tranchée comme vous semblez le croire. Condillac est de votre avis, en vertu précisément des raisons que vous alléguez, & veut que l'on dise d'un médecin meurtrier, « La

femme qu'il a laissé mourir ». Racine, à la deuxième scène du deuxième acte de *Britannicus*, a dit, en parlant de Junie :

Je l'ai laissé passer dans son appartement.

— Monsieur, dit Xavier, c'était peut-être pour éviter un vers faux.

— Voilà, dis-je, une impertinence, & qui va contre votre intérêt. Vous devriez être bien heureux que Racine abonde dans votre sens.

— Oui, Monsieur, j'en suis charmé, je lui fais amende honorable & je vous demande pardon.

— On vous pardonne en faveur des progrès étonnants que vous avez faits depuis deux jours.

— Vous voulez dire : que vous m'avez fait faire.

— Que nous vous avons laissé faire, tout au plus.

Je me tournai du côté de M. Lancelot.

— Monsieur, lui dis-je, notre disciple sera bientôt fort au-dessus de ses maîtres. Hâtons

nous-mêmes cet événement; communiquons-lui les derniers restes de science grammaticale que nous ne lui avons pas jusqu'ici partagés & qui ſont, maintenant, toute notre supériorité sur lui, supériorité bien précaire. Tandis qu'il nous est loisible encore de lui apprendre quelque chose, enseignons-lui l'adverbe, la préposition, la conjonction & l'interjection.

M. Lancelot fit un geste timide, comme pour me retenir & pour modérer mon train. Malgré toute sa bonne volonté, il ne peut s'accoutumer au rythme précipité de l'action & de la pensée modernes.

— Ah! Monsieur, me dit-il, me permettrez-vous de vous retarder, pour signaler à notre jeune ami, avant que nous disions adieu aux verbes, une faute aujourd'hui courante & détestable? Je lis quelquefois — rarement — des livres, des romans imprimés depuis peu. J'y rencontre, à chaque page, des phrases ainsi conçues, dont je voudrais pouvoir attribuer l'incorrection aux typographes, ou aux correcteurs plutôt qu'à l'auteur :

« Il me regarda en face, je le regar*dais* de même » ;

Ou encore :

« Je le pres*sai* dans ses derniers retranchements, je l'interro*geais*, il me répondit. »

— Eh! Monsieur, fit Xavier avec un peu d'humeur, nous ne pouvons perdre notre temps à signaler toutes les fautes grossières ou imbéciles que peuvent laisser échapper les gens qui n'ont pas étudié la grammaire. Je faisais moi-même à tout bout de champ celle-ci, jusqu'à l'autre semaine : je puis vous assurer que je ne la ferai plus, maintenant que j'ai copié mes paradigmes ; je n'avais nul besoin de votre avertissement.

— Xavier, dis-je, pour couper court à cette petite querelle, qu'est-ce qu'un adverbe ?

— Monsieur, je le sais bien, mais je ne sais pas la définition.

— Trouvez-la !

— Aidez-moi.

— Je retournerai à Paris demain.

— Quoi ? fit Xavier tout pâle. Non, Monsieur, vous n'y retournerez pas !

— Dieu! que vous êtes enfant! Ou plutôt que vous êtes primitif! Vous croyez comme un Ancien, ou comme un sauvage, à la valeur absolue des mots, & vous prenez pour argent comptant tout ce qu'on vous dit. N'avez-vous pas l'esprit de comprendre que cette phrase est un exemple de grammaire?

— Vous auriez pu en choisir un autre!

— Soit!... « J'y retournerai définitivement... »

— Un jour ou l'autre... Que vous êtes taquin! Mais j'ai bon caractère. Eh bien, Monsieur, *demain* & *définitivement* sont des adverbes.

— Quel rôle jouent-ils dans la phrase?

— Il est clair qu'ils ajoutent quelque chose à l'idée du verbe.

— Ils la modifient.

— Ils la précisent, dit Xavier.

— Ils la déterminent, dis-je... Mais ne peuvent-ils tenir le même emploi auprès d'un adjectif?

— Sans doute.

— Ou même d'un autre adverbe?

— Oui.

— Vous savez donc maintenant ce que sont les adverbes. Ils marquent le lieu, le temps, la quantité, l'affirmation, la négation, l'ordre ou la manière. Je ne vous les énumérerai point, ni les locutions adverbiales, comme *à la hâte, par hasard,* ou *tout à coup*, & je m'en tiendrais là si l'adverbe de négation, *ne,* ou *ne pas,* ne nous donnait une terrible tablature. Une première petite difficulté vient du *ne* explétif, qui tantôt est obligatoire, tantôt défendu, & tantôt facultatif. L'usage vous apprendra, &, je pense, vous apprendra vite, qu'il est indispensable d'écrire *à moins que... ne,*

Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?

et que ce n'est pas une faute d'écrire *avant que... ne,* mais *avant que* est préférable.

— Je me le tiens pour dit.

— Vous rappelez-vous que je vous avais autorisé à écrire *moins que rien,* mais que je vous avais mis en garde contre cette locution : « Ce n'est pas rien »?

30

— Oui. Vous m'aviez même promis que nous y reviendrions.

— Nous y voilà revenus. Écririez-vous : « L'homme ne vit pas que de pain »?

— Tout le monde l'écrit!

— Tout le monde a tort. Ouvrez votre Littré à l'article *que*. Vous y lirez ceci :

« Cette construction est barbare, bien « qu'aujourd'hui fort usitée. On n'en trouve- « rait pas un seul exemple dans toute la litté- « rature française avant la fin du XVIIIe siècle. « Le plus ancien que j'aie rencontré est de « Maurice Dupin, petit-fils du maréchal de « Saxe & père de Mme Sand. C'est dans une « lettre qu'il écrit à sa mère en 1798. Je ne « connais, avant cette date, aucun exemple « de pareille faute dans les écrivains français. « Grammaticalement, cette construction si- « gnifie précisément le contraire de ce qu'on « veut lui faire dire quand on l'emploie au- « jourd'hui. »

« Et Littré allègue pour preuve ces deux vers de Corneille :

Ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince.

« Il est clair que Corneille entend : & ne l'auront vue obéir à personne sinon à son prince ; au lieu que, si la tournure que Littré condamne était licite, le vers de Corneille signifierait : et ne l'auront pas vue obéir seulement à son prince, mais aussi à d'autres maîtres. En d'autres termes, mon cher Xavier, toute la négation est contenue dans le *ne* ; vous n'en retranchez rien quand vous supprimez le *pas*, & quand vous l'ajoutez, vous n'y ajoutez rien.

Xavier ne semblait pas trop convaincu. Il réfléchit en silence quelques instants. M. Lancelot le regardait réfléchir en souriant avec béatitude. Soudain le visage de notre disciple s'éclaira, il prit son air le plus malin.

— Monsieur, me dit-il, vous m'avez menacé tout à l'heure de retourner demain à Paris. Je ne sais point cacher ce que j'éprouve fortement, & je vous ai trop laissé voir que cette menace me perçait le cœur.

— Comme vous exagérez !

— Si j'avais traduit mon sentiment par des mots, n'aurais-je pas dit : « J'ai peur qu'il ne retourne à Paris demain »? Mais, supposez que je fusse brouillé avec vous — tout arrive — j'aurais dit : « J'ai bien peur qu'il n'y retourne pas ». Vous voyez donc, Monsieur, que *ne,* loin d'être exactement la même chose que *ne pas,* est exactement le contraire.

J'avoue que je fus embarrassé. Xavier triomphait, je me sentais perdu, mais M. Lancelot se récria.

— Votre erreur vient, dit-il, mon cher Xavier, de ne savoir pas qu'il y a *ne* & *ne*...

— Comme il y a fagot & fagot, interrompit Xavier ironiquement.

— Sans doute, repartit avec une touchante innocence M. Lancelot. Quand vous dites : « A moins qu'il ne retourne à Paris demain », ce *ne* est purement explétif, c'est-à-dire que l'on pourrait légitimement s'en passer, si l'usage ne voulait que l'on ne s'en passe point. Quand vous dites : « Je doute qu'il n'y retourne », ce *ne* est un peu plus

qu'explétif & un peu moins que négatif. De même quand vous dites : « Je crains qu'il n'y retourne »; & au contraire il est pleinement négatif quand vous dites : « Je crains qu'il n'y retourne pas ».

— Tout cela est bien beau, Monsieur, dit Xavier, mais vous prenez une peine inutile. Je suis d'ores & déjà résolu de n'écrire jamais *L'homme ne vit pas que de pain*, non peut-être pour les raisons que vous me donnez, mais parce que je suis respectueux du bon usage, plus encore de la tradition, & ne me soucie pas d'employer une façon de parler qui date de cent vingt ans à peine. J'ajoute que je n'ai pas un culte pour George Sand ; & il me suffit que son père soit le premier auteur responsable de cette faute pour que je me pique de l'éviter.

— Pratiquement, dis-je, c'est l'essentiel. Soyez correct, on ne vous demandera pas compte de vos arrière-pensées... Savez-vous quelle sorte de mot est *alentour?*

— Un adverbe.

— Et *autour?*

— Je sais qu'on a coutume de dire : « Il ne faut pas confondre *autour* avec *alentour* ».

— Il ne faut pas trop les distinguer non plus ; car on disait jadis, & cela n'était point sans grâce :

Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour (ou alentour) de [ses flancs.

On disait aussi :

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

On disait encore :

Le lièvre était gîté dessous un maître chou.

Et cependant les grammairiens vous enseigneront qu'il ne faut pas confondre non plus *dans* & *dedans*, *sous* & *dessous*. Pourquoi ?

— Parce que, j'imagine, *dessous* & *dedans* sont des adverbes, *sous* & *dans* sont des prépositions.

— C'est cela même. Je vous prie d'admirer par quelle transition ingénieuse je vous ai fait passer de l'adverbe à la préposition. Elle est aussi invariable & sert à marquer, entre

deux personnes, ou deux objets, ou un objet & une personne, des rapports de lieu, de temps, de direction, d'attribution, de cause, de possession, d'origine, d'union, de séparation, de rapprochement ou d'opposition. Le livre de Pierre, viens avec moi, mourir pour la patrie : *de, avec* & *pour* sont des prépositions.

« Comme il est des locutions adverbiales, il est, vous le devinez, des locutions prépositives, c'est-à-dire des ensembles de mots qui tiennent lieu de prépositions, par exemple *à cause de, à travers* ou *vis-à-vis*. A propos de ce *vis-à-vis,* je vous recommande de ne jamais l'employer qu'au sens propre & point au sens *d'envers* ou *à l'égard de*. Cette façon de parler, qui nous vient de Genève, excitait les moqueries de Voltaire. Aujourd'hui elle est hélas! usuelle & les académiciens mêmes l'emploient, mais l'Académie en corps la condamne, c'est l'essentiel.

« Certains adjectifs comme *sauf,* certains participes, comme *attendu* & *excepté,* ainsi que l'adverbe *proche* font office de préposi-

tions. Que vous dirais-je de plus de cette partie du discours? Je vous ferais injure si je vous rappelais qu'il ne faut pas prendre une préposition pour une autre, & dire *la femme au voisin* pour *la femme du voisin*. Les maîtres d'école vous enseigneront que *près de* & *auprès de* ne sont pas équivalents, mais que *auprès* marque plus de proximité : je n'en jurerais pas. En revanche, ils ne vous enseigneront point que, si *parmi* a d'ordinaire pour complément un pluriel ou un collectif, il est loisible & charmant d'écrire : « Parmi l'herbe & le thym ». Ils vous signaleront la différence de *près de*, préposition, qui veut dire *sur le point* & de *prêt à*, adjectif, qui signifie *disposé à* : elle saute aux yeux ; mais ils vous défendront d'écrire *prêt de* & ils auront tort, vu que les meilleurs auteurs leur ont désobéi d'avance & que, si c'est une faute, vous péchez en belle compagnie. Enfin, *vis-à-vis* est la même chose qu'*en face*, mais si vous dites *vis-à-vis l'église* en supprimant le *de*, vous témoignez que vous connaissez les finesses de la langue; si vous dites

en face l'église vous vous exprimez comme un boutiquier. Nous touchons au terme de notre étude.

— Oh!... fit Xavier.

— Ceci, dis-je, est une interjection, c'est-à-dire un mot, un cri, jeté au beau milieu du discours pour traduire la douleur ou la joie, l'étonnement, la colère & en général toutes les passions, si je puis ainsi parler, explosives ou explosibles.

— Monsieur, dit sévèrement M. Lancelot, ces deux néologismes sont aussi condamnables l'un que l'autre.

Je m'excusai assez légèrement, puis je fis remarquer à Xavier que son *oh !* semblait être l'explosion d'un regret. Je lui remontrai que le sentiment d'avoir mené à bien une tâche & de l'avoir achevée est l'une des joies les plus certaines qui nous soient données ici-bas : elle nous est donnée rarement.

— Ce n'est pas mon opinion, me répondit-il avec une véritable tristesse. J'aime mon travail tandis que je le fais; quand il est fini, il ne m'intéresse plus, je sens un grand vide,

c'est comme si quelque chose mourait... Et puis rien ne vous retient plus à Milon. Vous voyez bien que ce n'était pas seulement un exemple de grammaire quand vous me disiez tout à l'heure : « Je retournerai à Paris demain ».

— Je n'y songe pas!

— Votre tâche n'est pas finie, dit M. Lancelot. Vous avez oublié les conjonctions!

— La faute en est à Xavier, dis-je. Le *oh!* qu'il a poussé est cause que j'ai donné un tour de faveur aux interjections. Je veux réparer mon oubli, mais ce n'est point ce qui retarderait fort mon départ si j'avais l'intention de partir... La conjonction, cher Xavier, sans doute le savez-vous déjà, sert à lier ensemble deux mots...

— Et au besoin à les séparer, dit-il : Pierre *et* Paul, Pierre *ou* Paul.

— *Ou* lie Pierre à Paul aussi bien que *et;* vous êtes un mauvais plaisant.

— Je n'ai pourtant pas envie de rire.

— Les conjonctions lient aussi l'une à l'autre deux propositions : « Je crois *que* je

ne partirai pas demain ». Je ne vous donnerai point la liste des conjonctions usuelles. Je vous rappelle qu'on met un accent grave sur *où* adverbe pour le distinguer de *ou* conjonction ; que *quant à* s'écrit *q, u, a, n, t,* & *quand,* au sens de *lorsque,* prend un *d;* que *quoique* s'écrit en un seul mot & *quoi que,* qui signifie *quelle que soit la chose que,* en deux mots ; enfin que *malgré que* n'est pas synonyme de *quoique* & ne peut s'employer qu'avec le verbe avoir : « malgré que j'en aie ». De même en *dépit que.* Des barbares commettent, à tout bout de champ, l'horrible faute d'écrire *malgré que* pour *quoique.* Ils cherchent l'élégance : l'intention est louable, mais ce n'est pas en grammaire comme en morale, où l'intention fait le mérite de l'acte... Mon cher Xavier, vous en savez maintenant aussi long que moi, ce n'est pas dire beaucoup.

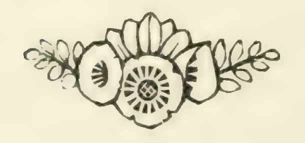
— Il était temps ! fit M. Lancelot : le déjeuner est servi.

— Oh ! dit Xavier ; je sentais bien que nous finirions aujourd'hui ; mais, avant déjeuner,

c'est trop fort! Que ferons-nous toute la journée?

— Et demain? dis-je, me moquant. Votre malheur passe votre espérance.

Il me lança un regard courroucé & protesta qu'il n'avait pas faim.





IX

L'APRÈS-MIDI fut assez pénible. Xavier boudait, de parti pris. Je faisais mine de ne pas m'en apercevoir & je parlais avec volubilité ; mais, si j'ai quelque verve dans le dialogue, je suis déplorable dans le soliloque, & il me fallait, à moi tout seul, entretenir la conversation. M. Lancelot lui-même, toujours si curieux de politesse, me répondait à peine & m'écoutait d'une oreille outrageusement distraite. Je ne pouvais le soupçonner de bouder, comme notre charmant & insupportable élève, parce que nous avions fini la grammaire ; mais il sem-

blait en proie à quelque noir souci, probablement plus grave. Je croyais parfois qu'il allait me le communiquer. Il se tournait vers moi, il me regardait, puis il ne parlait point, & moi je continuais de parler désespérément.

J'appelai à mon aide les lieux communs. J'exprimai des idées qui ne sont point neuves & qui m'ont déjà servi à moi-même plusieurs fois, sur le loisir. Je dis que les modernes n'en ont point sincèrement le goût & qu'il n'a été apprécié que des Anciens. Je m'attirai enfin une réplique, une verte réplique, de Xavier. Il déclara qu'il haïssait le loisir, & que, si jamais il concevait des doutes sur les vérités de la religion, ce ne serait point parce qu'il est écrit que Josué arrêta le soleil, mais parce que le Seigneur, lors de la perte du paradis, infligea le travail à l'homme comme une punition.

— Ce n'est pas une punition, s'écria-t-il, c'est la plus belle des récompenses!

Si latitudinaire que soit M. Lancelot, & d'ailleurs si ami du travail, cette hérésie véritablement diabolique le scandalisa. J'espérai

un moment que la discussion allait s'animer ; elle retomba presque aussitôt.

— Je vais travailler dans ma chambre! dit Xavier avec éclat.

Il disparut. Je m'avisai que j'avais chez moi cent choses à faire, fort urgentes & que je négligeais depuis que je me consacrais à l'enseignement. M. Lancelot m'excusa : il semblait préférer de rester seul. Je ne revins que pour dîner. Xavier ne descendit qu'au troisième appel, & d'encore plus mauvaise humeur que le matin. Il me regarda de travers.

— Ce qui m'arrive est agréable! gronda-t-il. Voilà maintenant que je ne trouve plus mes idées quand vous n'êtes pas là!

— C'est l'abus de la méthode socratique, dit M. Lancelot non sans ironie. Vous ne savez plus penser que par demande & par réponse.

Xavier haussa les épaules. J'étais déterminé à ne point recommencer de conférence, & je ne saurais mieux traduire ce qui s'ensuivit que par cette formule, si fréquente dans les romans naturalistes des années quatre-vingt :

un silence tomba. Je me retirai dès neuf heures, sérieusement fâché ; &, pour le marquer à Xavier, je lui dis :

— J'imagine que vous ferez la grasse matinée demain, puisque nous n'aurons pas de leçon. J'ai moi-même l'intention de faire le tour du cadran. Nous nous retrouverons ici. Je vous dispense de venir me chercher à la maison.

— Vous pouvez compter que je profiterai de la permission, me répondit Xavier du ton le plus rogue.

Je n'oserais décider qui de lui ou de moi s'endormit le plus bourrelé de remords & agita, en rêve, des pensées plus puériles. Ce fut moi, probablement. Je ne doutais pas que Xavier n'eût aussi grande envie qu'à l'ordinaire de venir me chercher. Toute la question était de savoir s'il céderait à son désir ou s'il s'obstinerait par orgueil, & si, pour me punir, il se punirait lui-même. Je penchais pour ce que je craignais plus & il y avait trop d'apparence que j'eusse raison ; un fait nouveau fut cause que j'eus tort. Xavier vint à

l'heure coutumière, & même un peu plus tôt.

J'avais fait exprès de me mettre en retard, pour lui bien montrer, si par hasard il venait, que je ne comptais pas sur lui. Il ne daigna point prendre garde à ce détail. Il n'avait point du tout l'air d'un pécheur repentant qui vient solliciter son pardon. Il affectait une grande dignité, mais il semblait réprimer avec peine une gaîté indiscrète, & je sentis d'abord qu'il avait quelque chose sur le bout de la langue, qu'il grillait de me communiquer, qu'il voulait essayer de me faire attendre.

— Monsieur, me dit-il, vous m'avez fait entendre hier que vous ne vous souciiez pas de recevoir ma visite ce matin : je vous prie de croire que je me le serais tenu pour dit, si M. Lancelot ne m'avait chargé pour vous d'une commission.

— Ah ? dis-je froidement. Quelle commission ?

— Il est à Paris ! s'écria Xavier.

— A Paris ? M. Lancelot ?

— Cela, dit Xavier, peut lui arriver tout aussi bien qu'à d'autres. Il n'est pas, grâce à

Dieu, parti sans esprit de retour. Nous le reverrons dès demain. Nous n'en sommes pas moins réduits au tête-à-tête toute la journée ; & comme ce bon M. Lancelot croit toujours que je vais tomber si l'on ne me mène par la main, il me passe en consigne à vous. C'est une grave responsabilité. C'est aussi une corvée : je suis désolé qu'il vous l'inflige.

— Ne mentez donc pas : vous en êtes ravi.

— Si vous l'êtes.

— Nous le sommes, & je trouve même cela fort vilain de notre part... Mais cette histoire est étrange ! L'idée d'aller à Paris lui a poussé tout d'un coup ce matin ?

— Non ! Il avait reçu, au premier courrier d'hier, une lettre qui l'y appelait, pour je ne sais quelle affaire. Vous ou moi, nous aurions dit, sans y attacher d'importance : « C'est assommant ! Je suis obligé d'aller à Paris demain. » Mais ce voyage est, pour M. Lancelot, un tel événement qu'il en a été troublé toute l'après-midi. Il ne savait comment vous l'annoncer ; finalement il ne vous

en a rien dit, & ne me l'a dit à moi-même que ce matin, cinq minutes avant de s'embarquer. Je vous assure que je l'aime beaucoup & que son absence me peine; mais nous n'y pouvons rien, & je ne suis pas trop fâché non plus de vous avoir à moi sans partage toute une sainte journée. Je ne pense rien faire de mal en profitant de cette rare aubaine.

— Et comment souhaitez-vous en profiter?

— Je n'ai aucune idée.

— Ni moi.

— C'est vous que l'on charge de m'amuser.

— Je suis à vos ordres.

— Eh bien, Monsieur, je veux... Vous entendez, je veux...

— J'entends.

— Je veux... d'abord déjeuner ici ou dans une guinguette, pour changer... Et puis vous demanderez la voiture de très bonne heure & nous irons à Port-Royal. Je veux revoir avec vous l'endroit où je vous ai rencontré pour la première fois il y a cinq ans.

Je ne pus me défendre de sourire, il se mit en colère.

— Si vous vous moquez de moi, dit-il, je rentre à la maison, je m'enferme dans ma chambre, & je ne ferai pas autre chose que travailler jusqu'au retour de M. Lancelot.

— Vous savez bien, dis-je, que les idées ne vous viennent plus quand je ne suis pas là.

— Oh! elles reviendront, un jour ou l'autre.

— En attendant, si nous ne perdions pas un temps précieux à nous chamailler?

— C'est absolument mon avis... Alors?...

— Je vous répète que je suis à vos ordres.

Nous ne continuâmes pas moins à différer d'avis sur toutes choses, mais nous le faisions exprès; car la conversation est, comme la musique, un art de résoudre les dissonances, qui suppose des dissonances, et l'on n'a plus qu'à se taire si l'on se met d'accord trop vite. Les Orientaux ne le craignent point. Le plaisir de se voir est le seul qu'ils recherchent en compagnie : ils se regardent, ils sourient & ne disent rien. La présence de l'ami le

plus cher ne suffit pas aux Français, dont le caractère est plus vif, & ils ne seraient pas contents s'ils ne traduisaient ou ne trahissaient leur contentement par un vain bruit de paroles.

Nous disputâmes premièrement qui téléphonerait à mon mécanicien. Ce fut Xavier, par complaisance. Il lui enjoignit de venir sans retard & d'amener sa voiture comme elle était, même si elle n'était pas lavée. Rien cependant ne nous pressait. Dix heures sonnaient, & le trajet, en automobile, est court, de Milon-la-Chapelle à Port-Royal des Champs.

— Où déjeunerons-nous? dit Xavier.

Les sages ne décident point de cette question par principe et s'arrêtent pour déjeuner où ils trouvent un bon cabaret; mais nous n'étions sages ni l'un ni l'autre, & le nom des deux seuls villages entre lesquels il nous était loisible de choisir fut ce qui guida notre choix... Naturellement nous ne nous accordions pas davantage sur ce point; &, comme je tenais pour Saint-Lambert des Bois, Xavier

marqua aussitôt une préférence pour Vaumurier. Nous eûmes cependant la prudence de mettre dans la voiture un panier de provisions bien garni. Je m'en félicitai : nous ne trouvâmes, ni à Vaumurier ni à Saint-Lambert, même une place où nous asseoir, & nous dûmes faire notre collation sur l'herbe, dans le désert de l'Abbaye. Nous n'étions pas bien sûrs que nous ne commettions pas un sacrilège.

Mais il n'était pas l'heure de nous restaurer. Xavier voulut d'abord visiter cette chapelle où nous avions naguère fait connaissance. Il prétendait lui vouer pour ce motif un culte particulier. Je ne sais comment il l'avait vue lors de son premier pèlerinage ; mais il la vit cette fois comme elle était, & elle le déçut. Cette construction neuve n'a rien de commun avec l'église où « les six demoiselles de Paris » firent, en 1697, leurs dévotions, & qui les ravit par « un anéantissement de tout ce qu'on voit dans les autres églises » ; parce que « l'or et les ornements somptueux qui en font souvent toute la beauté

et y attirent le monde étaient inconnus dans cette maison » ; & que « tout y était néanmoins si propre & si digne de la sainteté de Dieu que, dès que l'on y entrait, on sentait en soi-même ces sentiments d'amour que le prophète lui témoigne par ces paroles : *Seigneur, j'aime la beauté de votre maison & le lieu où réside votre gloire*[1]. »

Xavier n'eut pas le sentiment que la gloire du Seigneur résidât en ce lieu. Ses souvenirs même, ses tendres & puérils souvenirs ne s'y trouvèrent point à l'aise.

— Monsieur, me dit-il, allons-nous-en, je vous en prie.

Il n'était pas bruyant comme le jour que je l'avais vu pour la première fois & qu'il m'avait d'abord tant déplu. Il parlait d'une voix presque basse, morne & désenchantée. Dehors, l'aspect du terrain pelé, où les ruines elles-mêmes ont péri, n'était point pour lui rendre sa gaîté ; mais cette désolation n'a rien, au moins, de choquant, & l'on peut dire

(1) Cité par M. André Hallays.

de ce paysage à peu près ce qu'ont écrit de l'ancienne église les six demoiselles de Paris : c'est un anéantissement de tout ce qu'on voit dans les autres paysages ; les beautés naturelles qui charment le monde y sont inconnues ; & tout néanmoins y est simple, propre, digne de la sainteté de Dieu.

J'avais observé, lors de ma première visite, que les places historiques sont signalées par des écriteaux, comme jadis les décors de Shakespeare, & que l'imagination a d'autant plus beau jeu. Cette remarque, juste pour moi-même, au seuil de la vieillesse, l'était bien plus pour Xavier, si proche encore de l'âge où la fantaisie veut tout créer de rien, & boude dès qu'on lui offre des jouets d'une forme trop arrêtée. Il était recueilli, pénétré, il se serrait contre moi, il m'avait saisi la main comme une branche de salut ; j'étais touché de sentir sa détresse & la confiance ingénue, immense qu'il avait en moi.

— Monsieur, me dit-il, je vous en supplie, ne vous moquez pas de mon émotion. Je sais bien qu'elle est ridicule & qu'elle

manque de mesure : c'est cela surtout qui doit vous offenser. On dirait que je vais me mettre à réciter *le Lac* ou *la Tristesse d'Olympio,* parce que j'ai réveillé le souvenir, le sacré souvenir qui dort dans l'ombre, parce que j'ai voulu « errer le long de la ravine », « regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures », parce que « j'ai voulu tout revoir », — tout revoir avec vous... Ne me grondez pas, c'est fini ; je ne serai plus romantique pour ne plus vous fâcher... Mais tenez... je me rappelle un roman de Dickens... je ne sais plus lequel, je sais seulement qu'il est très long... Pourtant, Dickens, quand il arrive au dernier chapitre, au lieu de se hâter, ralentit encore le train. On sent qu'il ne peut pas se détacher de ses héros. D'ailleurs, il ne s'en cache pas. Il tire à la ligne. Il cherche des prétextes pour faire traîner les adieux. Il ne peut pas non plus se séparer du lecteur. Il lui adresse la parole comme s'il le connaissait personnellement. Cette familiarité devait indigner Flaubert qui détestait ses créatures et qui disait « *la* Bovary ». Comment un

artiste sensible peut-il parler sur ce ton d'une femme qui est née de lui, avec laquelle il a vécu en rêve tant de journées et d'années? Moi qui ai vécu si peu de jours avec les héros de notre roman, je ne puis les quitter sans ennui. J'exagère, n'est-ce pas? Quand on pense que notre roman, c'est la grammaire, & les personnages, ce sont des mots! Dans quel état serai-je quand j'écrirai le mot *fin* au dernier feuillet du chef-d'œuvre dont je vous ai lu quelques fragments? Peut-être aussi est-ce vous que j'ai peine à quitter; & il me semble qu'hier, quand vous m'avez déclaré que vous n'aviez plus rien à m'apprendre, nous nous sommes dit l'un à l'autre un irrévocable adieu.

— Xavier, lui répondis-je, mon cher Xavier, auriez-vous perdu, par ma faute, cette confiance en vous & cette vanité de jeune sauvage qui vous rendaient naguère si détestable & si séduisant? Comment oserais-je me moquer de vous, mon enfant? Je me moquerais donc aussi de moi-même & à bien plus forte raison, puisque cette mélancolie que vous avez, comme écrivait un jour le

vieux Voiture, « dans le cœur & dans les yeux », je la ressens comme vous, ô merveilleux, & moi j'en ai bien passé l'âge.

— Pourquoi m'appelez-vous « merveilleux »? me dit-il d'un ton d'affectueux reproche. Vous voyez bien que vous vous moquez encore & toujours!

— Ce n'est point moquerie, cher Xavier, c'est pédanterie & pédanterie vénielle. J'aime à vous appeler ainsi pour me procurer des illusions, ou ressusciter les souvenirs d'une vie antérieure, parce que Socrate appelait ainsi les jeunes disciples avec lesquels il s'entretenait au seuil de la palestre de Tauréas, vis-à-vis le sanctuaire de Basilè, ou sur les bords de l'Ilissus, à l'ombre du platane très élevé & du gattillier fleuri, comme je vous ai entretenu durant de trop courtes journées dans la riante vallée de l'Yvette & dans le désert de Port-Royal des Champs. Comme lui, je n'ai pas craint de toucher, pour vous instruire, une matière aride & sans attraits; comme lui, j'ai, pour vous plaire, ajouté des ornements d'emprunt à ce qui peut-être n'en comportait

point, & je n'ai pas épargné le miel, afin que vous sentissiez moins l'amertume du breuvage que je vous suggérais. La ressemblance, hélas! s'arrête là. Si j'étais Socrate ou le divin Platon, je n'aurais pas cru ma tâche terminée hier, après vous avoir enseigné que c'est une faute de prendre *malgré que* pour *quoique*. J'aurais souhaité une fin moins brusque, moins abrupte. J'aurais réservé pour aujourd'hui & pour le lieu où nous sommes une dernière leçon, qui n'eût pas été une leçon d'école, mais plutôt, après la fastidieuse épreuve de votre enseignement, celle de votre initiation. Enfin je vous aurais conté, sur les mots, les mots mystérieux, une belle fable que j'aurais inventée à mesure et que certainement un dieu m'aurait inspirée. Mais le phénomène de l'inspiration devient de plus en plus rare. Nous avons perdu le pouvoir de créer des mythes. Vous me disiez que nous n'avons plus de romantisme, c'est cela, & c'est bien pis : nous n'avons plus le sentiment du mystère ni l'intelligence des symboles.

« Cependant, cher Xavier, l'humanité,

qui a laissé tomber avec indifférence tant de dogmes, n'a jamais sincèrement abjuré, sur l'article du langage, aucune de ses primitives superstitions. Le fait que des mots, des sons peuvent exprimer immédiatement des pensées a toujours paru & paraîtra toujours à la plupart des hommes une sorte de magie ou de miracle, en dépit d'une science trop positive qui le nie, que nous ne saurions réfuter, & qui pourtant ne nous contente pas. Nous avons contre elle comme une révolte d'instinct. J'en crois deviner le motif, qui est assez curieux.

« Vous savez sans doute que l'on a comparé l'existence individuelle des hommes à l'évolution de l'espèce. Longtemps, les philosophes n'ont pu concevoir que des lois toutes naturelles aient présidé à la formation du langage. Ils l'attribuaient à un dieu, qui avait déterminé pour chaque son un sens particulier, immuable, et ensuite révélé aux mortels cette science de son invention. Nous ne pouvons plus ajouter foi à ces belles histoires, quand, parvenus à l'âge mûr, nous réfléchissons. Mais ce n'est pas dans l'âge mûr que

nous apprenons à parler : c'est dans un âge d'inconscience presque absolue, qui correspond à l'époque primitive où l'humanité commença d'exprimer ses pensées par des syllabes & par des mots. De sorte que la raison nous défend d'avouer que le langage ait été révélé aux hommes ; mais la mémoire contredit la raison, & nous avons comme un souvenir personnel, à la fois vague et ineffaçable, d'avoir reçu cette révélation.

« C'est par le simple mécanisme de l'association des idées que nous attachons pour jamais un certain sens à un certain son ; mais les associations d'idées élémentaires, que nous formons, à notre insu, dès l'aube de notre vie spirituelle & quand notre entendement sommeille encore, prennent à nos yeux comme un caractère *a priori*, le caractère nécessaire & impératif des principes de la raison pure. C'est pourquoi, tout en sachant bien que le choix des mots est arbitraire & que le mot *table* pourrait aussi bien désigner une chaise, nous demeurons intimement persuadés qu'il désigne de toute éternité une table par décret

nominatif de la Providence. Nous reconnaissons, des lèvres, que ce n'est là qu'une convention humaine ; & en même temps nous faisons la même restriction mentale que Galilée quand il disait tout haut : *La terre ne tourne pas*, & tout bas :

« — Mais si, elle tourne !

« J'ai fait sur moi-même, à ce propos, une observation fort curieuse. Elle montre bien la force quasi surnaturelle & le prestige de ces associations d'idées que nous formons dans notre première enfance.

« J'ai appris mes notes bien avant l'âge où la raison s'éveille, & même avant l'âge appelé improprement « de raison ». Apprendre ses notes, c'est associer de certains sons à de certains noms tels que *do, ré, mi*... J'associai d'abord si indissolublement les deux que je ne pus désormais poser le doigt sur une touche de piano sans entendre, non le son lui-même, mais le nom, voyelle & consonne d'appui, comme si le piano était capable de l'articuler. Je m'avisai bien plus tard que ce phénomène était peu vraisemblable, & ne pouvant

toutefois douter du témoignage de mes sens, je demandai ingénument comment il se peut faire qu'une corde, frappée par un marteau, non contente de vibrer, prononce les *d*, les *m* ou les *f*. Si j'avais été du midi, j'aurais demandé pourquoi elle fait rouler les *r*. Naturellement, selon l'usage, on me rit au nez, au lieu de me donner une explication. Je l'ai trouvée plus tard encore, & tout seul. J'ai compris que j'avais une hallucination de l'ouïe, & j'ai su en déterminer la cause.

« Le plaisant est que je n'ai jamais pu m'en guérir. Aujourd'hui encore, donnez-moi une note au piano : j'entends l'instrument articuler le nom de la note. J'ai beau savoir que je ne l'entends pas, je l'entends. Comme j'ai l'oreille fort juste, souvent des musiciens s'amusent à me donner des notes, dont je dis aussitôt le nom, sans regarder le clavier. Je ne me trompe jamais, sauf si le piano est accordé trop haut ou trop bas, auquel cas je me trompe toujours, & toujours du même intervalle. Cette contre-épreuve démontre bien qu'il n'y a là aucune sorcellerie, que le

piano ne parle pas & que j'ai seulement une bonne oreille. Mais, lorsque l'on m'en veut faire mérite, ce n'est pas par modestie que je suis en confusion : c'est qu'il me semble que je trompe le monde, comme ces liseuses de pensée à qui un compère dicte de loin leur réponse, en tournant d'une manière ou d'une autre la formule de la question.

« De même, cher Xavier, nous savons aujourd'hui fort bien que les mots n'ont pas été créés & ne nous ont pas été révélés par un dieu ; mais nous ne pouvons arracher de nous cette croyance, elle nous demeure imposée par une hérédité de plusieurs millénaires & par de fausses réminiscences personnelles. Les mots participent de la divinité d'une façon illégitime puisque notre raison ne l'avoue pas. Le culte que nous leur rendons est, comme disait Racine, « un culte adultère » : ils n'y perdent rien. « Ah ! soupirait la belle milanaise en prenant sa *granita di caffè nero,* quel dommage que ce ne soit pas un péché ! » Nous sommes plus favorisés, plus gâtés que cette voluptueuse : notre religion

des mots est une idolâtrie, elle est donc un péché. Elle a toutes les excuses...

— Elle n'est plus un péché sincère, dit Xavier finement, si elle les cherche.

— Oui, dis-je, mais sans les chercher, ni les souhaiter, elle peut se féliciter de les avoir. Elle les a, parce que les mots, s'ils ne participent de la divinité que douteusement, participent sûrement de la beauté. C'est là, mon enfant, le sujet de ma grande querelle avec les philologues, du moins ceux du dernier bateau, pour qui toute façon de parler nouvelle est un « fait grammatical » & a le droit, si j'ose emprunter cette expression aux dramaturges scandinaves, a le droit de « vivre sa vie ». Peu leur importe que le fait grammatical soit calamiteux, que la locution soit belle ou qu'elle soit laide : c'est le cadet de leurs soucis. Ils se réjouissent même, par l'effet d'un sadisme étrange, si elle est d'une laideur plus repoussante. Ah ! Xavier, que je hais ces savants criminels, satisfaits, qui goûtent le bonheur dans le crime & se complaisent dans leur vomissement ! Vous connaissez le vers

adorable d'un poète anglais, en qui toute esthétique est enclose :

A thing of beauty is a joy for ever,
une chose de beauté est une joie pour toujours. Quel supplice mérite celui qui tue ensemble une joie impérissable & une chose de beauté ? N'est-il pas le plus meurtrier des assassins ? Mais je préfère l'appeler cuistre, qui est, à mes yeux, une pire injure.

— Monsieur, dit Xavier, je déteste ces gens-là autant que j'aime M. Lancelot & vous.

— Ne nous laissons pas, dis-je, égarer par l'enthousiasme, & n'oublions pas que cette beauté des mots, nous en sommes les gardiens peut-être, mais les plus humbles gardiens. La grammaire n'est pas l'art de parler & d'écrire avec magnificence, mais seulement avec correction.

— Cette correction, dit Xavier, me semble un minimum bien nécessaire.

Et il me répéta qu'il haïssait les philologues sans âme qui se bornent à enregistrer les phénomènes grammaticaux, qu'il les tenait des malfaiteurs publics. Je lui repartis qu'il

faut cependant — non point rendre justice à ses ennemis : c'est un soin trop désintéressé, dont nous pouvons nous remettre au juge suprême, — mais il faut examiner de près leurs erreurs, pour en tirer le peu de vérité qui s'y mêle toujours.

— Or, dis-je, ces malfaiteurs, comme vous avez raison de les nommer, ont, il faut l'avouer, mieux que les puristes, le sentiment de l'évolution des mots. Ils goûtent un plaisir pervers à nous instruire que les mots se fanent & meurent : ils ne s'avisent pas que, si les mots sont mortels, c'est qu'ils sont vivants. Votre instinct vous en avait averti, & telle est la cause, cher Xavier, pour quoi vous aviez si grand peine à vous séparer d'eux, la même peine que Charles Dickens à quitter, au dernier chapitre, les personnages de ses romans. Et vous avez pu croire que je souriais de votre mélancolie ! Songez donc, mon enfant, en quel lieu nous sommes. C'est peut-être à cette place même que le petit Jean Racine errait, boudeur & farouche, après que les messieurs lui eurent pour la troisième fois retiré des

mains *Théagène & Chariclée*. Il leur avait dit : « Que m'importe ? Je le sais par cœur ». J'avoue que la grammaire française n'est pas un roman fort romanesque ; mais elle est bien aussi divertissante que les *Ethiopiques* d'Héliodore.

— Monsieur, interrompit Xavier, vous m'avez plusieurs fois parlé de Racine : que faut-il penser de lui ?

— Dois-je vous dicter vos jugements ? N'êtes-vous plus un homme libre ? Toutefois, si vous me demandez ce que je pense moi-même de Racine, je vous répondrai qu'il n'est plus que les petites gens mal informés pour l'appeler « le doux Racine » ; car c'était un cœur innombrable & superbe, il était impatient, effréné, il pratiquait avec un égal génie, avec un égal raffinement, l'art de pécher & l'art de se repentir.

— Pourtant, il appelait Boileau, qui était son ami, « Monsieur Despréaux ».

— Les amis de ce temps-là ne valaient peut-être pas ceux du nôtre... Mais, Xavier, ne m'appelez-vous pas « Monsieur » ?

— Parce que vous pourriez être mon père, ô merveilleux, me répondit-il avec une charmante ironie. Mais Boileau n'aurait pu être le père de Racine, & il n'avait rien de merveilleux.

— Nous n'envisageons point, dis-je, la paternité, non plus que l'amitié, comme faisaient les hommes du dix-septième siècle. Je ne vous pardonnerais pas de me respecter, & j'espère que vous êtes mon ami.

— J'espère que vous êtes le mien, dit Xavier en rougissant & en baissant la vue.

Il se tut un moment. Il reprit d'une voix moins assurée & moins franche.

— Voilà longtemps que je voudrais vous interroger sur l'amitié, pour qui j'ai un culte... vous aussi, je le devine... Cependant, je n'ai point osé... par une sorte de pudeur... & puis, parce que je sais combien vous êtes méthodique : j'ai craint de vous fâcher en... « tournant sur elle la matière de l'entretien », qui était sur la grammaire.

— Mais la grammaire, dis-je, nous mène à l'amitié tout naturellement. Renan fit, en

Sorbonne, le 11 mars 1882, une conférence sur cette question particulièrement sensible à notre patriotisme ombrageux : *Qu'est-ce qu'une nation?* Il établit d'abord que ce n'est pas l'unité de la race qui la constitue, & que ce n'est pas davantage l'unité de la langue. Il y aurait, dit-il, de graves inconvénients à faire dépendre la politique internationale de l'ethnographie; il n'y en aurait pas moins à la faire dépendre de la philologie comparée. Renan a raison, de son point de vue. Il n'en reste pas moins vrai que la communauté du langage est l'un des liens les plus forts qui puissent exister entre les hommes. Vous entendez bien qu'il ne suffit pas d'avoir la même langue maternelle : il faut la parler avec le même souci, avec la même bonne volonté de perfection. Voilà peut-être pourquoi, mon cher Xavier, j'ai souhaité de tout mon cœur vous enseigner l'humble rudiment de la grammaire française. Si après cela vous redoutez encore que notre amitié ne soit précaire, ô Xavier, Xavier, c'est que vous êtes un ami de peu de foi.

— Je vous prie de croire que je ne crains personne sur l'article de l'amitié. J'en ai même longtemps voulu à votre Renan, qui, à mon sens, en a parlé très mal, au moins deux fois.

— Quand donc ? dis-je.

— Ne s'est-il pas moqué de « ce pauvre Flaubert », qui ne pouvait comprendre les façons cérémonieuses des messieurs de Port-Royal, précisément ? Eh bien, je vous avoue que je ne les comprends pas non plus, je suis comme ce pauvre Flaubert... Ailleurs, il écrit que nos amitiés particulières sont une espèce de vol que nous faisons à l'Infini ! Ah ! Monsieur, je ne saurais vous dire à quel point l'Infini me laisse froid. Je n'ai aucun scrupule à le voler.

— Ni moi. D'autant que dérober l'Infini est une étrange formule. Il y a contradiction dans les termes. On n'imagine pas que l'Infini puisse être lésé, c'est-à-dire diminué, puisqu'il n'est susceptible ni de plus ni de moins. Dans l'ordre mathématique, le raisonnement de Renan ne semble pas fort rigoureux. Mais nous n'y entendons rien, ni vous

ni moi. Nous n'avons pas le sens de l'Infini. Nous ne goûtons, à rebours, comme les Anciens, que ce qui est limité, mesuré. Parlons donc en termes humains de l'amitié qui est la plus noble des passions humaines.

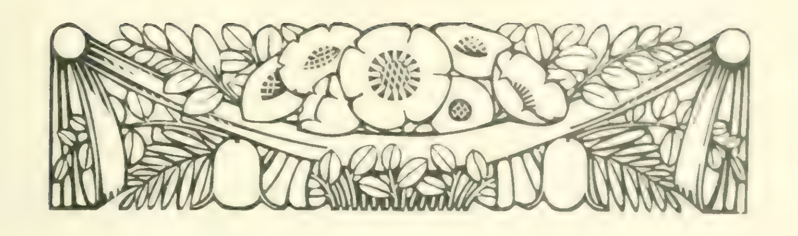
— Monsieur, dit Xavier, je commence à soupçonner que la grammaire est bien autre chose que l'art de parler & d'écrire correctement.

— Oui, dis-je, pour nous, qui savons « passionner le débat », si j'ose emprunter cette locution au jargon parlementaire.

— Il est un peu scandaleux, dit Xavier, que vous finissiez vos leçons de grammaire française par une belle faute de français.

— Bon! dis-je en riant. Vous vous y êtes laissé prendre. Ce n'est pas une faute. Si vous aviez lu *Télémaque*, vous sauriez que « la voix de Mentor n'avait aucune douceur efféminée; mais elle était flexible, forte, & elle passionnait jusqu'aux moindres choses ».







CETTE ÉDITION ORIGINALE DES *ENTRETIENS SUR LA GRAMMAIRE FRANCAISE* A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER LE VINGT AOUT MIL NEUF CENT VINGT-TROIS, SUR LES PRESSES DE COULOUMA, IMPRIMEUR A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR, POUR LA SOCIÉTÉ D'ÉDITION " *LE LIVRE* ". LE TIRAGE EN A ÉTÉ STRICTEMENT LIMITÉ A 10 EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON A LA FORME, NUMÉROTÉS DE 1 A 10 CONTENANT UNE SUITE SUR CHINE DU FRONTISPICE ET DES VIGNETTES ; 10 EXEMPLAIRES SUR CHINE, NUMÉROTÉS DE 11 A 20 ; 30 EXEMPLAIRES SUR JAPON DES MANUFACTURES IMPÉRIALES, NUMÉROTÉS DE 21 A 50 ; 700 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA CUVE DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 51 A 750 ET 30 EXEMPLAIRES DE COLLABORATEURS, HORS-COMMERCE, SUR DIVERS PAPIERS, NUMÉROTÉS DE I A XXX.



